

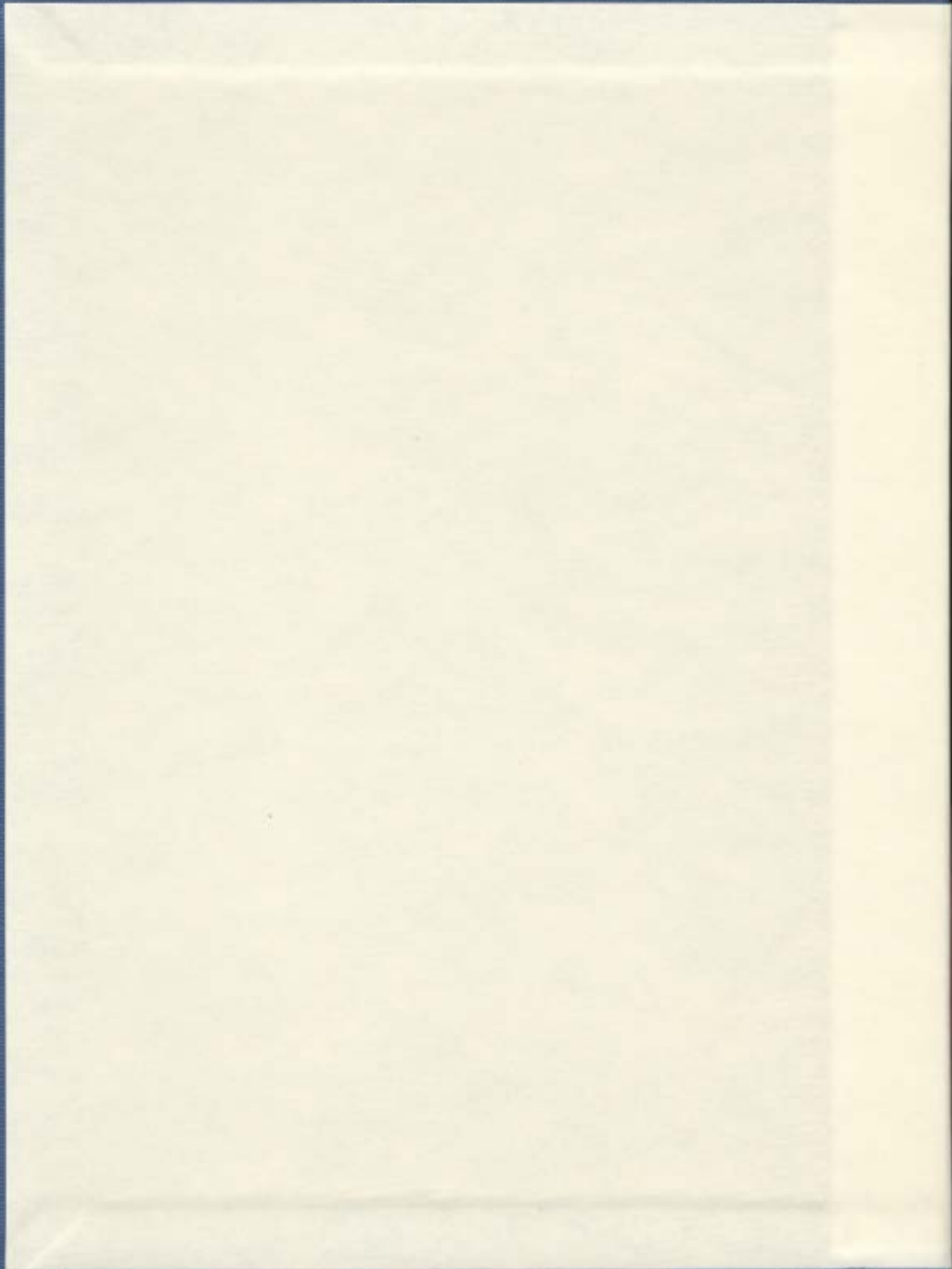
L'INDIVIDUATION ET LA MONDIALISATION:
ÉTUDE SÉMIOTIQUE DE LA PERSONNE ET DE
L'ESPACE DANS Les Plouffe DE ROGER LEMELIN

CENTRE FOR NEWFOUNDLAND STUDIES

**TOTAL OF 10 PAGES ONLY
MAY BE XEROXED**

(Without Author's Permission)

JEFFREY K. BUTT





National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-42357-3

L'INDIVIDUATION ET LA MONDIALISATION :

Étude sémiotique de la personne et de l'espace dans *Les Plouffe* de Roger Lemelin

par

Jeffrey K. Butt

Mémoire remis à l'École des Études supérieures comme
exigence partielle de la Maîtrise ès Arts
en Études françaises

Département d'Études françaises et hispaniques

Université Memorial de Terre-Neuve

Saint-Jean, Terre-Neuve

décembre 1998

RÉSUMÉ

La société québécoise a véritablement atteint sa majorité durant le vingtième siècle, possiblement plus que tout autre secteur de la population canadienne. Accompagnent cette maturation de nombreux changements sociaux et économiques qui ont engendré des sentiments de dénaturation et d'aliénation et qui, sur le plan artistique, ont été reflétés dans la littérature québécoise (francophone). Si le théâtre a commencé à exprimer ces sentiments par la classe ouvrière urbaine et par son parler populaire à partir de la parution des *Belles-Sœurs* de Michel Tremblay, la littérature romanesque avait fait de même une vingtaine d'années plus tôt par le biais de certains écrivains tels Gabrielle Roy et Roger Lemelin, même si la langue populaire exclut, pour le moment, le *joual*. *Les Plouffe* de Lemelin compte parmi les premiers romans québécois dits urbains.

Afin d'échapper aux sentiments d'aliénation et de dénaturation, les membres de la société québécoise dont il est question dans *Les Plouffe* essaient tous de se démarquer de la norme familiale dans un élan d'individuation. Mais cette dernière se révèle impuissante dans le cadre spatio-temporel du roman. Ce n'est qu'en élargissant effectivement l'aspect spatial de ce cadre que les individus ont une assez bonne chance de réussir dans leur quête d'individuation. Ce travail essaiera de révéler la nature de cette quête au moyen de deux perspectives sémiotiques différentes mais complémentaires : la sémiotique discursive et la sémiotique narrative. La première partie, celle de la sémiotique discursive, se divise en quatre chapitres qui, ensemble, mettront en évidence la pertinence du récit au niveau de l'expression : la discursivisation, au moyen de l'actorialisation et de la spatialisation, et l'organisation discursive. La seconde partie, celle de la sémiotique narrative, comprend deux chapitres qui visent à exposer l'importance du contenu du récit en matière de l'actance, qui étudie non pas l'acteur mais la fonction de l'acteur dans le récit, et en matière de la signification, qui découle de l'analyse actantielle. Ce travail ne se veut donc pas une étude sémiotique complète : les niveaux intermédiaire et profond de la syntaxe narrative ne sont guère abordés ici, sans pour autant suggérer qu'ils ne mériteraient pas d'être explorés dans une étude ultérieure.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier Marie-Eve de m'avoir fourni deux des éditions des *Plouffe* consultées, de m'avoir infailliblement appuyé dans mes études au cours des trois dernières années et d'avoir stimulé mon intérêt pour la langue et la littérature canadiennes-françaises.

Je souhaite aussi remercier les enseignants et enseignantes du Département d'Études françaises et hispaniques, dont le soutien et l'encouragement m'ont été très importants, ainsi que les membres du Comité des Études du deuxième cycle d'avoir porté leur attention à ma proposition de mémoire et de l'avoir jugée favorablement. Ensuite, je désire exprimer ma reconnaissance à l'École des Études supérieures pour les assistanats et les bourses qui m'ont permis de me consacrer à mes études et à mes recherches sans trop de soucis financiers. La directrice du Département d'Études françaises et hispaniques, Virginia Harger-Grinling, mérite aussi des remerciements pour avoir acheminé les bourses à l'intention des étudiants.

Enfin, je tiens à offrir mes plus profonds et sincères remerciements à mon directeur de mémoire, Jean-Marc Lemelin, pour les innombrables heures de permanence durant lesquelles il a été disponible, ainsi que pour les incommensurables conseils qu'il m'a offerts lors de la rédaction du présent travail et lors de plusieurs cours que j'ai suivis sous sa tutelle.

TABLE DES MATIÈRES

| | Page |
|---|-----------|
| Résumé..... | ii |
| Remerciements..... | iii |
| Introduction..... | 1 |
| PREMIÈRE PARTIE : LA SÉMIOTIQUE DISCURSIVE..... | 7 |
| Chapitre premier : La démarcation du corpus et sa justification..... | 8 |
| Chapitre deuxième : La segmentation et la discursivisation..... | 21 |
| L'embrayage et le débrayage..... | 21 |
| La position d'énonciation de l'observateur..... | 28 |
| Chapitre troisième : La figurativisation des acteurs et la spatialisation..... | 36 |
| La manifestation des acteurs..... | 36 |
| La manifestation de l'espace..... | 47 |
| Chapitre quatrième : La localisation et la programmation spatio-temporelles..... | 63 |
| Les espaces partiels..... | 63 |
| La programmation..... | 72 |
| SECONDE PARTIE : LA SÉMIOTIQUE NARRATIVE..... | 84 |
| Chapitre cinquième : L'actance..... | 85 |
| Ovide, la Famille et la Religion..... | 85 |

| | |
|--|-----|
| «Messieurs. La France d'abord, la famille ensuite»..... | 108 |
| Guillaume. le Sport et la Guerre..... | 113 |
| Ovide et Guillaume : de l'affrontement au front..... | 129 |
| Chapitre sixième : Les deux univers et les trois (ou quatre) fonctions. | 135 |
| Le sociolecte et l'idiolecte..... | 135 |
| La Masse ou D'une souveraineté à l'autre..... | 150 |
| Conclusion. | 170 |
| Bibliographie. | 179 |

«On est forcé d'être des enfants toute sa vie. C'est pour ça que ceux qui veulent devenir des hommes sont malheureux» [dixit Ovide Plouffe, p. 111]

«C'est chez nous qui me prennent pour un enfant» [dixit Guillaume Plouffe, p. 91]

«[L]a solidarité familiale est impossible avec des enfants adultes, l'égoïsme de chacun apportant son élément de division» [constation de Joséphine Plouffe, p. 315]

INTRODUCTION

Le but du présent travail est d'étudier le passage à la mondialisation comme étant le résultat de l'échec de l'individuation à ou au Québec et aussi de voir la mondialisation comme étant la seule possibilité de réussite pour l'individuation à ou au Québec. Le roman *Les Plouffe*, de Roger Lemelin, fait le récit des événements quotidiens ou exceptionnels d'une famille de six membres, les Plouffe, à laquelle se joignent d'autres membres de la paroisse-famille, à savoir Denis Boucher, Rita Toulouse et le curé Folbèche. Il s'agit d'individus qui ont tous des désirs et des quêtes qu'ils parviennent à réaliser à des degrés différents. Étant donné que ces quêtes s'opposent souvent les unes aux autres, certaines d'entre elles risquent de connaître du succès, d'autres pas.

Les Plouffe est intéressant à plusieurs égards : il a été écrit à une époque où la société québécoise connaissait beaucoup de changements, voire une époque où le monde subissait

de nombreuses transformations : le déclin de l'importance de l'Ancien Monde et de ses empires; l'essor ou l'avènement du Nouveau Monde, surtout des États-Unis; la confrontation de plusieurs idéologies socio-politiques et politico-économiques, telles que le capitalisme, le fascisme, le socialisme et le communisme; et l'importance croissante de la femme. Le nœud familial s'expose à ces changements et il se précipite vers la crise, chacun de ses membres voulant se frayer son propre chemin en délaissant le but collectif. Comme l'explique l'*Encyclopaedia Universalis*, «si, à l'origine, les traditions rurales du Québec, transposées en milieu urbain, ont maintenu la cohérence des rapports humains sous la forme de la grande paroisse urbaine, il est patent qu'après la Seconde Guerre mondiale ces traditions se sont effondrées¹». Le résultat est le sentiment d'aliénation qui marque l'ensemble des personnages du roman. Cette dernière «se manifeste dans la présence quasi constante de la famille. Cellule matriarcale, étouffante, sclérosante, rendue telle par les conditions économiques et par la religion. C'est en son nom que la personnalité individuelle a été dénaturée, noyée²».

La famille et la famille-paroisse ont tout d'abord une fonction productrice et religieuse (enfanter, travailler, récolter). Mais puisque les membres déclarent leur loyauté aux maîtres de la famille et de la famille-paroisse, ils sont aussi retenus dans un rôle de

¹*Encyclopaedia Universalis* (Vol. 13). «Québec» Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris, 1968 [p. 888].

²*Encyclopaedia Universalis* (Supplément, Vol. 2). «Québec : Théâtre» Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris, 1980 [p. 1228].

soumission ou de servitude . entre donc en jeu la fonction dominatrice de la famille. Cette sujétion aide la famille à s'acquitter de sa tâche de protéger la race ou l'espèce, ici la race ou l'espèce québécoise ou canadienne-française catholique. Les meneurs de la famille et les membres de la famille ont donc la même raison d'être. La politique de l'endogamie est donc employée comme tactique en vue de garantir l'obtention du but commun. Mais elle va trop loin dans *Les Plouffe*. Les enfants Plouffe n'ont pas le droit de s'accoupler ou d'enfanter et l'endogamie frise l'inceste tellement elle est efficace.

L'endogamie est en réalité la racine de tous les malheurs dans *Les Plouffe* : les enfants suffoquent à la maison et dans la paroisse, alors que les chefs sont malheureux parce qu'ils craignent qu'un jour cette suffocation n'incite les enfants à démantibuler la famille. Pour échapper à cet étouffement, les jeunes essaient de s'éloigner. Certains d'entre eux doivent réussir parce que le curé remarque que «sa paroisse n'était plus imperméable. Elle faisait jour de toutes parts et il ne suffisait plus à la tâche de la calfeutrer» [p. 189]. Sur un plan plus restreint, les enfants Plouffe ainsi que Denis Boucher et Rita Toulouse s'engagent dans une quête d'individuation. Deux d'entre eux possèdent, en particulier, des qualités individuelles plus évidentes que les autres : Ovide et Guillaume Plouffe. L'un épouse l'influence grandissante des États-Unis et la manœuvre à son avantage total pour s'élever physiquement au-dessus des autres, alors que l'autre rejette cette influence en se cramponnant au passé dans une tentative de se rendre supérieur, spirituellement ou symboliquement, à la plupart de ses égaux.

Des différences dans la structure de la famille sont évidentes de la première partie des *Plouffe* à l'épilogue, à savoir un espace de presque sept ans. Les enfants Plouffe (Cécile, Napoléon, Ovide et Guillaume) ont, entre eux, cinq enfants à la fin du roman, alors que Joséphine seule avait été enceinte plus de vingt fois. Les femmes d'Ovide et de Napoléon semblent exercer une autorité en dehors de la maison, car Jeanne, la femme de celui-ci transfère la régie du ménage à son mari, tandis que Rita, la femme d'Ovide, continue à circuler hors de la maison. Joséphine, par contre, ne quittait la maison que fort rarement.

Le fait que les femmes mariées circulent en dehors de la maison est le résultat de l'extension des frontières immédiates. Les personnages sont de plus en plus conscients de ce qui est à l'extérieur de la famille et de la paroisse. Les événements du monde se font sentir avec l'arrivée des Américains, des Britanniques et des Canadiens anglais. Le monde marque sa présence par la mondialisation, cette dernière représentant la prochaine étape logique pour un peuple qui avait déjà choisi de quitter le terroir pour s'installer dans la ville. L'urbanisation et la mondialisation apportent avec elles la modernisation : aussi en 1961, moins de vingt ans après le cadre temporel de l'épilogue du roman, ceux qui travaillaient dans le domaine agricole ne constituaient-ils que sept pour cent de la population active, comparativement à ceux qui travaillaient dans le secteur tertiaire, soit 52 pour cent³. La quête d'individuation, en plus d'être le fait des sujets, est aussi celle de toute la province du

³*Encyclopaedia Universalis* (Vol. 13) «Quebec». Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris, 1968 [p. 886]

Québec qui, elle, connaît également son lot de problèmes. La solution de ces problèmes «demeure soumise à l'avènement de ce que l'on pourrait appeler l'Amérique des régions, une Amérique dont le Québec constitue l'un des éléments le plus fortement individualisés. Par là, l'aire culturelle québécoise transcende la réalité canadienne et lui donne, en même temps, sa signification profonde⁴».

Deux points de vue sémiotiques différents mais complémentaires nous aideront : la sémiotique discursive et la sémiotique narrative. Celle-là forme la première partie du travail, constituée de quatre chapitres, alors que celle-ci compose la seconde partie, qui comprend deux chapitres. Le premier chapitre mettra en évidence la portée sociale du roman avant de procéder à l'aspect sémiotique de ce dernier, car cela est important si l'on veut, à la longue, bâtir un pont entre les deux. Le deuxième chapitre identifiera la procédure de mise en discours prééminente et il essaiera de suggérer un rapport entre l'intrigue et l'espace ainsi qu'entre la structure discursive et la division du roman en quatre parties et un épilogue. Ensuite, il tâchera de dégager la position d'énonciation de l'observateur-narrateur. Le troisième chapitre s'appliquera à repérer les personnages principaux en vue de déterminer le(s)quel(s) d'entre eux peu(ven)t être traité(s) comme sujet(s). Dans le quatrième chapitre, chapitre de transition entre la sémiotique discursive et la sémiotique narrative, l'importance des divers espaces en ce qui concerne les diverses quêtes se révélera par l'intermédiaire de

⁴*Encyclopaedia Universalis* (Vol. 13). «Québec». Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris, 1968 [p. 889]

la discussion des espaces partiels. Le même chapitre étudiera également les énoncés narratifs afin d'établir un rapport entre l'organisation interne du récit et l'espace. Une discussion sur l'actance sera entamée dans le cinquième chapitre par rapport au(x) sujet(s) ressorti(s) de l'analyse de la sémiotique discursive. On essaiera de faire concorder la question de l'espace avec le(s) schéma(s) actantiel(s) qui en résulte(nt). Enfin, le sixième chapitre abordera l'analyse des axiologies dans les univers individuel et collectif. Un survol des idéologies jettera de la lumière sur le schéma actantiel exposé au chapitre précédent. Les valeurs associées à ces idéologies aideront à expliquer la raison d'être des différentes quêtes relevées antérieurement. Ces idéologies seront reprises dans une discussion des trois fonctions de Georges Dumézil, lesquelles permettront d'expliquer le fonctionnement des différents acteurs du roman.

PREMIÈRE PARTIE :
LA SÉMIOTIQUE DISCURSIVE

CHAPITRE PREMIER :

LA DÉMARCATIION DU CORPUS ET SA JUSTIFICATION

Avant que l'on puisse se lancer dans l'étude sémiotique des *Plouffe*, il importe de commencer par jeter un coup d'œil à tout ce qui pourrait se révéler important au sujet de son auteur, Roger Lemelin. Seront examinées la place qu'occupe Lemelin dans l'histoire de la littérature d'expression française au Canada, ainsi que celle occupée par le roman lui-même.

Il est vrai que l'écriture n'était pas la profession que Lemelin avait choisie. Fervent de sport, Lemelin pratiquait la boxe et poursuivait une carrière en ski. Ayant maîtrisé ce sport au niveau provincial en 1936, Lemelin visait ensuite le championnat canadien. Une fracture à la cheville empêcha la réalisation de ce rêve⁵. Malgré le fait que Lemelin soit entré dans la littérature à cause d'une circonstance fortuite, il est quand même passé à une carrière pleine de succès, à la fois au Canada et à l'étranger. Il s'est d'abord vu décerner la médaille de l'Académie française en 1946, puis le prix David au Canada la même année. Il a été également titulaire de deux bourses : celle de la Fondation Guggenheim en 1946 et celle de la Fondation Rockefeller en 1953. Son travail a de nouveau été reconnu en France en 1954, lorsque l'Académie des Lettres et des Arts lui a octroyé son prix⁶. Bien que Roger

⁵DUCROCQ-POIRIER, Madeleine. *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958 : recherche d'un esprit romanesque*. A.G. Nizet, Paris, 1978 [p. 799].

⁶THÉRIO, Adrien. *Conteurs canadiens-français : époque contemporaine*. Librairie Déom, Ottawa, 1965 [p. 120].

Lemelin ait connu une carrière assez fructueuse comme écrivain, carrière suivie de celles de journaliste, de producteur d'émissions radiophoniques, d'homme d'affaires et de directeur de *La Presse*⁷, il reste à déterminer si la littérature canadienne-française a bénéficié ou non de cet accident de ski. Car l'importance de Lemelin dans la littérature francophone au Canada a souvent été mise en cause. Certains attribuent à Lemelin un statut capital dans la mesure où il est parmi les premiers romanciers québécois (francophones) à placer ses personnages dans un milieu urbain ou quasi-urbain. Cette position est contredite par celle qui veut faire de Lemelin un simple romancier de deuxième ordre qui ne sait pas relier les uns aux autres les événements qu'il raconte.

La Littérature canadienne-française étudie la conception du roman chez Lemelin et met en relief deux caractéristiques de son écriture : l'incohérence de l'intrigue et la faiblesse de l'étude psychologique. Quoique les événements, si isolés les uns des autres, soient considérés comme étant «vraisemblables», les louanges s'arrêtent là : «L'accumulation des péripéties apparente ses intrigues à celles des romans feuilletons». L'histoire ne comprend donc plus que des «intrigues à tiroirs⁸». Ce reproche équivaut à celui de «hors-d'œuvre artificiels», terme employé par Jean-Charles Falardeau pour désigner les épisodes du drame dans *Les Plouffe* qui donnent au lecteur l'impression de serpenter à travers un roman en se

⁷DUCROCQ-POIRIER, Madeleine. *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958 : recherche d'un esprit romanesque*. A.G. Nizet. Paris, 1978 [p. 801-802]

⁸BAILLARGEON, Samuel. *Littérature canadienne-française* (Troisième Édition). Fides. Montréal et Paris, 1957 [p. 440].

heurtant contre des événements qui semblent d'emblée n'avoir rien à voir avec les précédents. Falardeau cite à titre d'exemple : la partie d'anneaux entre Guillaume Plouffe et Charles Métivier, la partie de baseball organisée par Denis Boucher, la visite de la monarchie britannique, la manifestation des grévistes et le défilé du Sacré-Cœur'. L'inclusion de ces événements amène Edwin Hamblet à dire que Lemelin «a parfois négligé l'intrigue qui est surchargée d'épisodes secondaires sans aucun enchaînement logique». Cet extrait n'est pourtant pas, lorsque pris dans son contexte, tout à fait une critique. Hamblet renchérit en disant que cet enchaînement sans logique «ne semble pas nuire à cette vaste fresque de la ville¹⁰». C'est-à-dire que dans un roman se voulant un portrait caricatural¹¹, tel que *Les Plouffe*, où la description est caractérisée par l'exagération, tout ce qui importe est que le contenu, quel qu'il soit, soit mis en valeur par cette exagération. Quant à l'absence apparente de logique, le fait même que ces «épisodes secondaires» soient tous centrés sur la famille Plouffe suffit pour que leur présence soit justifiée. Une autre justification de la présence, voire de l'importance, de ces épisodes mérite d'être mentionnée ici : c'est la déroute du principe d'individuation. Qu'il suffise de dire, pour le moment, que, à travers ces

⁹LEMIRE, Maurice (sous la direction de). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Tome III, 1940-1959) «Les Plouffe, roman de Roger Lemelin» par Jean-Charles Falardeau. Fides. Montréal, 1982 [p. 762-763].

¹⁰HAMBLET, Edwin. *La Littérature canadienne francophone*. Hatier. Paris, 1987 [p. 96].

¹¹L'aspect caricatural du roman s'accomplit, en partie, par les étiquettes dont parle Shek : Ovide le «mélomane», Guillaume le «sportif» et Napoléon le «collectionneur», Théophile le "picoleur", Joséphine la "mâcheuse de gomme" et Cécile la "grippe-sou". C.f. SHEK, Ben-Zion. *Social Realism in the French-Canadian Novel*. Harvest House Ltd. Montréal, 1977 [p. 140]. Ces étiquettes permettent à l'observateur de peindre des portraits qui offrent la possibilité de toute une gamme de défauts moraux.

épisodes (la partie d'anneaux, la partie de baseball, le passage des souverains britanniques, le rassemblement des grévistes et le défilé du Sacré-Cœur), l'importance de l'individu se voit progressivement atténuée et la foule s'impose de plus en plus.

S'il existe des reproches à faire envers Lemelin, ce serait davantage pour *Pierre le Magnifique* (1952) que pour *Les Plouffe* (1948) ou *Au pied de la pente douce* (1944)¹². Tandis que dans ces deux derniers romans Lemelin a été loué comme étant un «[o]bservateur aigu, connaissant bien le caractère des petites gens», dans le premier «le monde qui y est décrit se révèle sans opacité, sans intériorité, et surtout, sans poésie¹³». Ou d'après Laurent Mailhot, «*Pierre le Magnifique* s'essaie maladroitement au drame intérieur¹⁴». Cependant, ce n'est que *Les Plouffe* qui nous intéresse ici. Toute tentative de faire de ces trois romans une trilogie se voit rompue lorsqu'on prend en considération le style de l'écriture auquel on a fait allusion plus haut. *Les Plouffe* et *Au pied de la pente douce* sont des caricatures, la description y étant donc d'une importance primordiale. Cela explique la présence de ces «épisodes secondaires» dans *Les Plouffe* : ils existent pour mettre à l'épreuve les différents membres de la famille, leur permettant ainsi de se révéler tels qu'ils sont vraiment. Sans ces

¹²Ces trois romans ont en commun un personnage principal, Denis Boucher, et leur intrigue a lieu principalement à Québec.

¹³CHARBONNEAU, Robert. *Romanciers canadiens*. Les Presses de l'Université Laval. Québec: 1972 [p 77].

¹⁴MAILHOT, Laurent. *La Littérature québécoise*. Presses Universitaires de France. Paris, 1974 [p. 59].

différentes épreuves, Lemelin aurait dû recourir à une autre façon de faire remonter à la surface les vraies personnalités de ses personnages. *Pierre le Magnifique* étant moins une caricature que les deux autres romans, Lemelin a révélé le caractère de ses personnages par le drame intérieur. Dans les deux premiers romans, Lemelin n'entre pas en profondeur dans la psyché de chaque personnage, mais il choisit plutôt de laisser se découvrir les personnalités et les mœurs par elles-mêmes¹⁵, en assujettissant les personnages à des tests physiques et émotionnels. Ce n'est pourtant pas dire que le drame intérieur n'existe pas dans *Les Plouffe*. En fait, Ovide (Ô Vide! au vide?) Plouffe semble être tiraillé entre deux personnes : l'*Ovide*¹⁶ qu'il est ou qu'il veut être, et le *Vide* que les autres veulent qu'il soit ou dont ils le traitent.

Lemelin a donné aux *Plouffe* une suite en 1982 lorsqu'il a fait publier le roman *Le Crime d'Ovide Plouffe*. La famille Plouffe est de nouveau au centre de l'intrigue, qui a lieu en 1948 et en 1949, donc trois et quatre ans après la fin des *Plouffe*. Tout comme l'on ne devrait pas tâcher de faire une trilogie de *Au pied de la pente douce*, *Les Plouffe* et *Pierre le Magnifique*, on ne peut jumeler de manière trop étroite *Les Plouffe* et *Le Crime d'Ovide*

¹⁵D'où la critique que Lemelin «regarde vivre [ses personnages] avec trop de hauteur, et son récit dévie trop volontiers vers la caricature» C.f. Duhamel, Roger, Grandpré, Pierre de, et Robidoux Réjean. «Romans d'analyse, romans d'observation et de critique sociale» dans GRANDPRÉ, Pierre de. *Histoire de la Littérature française du Québec* (Tome IV). Librairie Beauchemin Ltée. Montréal, 1969 [p. 23].

¹⁶Le nom *Ovide* évoque le poète latin (43 av. J.-C. - 17 apr. J.-C.), qui «a séduit la société mondaine de son temps par des œuvres à caractère érotique» c.f. *Dictionnaire universel francophone*. Hachette. s.l., 1997 [p. 916]. De la même manière, Ovide veut séduire Rita Toulouse par la musique d'opéra.

Plouffe, car certains faits de celui-là ont été modifiés dans celui-ci. La fille d'Ovide Plouffe et Rita Toulouse, par exemple, s'appelle Berthe dans *Les Plouffe*, mais son nom est Arlette dans *Le Crime d'Ovide Plouffe*. Et dans le premier roman, c'est à Guillaume Plouffe que Denis Boucher révèle l'impuissance de Stan Labrie; Guillaume, à son tour, fait part de la nouvelle à la mère de Rita. Mais dans l'autre roman, Guillaume n'est plus celui qui lui a porté la nouvelle; c'est plutôt Denis Boucher qui a remis le message : «Denis Boucher, l'ami d'Ovide, en avait prévenu les parents de Rita¹⁷».

Il existe, pourtant, des critiques qui accordent à Lemelin un statut d'écrivain talentueux. Robert Charbonneau loue Lemelin d'être un «écrivain non conformiste» et dit qu'«[e]n un monde où la littérature, encore jeune, avait longtemps souffert de conformisme, il apportait un élément nouveau : le comique»; Lemelin, loué pour son «esprit frondeur», «déboulonnait de fausses idoles¹⁸». Dans *La Littérature canadienne-française*, on approuve certaines scènes, telles que la partie d'anneaux et la procession du Sacré-Cœur, décriées par d'autres, en disant qu'elles «sont particulièrement réussies¹⁹». Et le même livre dit que Lemelin «a l'étoffe d'un vrai romancier²⁰». Enfin, tout comme *Au pied de la Pente douce*

¹⁷LEMELIN, Roger. *Le Crime d'Ovide Plouffe*. Les Imprimeries Stellac Inc. Ottawa, 1982 [p. 72]

¹⁸CHARBONNEAU, Robert. *Romanciers canadiens*. Les Presses de l'Université Laval. Québec, 1972 [p. 73 et p. 77].

¹⁹BAILLARGEON, Samuel. *Littérature canadienne-française* (Troisième Édition). Fides. Montréal et Paris, 1957 [p. 440]

²⁰*Ibid* [p. 444].

était «un tournant dans l'histoire de nos lettres [...] *Les Plouffe* consacraient [sic] le talent de Lemelin et devenaient [sic] aussitôt un des "classiques", une des œuvres capitales de la littérature québécoise²¹». Même Victor Barbeau, qui est selon Falardeau le «critique le plus acerbe vis-à-vis de cette œuvre», croit que Roger Lemelin «est, sans conteste, le plus réaliste de nos romanciers²²».

Mais comment le roman a-t-il été reçu par ceux qu'il imitait? Selon *Romanciers canadiens*, «[l]e peuple [québécois²³] se plut à reconnaître quelque chose de lui-même dans ces êtres simples, pitoyables ou doucement ridicules, comme cinquante ans plus tôt il avait cru se retrouver dans les paysans compassés et religieux des écrivains de l'époque²⁴». Les Québécois se contentaient donc tout simplement de voir apparaître leur vraie vie dans la

²¹MARCOTTE, Gilles (sous la direction de). *Anthologie de la littérature québécoise* (Vol. IV «L'âge de l'interrogation» par René Dionne et Gabrielle Poulin). Les Éditions La Presse Ltée. Ottawa, 1980 [p. 310]

²²LEMIRE, Maurice (sous la direction de) *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Tome III, 1940-1959) «Les Plouffe, roman de Roger Lemelin» par Jean-Charles Falardeau. Fides. Montréal, 1982 [p. 764]

²³Il s'agit évidemment du peuple québécois, mais il n'est pas clair si "québécois" signifie les gens de la ville de Québec ou de toute la province du Québec. De la même manière, dans ce travail, ainsi que dans le roman, le référent du mot "québécois" ne coule pas toujours de source. Les événements du roman se répercutent-ils sur tous les Québécois ou uniquement sur ceux de la ville de Québec? Après tout, le roman a lieu à Québec, et non pas à la campagne ou ailleurs. Cependant, l'extrait suivant du roman laisse entendre que tous les Québécois (de la province du Québec) sont affectés par les changements socio-économiques du roman : «Une activité fiévreuse agitait Québec et les environs. Les hôtels étaient remplis, des cortèges d'automobiles, des camions bondés arrivaient des campagnes [pour protester contre la conscription]» [p. 310]

²⁴CHARBONNEAU, Robert. *Romanciers canadiens*. Les Presses de l'Université Laval. Québec, 1972 [p. 73]

littérature, de se voir incarnés dans la littérature québécoise d'une manière différente de celle qui les dépeignait traditionnellement comme de pauvres paysans ignorants : ils étaient enfin devenus de pauvres citadins ignorants! Il est difficile de déterminer approximativement combien de Québécois ont lu *Les Plouffe*. *La Littérature canadienne francophone* laisse entendre que ce n'est pas le roman qui a captivé le peuple québécois, mais que c'est plutôt de la version radiophonique que ce dernier était épris : « Cette œuvre romanesque est passée ensuite à la radio où elle a reçu un accueil chaleureux et spontané chez les Canadiens français qui s'identifiaient au monde grouillant des faubourgs de Québec²⁵ ». Jean-Charles Falardeau confirme que « relativement peu de gens l'ont lu et encore moins l'ont relu²⁶ » et que le feuilleton radio-télévisé « a repoussé dans l'inexistence²⁷ » la présence du roman. Cela donne à croire que c'est du feuilleton, décrit par Falardeau comme étant « la multiplication des épisodes tragi-comiques qu'il a ajoutés au texte originel²⁸ », que l'on devrait être en train de discuter.

Cependant, la série télévisée n'est qu'une reprise et une extension de ce qu'est le roman, d'où il peut être déduit qu'il est nécessaire de remonter à la version originale : le

²⁵HAMBLET, Edwin. *La Littérature canadienne francophone*. Hatier. Paris, 1987 [p. 96].

²⁶LEMIRE, Maurice (sous la direction de). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Tome III, 1940-1959) « Les Plouffe, roman de Roger Lemelin » par Jean-Charles Falardeau. Fides. Montréal, 1982 [p. 762].

²⁷Ibid.

²⁸Ibid.

roman. Ont été consultées quatre éditions des *Plouffe* : la première réimpression des *Éditions La Presse Ltée.*, de 1980; la première impression des *Éditions La Presse Ltée.*, de 1973; celle du *Cercle du Livre de France Ltée.*, de 1968; et celle de *l'Institut Littéraire du Québec Ltée.*, de 1954 (un an après le début du feuilleton télévisé). Faut d'exemplaire de l'édition originale des *Plouffe*, c'est l'édition de 1954 qui sera étudiée, bien que toutes les quatre aient été comparées les unes aux autres afin de déterminer s'il y a eu des changements d'une impression à l'autre. Les fautes d'orthographe de l'édition de 1973 refont surface dans l'édition de 1980. Un des exemples les plus flagrants fait d'«anglophobes» des «anglophones» au deuxième chapitre de la quatrième partie. Mais il y a d'autres différences qui, même s'il s'agit de variations orthographiques, ne constituent pas d'erreurs. L'épilogue de l'édition de 1954 parle de «boulets» de canon alors que celui des trois autres versions mentionne des «boules». Au deuxième chapitre de l'édition de 1954, Ovide Plouffe «*devant* au sport de marcher au bras de Rita Toulouse, ce soir», mais le conditionnel s'emploie dans les autres versions : «*devrait*» [souligné par nous]. Enfin, Ovide quitte la taverne où il consomme des bières avec Denis Boucher à «midi moins quart» à la fin du cinquième chapitre de la troisième partie dans l'édition de 1954, alors que l'heure est «midi moins *le* quart» [souligné par nous] dans les trois autres éditions. À part de telles fluctuations, les quatre éditions consultées, toutes étant dédiées à la femme de Lemelin («À ma femme»), sont plus ou moins

les mêmes, à quelques exceptions près : le titre *La Famille Plouffe*²⁹ apparaît sur la couverture de l'édition de 1968, même si le titre *Les Plouffe* figure de nouveau à la page de titre à l'intérieur; et dans les versions de 1954 et de 1968, le lieu et la date de l'achèvement du roman apparaissent : «Québec, 24 avril 1948». Une légère différence existe, pourtant, entre l'édition de 1954 et celle de 1968 en ce qui a trait à la toute fin. Dans celle-là, le mot «FIN» (en majuscules dans le texte) s'interpose entre la dernière phrase et la date; dans celle-ci, ce mot n'apparaît pas mais il y a un trait prolongé après la date qui indique la fin du récit³⁰. L'édition de 1954 est la seule à comprendre une table de matières, à la page suivant la dernière page du récit. En ce qui concerne le propos du présent travail, et ceci est la chose la plus importante, il n'y a aucune déviation dans les événements et les faits du roman d'une édition à l'autre.

²⁹En examinant de plus près le nom de la famille, Plouffe, on remarque bien sûr le jeu de mots Plouffe-*plouf*, le dernier membre de cette paire étant une onomatopée qui suggère le bruit que produit quelque chose en tombant à l'eau – tous les projets qu'entreprennent la famille Plouffe, par exemple. Mais la métonymie participe également au jeu dans la mesure où la famille Plouffe n'est qu'une partie d'un tout – la société québécoise qui, elle aussi, est témoin de l'échec de ses propres entreprises. Le titre de l'édition de 1968 représente donc mieux le contenu du roman que les autres versions, y compris celle dont on se sert ici, intitulées *Les Plouffe*. Ce dernier titre a un effet plutôt pluralisant ou individualisant – "les Plouffe" pourrait donc signifier tous ceux qui s'appellent "Plouffe" ou seulement les Plouffe dont il est question dans le roman. *La Famille Plouffe*, par contre, a un effet universalisant comme titre. Dans le roman, le mot "famille" signifie à la fois les six membres de la famille Plouffe et tous les membres de la paroisse du curé Folbèche. Et certainement que la famille s'élargit pour inclure tous les Québécois francophones, voire tous les Canadiens français. *La Famille Plouffe* permet donc d'étendre la notion de perte ou d'échec à tous les membres de la société québécoise, à tous les Canadiens français opprimés par les Canadiens anglais, à tous ceux que l'on pourrait traiter de Plouffe, ou dont les projets font *plouf*. Avec le titre *La Famille Plouffe*, l'échec touche plus ou moins toutes les couches de la société canadienne-française et l'importance sociale du roman est plus importante, même si le titre de la version originale est *Les Plouffe*.

³⁰Ce trait prolongé apparaît à la fin des quatre parties aussi et même à la fin de tous les chapitres.

La parution de l'édition de 1980 correspondait à peu près à la sortie d'un film sur la famille Plouffe, en 1981³¹. Figure sur la couverture une famille photographiée en noir et blanc. Une des premières pages du texte révèle que «[l]a photo de famille est tirée du film LES PLOUFFE [en capitales dans le texte], réalisé par Gilles Carle et produit par Denis et Justine Héroux». Est également révélé le fait que Lemelin lui-même s'est associé à Carle pour faire le scénario. Les noms des comédiens sont aussi mentionnés et les personnages sont présentés comme suit : «Théophile Plouffe (le père); Maman Plouffe; Cécile; Guillaume; Napoléon; Ovide³²». L'on sait donc, avant même de commencer la lecture du récit, que Théophile Plouffe est le père. Cette information supplémentaire est en contraste avec le peu d'information sur Joséphine Plouffe, qui ne reçoit même pas de prénom mais dont la compétence de mère est connue avant même le commencement de la lecture. Les prénoms des enfants apparaissent, mais le nom Plouffe ne les accompagne pas.

Gilles Thérien a entrepris une comparaison de ce film, intitulé lui aussi *Les Plouffe*, avec *Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*, sur la vie de l'écrivain québécois, dans un article de *Littérature québécoise*. Le film qui nous concerne y est salué comme étant une réussite, quoique «[l]e risque était grand de vouloir recréer artificiellement la popularité de

³¹LEMIRE, Maurice (sous la direction de). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Tome III, 1940-1959) : «Les Plouffe, roman de Roger Lemelin» par Jean-Charles Falardeau. Fides, Montréal, 1982 [p. 762].

³²LEMELIN, Roger. *Les Plouffe*. Les Éditions La Presse Ltée. Ottawa, 1980 [p. 2].

la série télévisée³³. Mais pour Thérien, le succès du film repose sur le fait qu'il a fait entrer le peuple québécois dans un médium nouveau, le cinéma, tout comme le roman l'avait fait apparaître dans un milieu quasi-neuf, la ville : «Les Québécois à l'écran, tel est le grand succès des *Plouffe*³⁴». En fait, le clan Plouffe est innovateur à plusieurs égards. La série télévisée hebdomadaire portant le titre *La Famille Plouffe* (tout comme l'édition de 1968; cette dernière aurait-elle porté le même titre pour mieux rappeler le succès de la série télévisée?), à l'antenne de Radio-Canada du 4 novembre 1953 au 17 juin 1959, se présente comme le premier téléroman québécois, celui qui a frayé le chemin aux nombreux autres qui ont suivi, y compris *En haut de la pente douce*, basé sur *Au pied de la Pente douce*, feuilleton diffusé sur le même réseau du 7 octobre 1959 au 28 juin 1961³⁵.

Bien qu'il existe d'autres études sur *Les Plouffe*³⁶, la seule autre analyse sémiotique que l'on ait pu trouver est celle de Victor-Laurent Tremblay parue dans *Voix et Images*.

³³THERIEN, Gilles. «La réussite et l'échec : Lemelin, Aquin» dans *Littérature québécoise*, Vol. VII, # 2; hiver 1982 [p. 409]

³⁴Ibid.

³⁵PAGÉ, Pierre et LEGRIS, Renée. *Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision, 1952-1977*. Fides (Collection Archives québécoises de la radio et de la télévision). Montréal, 1977 [p. 149]

³⁶Celles de Jean-Charles Falardeau, intitulée «Roger Lemelin ou La révolte de l'adolescent» et parue dans son ouvrage *Notre société et son roman*, et de Ben-Zion Shek intitulée «The World of Roger Lemelin» et faisant partie de son ouvrage *Social Realism in the French-Canadian Novel*, par exemple. Mais ces dernières ont comme matière d'étude les trois premiers romans de Lemelin. Une autre étude, celle de Monique Lafortune, compare *Les Plouffe* à d'autres romans et s'intitule «Un préambule : sept romans de la période des mutations», dans *Le roman québécois : reflet d'une société*

Cette étude recense plusieurs des ouvrages de Roger Lemelin³⁷, et non pas seulement *Les Plouffe*. L'article s'intitule «Le mythe des jambes» chez Roger Lemelin» et s'inspire de ce que «la psychologie et le comportement de ses personnages s'effectuent à partir d'une thématique obsédante où le corps l'emporte toujours sur l'intellect³⁸». Tremblay a étudié l'«incarnation sémiotique» dans le texte de la dialectique «désir de pouvoir-échec». Pour ce faire, il a fallu à Tremblay chercher plus loin que dans les événements et les personnages qui s'y déplacent; il a été nécessaire de sonder l'«écriture même de l'auteur³⁹», car c'est cette dernière qui fonctionne comme système signifiant indispensable à tout travail d'ordre sémiotique. Cet article de Tremblay se concentre sur le statut des jambes dans les œuvres de Lemelin par rapport à ce qui relève du cérébral, mettant donc en valeur l'opposition entre le sport et l'art et les personnages qui se rattachent à chacun. Mais comme l'espace et les idéologies seront, ici, importants, il faut déterminer si une dialectique spatiale (telles les oppositions ville-campagne, Nouveau Monde-Ancien Monde ou États-Unis-Québec) influe sur les idées et les valeurs. Et tout comme Tremblay n'a pas oublié de le faire, il faudra examiner de près l'écriture de Lemelin, surtout aux moments où il est en train de décrire les espaces présents, ou bien mentionnés, et les événements de masse ou de foule (les moments de rassemblement des gens de la ville).

³⁷C'est-à-dire, *Au pied de pente douce, Les Plouffe, Fantaisies sur les péchés capitaux, Pierre le Magnifique, Les Voies de l'espérance, La Culotte en or et Le Crime d'Ovide Plouffe*

³⁸TREMBLAY, Victor-Laurent. «Le mythe des jambes» chez Roger Lemelin» dans *Voix et Images: littérature québécoise*. Vol. XVIII, #2 (53); hiver 1993 [p. 351].

³⁹Ibid. [p. 351-352].

CHAPITRE DEUXIÈME : LA SEGMENTATION ET LA DISCURSIVISATION

L'embrayage et le débrayage

Les procédures de mise en discours peuvent se faire d'au moins deux manières : l'embrayage et le débrayage. Celui-ci apparaît lorsqu'il y a renvoi au site de l'énoncé, comprenant donc la troisième personne, le temps de *l'alors* et l'espace de *l'ailleurs*. L'embrayage, lui, est plutôt cette procédure qui met en place les références aux première et deuxième personnes, au temps du *maintenant* et à l'espace de *l'ici* : donc, des renvois à la situation de l'énonciation. L'une de ces deux procédures prédomine sur l'autre, quoique les deux risquent de se retrouver dans *Les Plouffe*.

La première partie du roman commence par un moment assez précis : l'été 1938. Le débrayage est donc la première procédure de mise en discours employée par Lemelin⁴⁰. Le débrayage temporel se maintient tout au long du roman lorsqu'on tient compte du fait que le roman se divise en quatre parties et un épilogue commençant tous par une indication temporelle : printemps 1939, septembre 1939, mai-juin 1940 et mai 1945. Outre le débrayage temporel effectué par la date au tout début de la première partie, le lecteur assiste également à un débrayage actantiel, accompli grâce aux noms propres qui s'y trouvent eux

⁴⁰Même le titre, *Les Plouffe*, est révélateur d'un débrayage actantiel.

aussi. Le récit s'ouvre par deux noms propres : Rita Toulouse et Ovide Plouffe. Ces noms propres ont comme fonction de transporter le lecteur de la situation de l'énonciation dans laquelle il se retrouve, l'acte de lire, au site de l'énoncé dans lequel existent et se déplacent les personnages qu'ils dénotent. De la même manière, les autres parties du roman se caractérisent par un débrayage saillant au tout début. La deuxième partie, comme on l'a vu plus haut, nous ramène au printemps 1939. Ce moment est d'autant plus précise par l'inclusion du mois : «Mai 1939!». Encore une fois, l'usage de noms propres produit un débrayage actantiel et spatial : «Hitler» dirige le lecteur vers l'acteur nommé Hitler, qui existe à l'intérieur du texte même, ainsi que vers un contexte spatial déterminé : l'Europe (chose accomplie également par le nom propre «Europe»). D'autres noms propres succèdent à ceux déjà mentionnés : «Québec», «Canada», «les Plouffe» et «Napoléon». Les troisième et quatrième parties ressemblent beaucoup à la seconde : à part les exemples de débrayage temporel déjà cités, il y a débrayage engendré par l'usage de mots comme «Amérique», «le 2 septembre 1939», «Pologne», «France», «Angleterre», «Roosevelt» et ainsi de suite.

Cependant, il existe des moments d'embrayage dans le roman. C'est-à-dire qu'il y a des passages où la troisième personne cède la place aux première et deuxième personnes. Au septième chapitre de la deuxième partie se trouve l'embrayage suivant, au moment où le curé veut momentanément délaissier sa paroisse en voie de désintégration : «Mais le désespoir ne *nous* détache pas longtemps des œuvres qu'on a construites et aimées. Monsieur le curé se raidissait, se refusait à admettre que s'il faillissait à la tâche, c'était sa

faute» [p. 189-190, souligné par nous]. Le *nous* aide le lecteur à s'identifier au narrateur, car il regroupe les deux par sa définition même. C'est-à-dire que le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé sont rapprochés l'un de l'autre et ce qui se dit du curé dans le roman se dit également de l'observateur et du lecteur. Au début de la troisième partie, la première personne du pluriel se glisse dans le texte presque subrepticement : «les différentes factions provincialistes du pays bilingue qu'est *le nôtre*, étaient en proie aux derniers spasmes qui leur fussent encore permis» [p. 219, souligné par nous]. Cet embrayage actantiel accompli par *le nôtre* a comme fonction de rapprocher le lecteur du narrateur, ou plutôt de l'opinion de ce dernier : le lecteur remarque bien sûr son ton sarcastique; il semble que le narrateur prononce un jugement sur le déséquilibre linguistique du Canada. Bientôt après, un autre embrayage actantiel vers la deuxième personne du pluriel a lieu : «et le parti libéral avait promis qu'il n'y aurait pas de conscription. Et *tournez*, petits chevaux de bois!» [p. 220]. Dans cet extrait, l'embrayage est présent dans la forme impérative *tournez*, embrayage qui, encore une fois, révèle les sentiments de l'observateur à propos de la crédulité des Québécois dans le roman. Un dernier exemple d'embrayage est le suivant, au second chapitre de la quatrième partie : «Cette menace [la conscription], comme celle de l'enfer, de la tuberculose et du cancer, faisait partie, pour ces effrayés, du patrimoine intime de sentiments primordiaux légué par *nos* valeureux pères» [p. 321].

Les Plouffe est, généralement parlant, un texte débrayé, malgré les rares exemples d'embrayage et même si le texte semble se distancier assez souvent du site de l'énoncé par

des interventions du narrateur, comme dans les exemples suivants : «Qui l'aurait cru? C'est Guillaume Plouffe qui allait servir de symbole à plusieurs de ses compatriotes» [p. 212]; «Quel triste matériel humain!» [p. 282]; «La terre va-t-elle s'entr'ouvrir, les édifices vont-ils s'écrouler? Non.» [p. 319]; «Et surtout, quelles physionomies hilarantes elles [les Québécoises] pouvaient découvrir!» [p. 322]. Ces quatre extraits montrent clairement que le rôle de l'observateur est plus que celui de narrer ou de raconter : une fonction informative ou persuasive entre en jeu avec la présence des points d'interrogation et d'exclamation, ainsi qu'avec la présence de l'adjectif «triste» et de l'adverbe «Non». Est sous-entendu, au moyen de la présence de ces derniers, un rythme, un ton, une intonation ou une opinion qui n'est guère présent dans les énoncés ordinaires, c'est-à-dire dans ceux qui ont comme seule fonction de raconter une histoire. Dans les exemples cités plus hauts, la présence des signes de ponctuation implique la présence d'un lecteur. Ce dernier se remémore son rôle d'énonciataire et risque de se demander : «Qui est-ce qui s'adresse à moi? Est-ce un personnage ou est-ce le narrateur?». Il ne s'agit cependant pas d'embrayage, car la présence d'un narrateur implique a priori et forcément la présence d'un "écouté" ou d'un lecteur et il n'y a pas de mouvement vers le *je*, l'*ici* et le *maintenant* de la situation de l'énonciation.

Il est également vrai que certains de ces moments où il n'est pas évident qui s'adresse au lecteur ne sont que des exemples de discours indirect libre. En d'autres termes, le discours d'un personnage est relaté sans les guillemets qui indiquent normalement que

quelqu'un s'énonce. En voici des exemples : «Ne voulait-il pas apprendre le français et ne venait-il pas rendre visite aux Plouffe?» [p. 24]; «Qui était ce nouvel Ovide?» [p. 174]; «Allait-elle le chasser en lui rappelant l'attitude de Joséphine à l'occasion de la parade royale? Jeanne ne disait donc rien?» [p. 215]; «Quelle mésestime inavouée les siens n'auraient-ils pas pour lui, s'il leur déclarait qu'il préférerait revenir dans la vulgaire mêlée, s'il leur avouait que la vie monastique lui pesait» [p. 235]; et «Comment, en apercevant Denis, tantôt, ne s'était-il pas rappelé ce que Rita lui avait révélé?» [p. 289]. Il y a de fortes chances pour qu'il s'agisse d'un personnage qui parle au moyen d'un discours intériorisé non énoncé, voire une pensée : Ovide tâche de justifier la présence du pasteur américain dans la paroisse; Denis s'étonne de l'air heureux qui caractérise Ovide au monastère; Napoléon se demande quelle sera la réaction de son amoureuse en lui rendant visite au sanatorium; Ovide craint de révéler à sa famille la vraie raison de son retour; et le même cherche à raisonner son oubli du mensonge de Denis qui l'avait fait sortir du monastère.

En passant, il faudrait déterminer quelles influences sont exercées sur les personnages des *Plouffe* par l'environnement dans lequel ils existent. Il est fait allusion à l'importance du climat ambiant en parlant du rapport possible entre la constitution de Guillaume Plouffe et les conditions de sa naissance dans l'extrait suivant, où c'est plutôt l'observateur qui s'adresse au lecteur, et non pas un personnage qui s'énonce : «Le sang-froid

de Guillaume était-il attribuable à la température sibérienne⁴¹ qui l'avait vu naître, ou devait-il son flegme à sa mère rendue placide par de trop nombreuses grossesses?» [p. 15]. L'observateur semble être de l'avis que les conditions environnantes sont susceptibles d'influer sur les êtres humains, de les façonner. Aussi aurait-il opté pour le milieu urbain de la Basse-Ville de Québec qui se situe entre deux mondes, celui de la campagne et du passé et celui de la ville et du présent ou de l'avenir?

Tout comme les quatre parties et l'épilogue répartissent le récit en cinq sections principales, il y a également de fines cloisons qui servent à séparer en plusieurs sous-sections les chapitres qui constituent ces sections, séparations indiquées par trois astérisques alignés horizontalement. Ces mêmes divisions se font de manière variable dans les autres éditions consultées : par trois astérisques en forme de pyramide dans celle de 1968; et par un espacement plus large entre les paragraphes dans celles de 1973 et de 1980. Les trois astérisques servent normalement à marquer «une coupure importante dans un texte entre deux alinéas⁴²». Dans *Les Plouffe*, les trois astérisques horizontaux s'emploient pour la première fois au cinquième chapitre de la première partie, après qu'Ovide invite Denis à monter chez lui : «Monte donc, cinq minutes. Faut que je te conte ça!» [p. 62]. Suivent les astérisques et «La vie est belle, hein, vieux Denis! Le soir, surtout!» [p. 63]. Il ne semble

⁴¹L'adjectif «sibérienne» aurait peut-être comme fonction d'insuffler au lectorat la perspective d'isolement ou d'aliénation qui s'enracinera profondément dans le roman à partir de ce point.

⁴²FISZEL, Roland (sous la direction de). *Lexique des règles typographiques* (Troisième Édition). L'Imprimerie nationale. s.l.: 1990 [p. 28].

toutefois pas y avoir une coupure importante entre le bout de texte qui précède les astérisques et celui qui les suit, ce qui met en doute la présence de ces derniers. Les trois astérisques en forme de pyramide figurent à la même place dans l'édition de 1968, mais dans les deux autres éditions consultées, les plus récentes d'ailleurs, il n'y a aucun espacement irrégulier à cet endroit, ce qui met doublement en cause la fonction des subdivisions marquées normalement par les astérisques. De manière inverse, les éditions de 1973 et de 1980 ont leur premier espacement irrégulier vers la fin du deuxième chapitre de la première partie avant le bout du texte qui se lit : «-- La joute du championnat a lieu ce soir? s'informait Denis Boucher dans la cuisine» [p. 29, dans l'édition dont nous nous servons et non pas dans celles de 1973 ou de 1980], sans qu'il y ait des astérisques à la même place dans les éditions antérieures. Et comme l'exemple des astérisques donné plus haut, l'espacement irrégulier semble mal placé, car il n'y a aucune coupure importante dans le récit à ce moment-là.

Les vingt-deux emplois d'astérisques de l'édition de 1954 et les dix-sept emplois d'espaces élargis de l'édition de 1973 correspondent respectivement aux vingt-deux apparitions d'astérisques de celle de 1968 et aux dix-sept exemples d'espaces élargis de celle de 1980. Une comparaison plus profonde entre les astérisques des premières éditions et l'espacement des dernières confirme qu'aucune importance ne devrait être accordée à ces subdivisions à l'intérieur des chapitres. Car certains emplois d'astérisques ne se rapportent à rien dans les éditions de 1973 et de 1980 et inversement. Par exemple, trois astérisques séparent la partie du roman où Théophile est paralysé et où les autres manifestants

commencent à croire qu'il était réellement trop vieux pour travailler et le moment ultérieur où on le transporte chez lui (là où il y a une véritable coupure), au septième chapitre de la deuxième partie. Dans les dernières éditions du roman, l'espacement est régulier comme si de rien n'était. De la même manière, le dernier exemple d'espacement irrégulier, dans l'épilogue, où Joséphine commente naïvement la nouvelle érudition linguistique de Guillaume après avoir lu une de ses lettres, ne correspond à aucune coupure textuelle dans les premières versions. Les subdivisions faites par les astérisques dans l'édition de 1954 n'occasionneront donc plus de discussion.

La notion de «syntaxe discursive» laisse entendre que les diverses parties du texte s'arrangent de manière systématique, le texte dès lors étant considéré en tant qu'entité discursive. La mention des conditions de la naissance de Guillaume semble insinuer que rien n'est tout à fait indépendant du corps ou du milieu qui le contient. Il risque donc d'y avoir une corrélation entre la structure de la syntaxe discursive et celle du texte en quatre parties et un épilogue.

La position d'énonciation de l'observateur

La position d'énonciation de l'observateur change dramatiquement des quatre premières parties à l'épilogue. Dans les quatre parties du roman, le narrateur favorise Ovide Plouffe, qui en est assurément le personnage le plus important, alors que dans l'épilogue le

narrateur favorise catégoriquement son frère, Guillaume. En matière d'énonciation, une grande partie des actions sont racontées à travers le personnage d'Ovide dans les quatre parties et lorsqu'on semble entrer dans la tête de quelqu'un pour sonder ses idées, c'est presque inmanquablement celle d'Ovide. Le narrateur et les autres personnages parlent de Guillaume, par contre, de manière souvent négative. Le lecteur a l'impression que, malgré son manque d'intelligence, Guillaume est sournois et fâceur : «Il sourit avec malice» [p. 18]; «fit-il malicieusement» [p. 94]; et quand son frère revient de son rendez-vous avec Rita, Guillaume «glissait un regard malicieux vers Ovide» [p. 276]. Guillaume dit souvent des choses méchantes aux autres ou au sujet de leurs intérêts. Il dit à sa sœur : «Fais donc pas ta vieille fille. Sors sur la galerie un peu, guette si Onésime s'en vient» [p. 20]; et «T'es rien qu'une pauvre vieille toune [...] Personne te connaît» [p. 224]. Il annonce à Ovide en plein milieu de la soirée *Paillasse* : «On va faire jouer mon record de Gene Autry. Ça me fatigue, l'opéra» [p. 88].

Guillaume se montre souvent comme un petit malin qui prend plaisir à provoquer des antagonismes. Quand Ovide dit «*Bonjour c'est moi*» [p. 83, souligné par l'auteur] pour lever le rideau sur sa présentation, Guillaume répond : «Bonjour, Vide!» [p. 83]. Lorsqu'un Ovide enivré retourne à la maison, il s'exclame : «Oui il est soûl. Il marche comme p'pa» [p. 107]. À un autre moment, son père rentre soûl, le visage tout en sang, après avoir perdu son emploi au journal, ce qui incite Guillaume à dire : «C'est les framboises, je suppose, p'pa?»

[p. 145], faisant allusion à son alibi pour aller rencontrer des filles. Il dit aussi : «Bang! une placoteuse de moins!» [p. 193] en brandissant un balai comme un fusil et en le pointant vers sa sœur. Lorsque Napoléon se défend devant le père en se reportant à son âge de trente-trois ans, Guillaume renchérit : «L'âge de Notre-Seigneur Jésus-Christ quand il est mort» [p. 194]. Enfin, la dysphorie qui l'entoure est soulignée par le fait qu'il crache et qu'il se fourre les doigts dans le nez.

Comparé à Guillaume et bien sûr à d'autres personnages dans le roman, Ovide est intelligent et sage, assez raisonnable, judicieux et probe. Sa quête, qui reste à préciser, est regardée comme étant plus importante et plus digne que celle de son frère, par exemple, qui n'est qu'un désir superficiel de demeurer le centre d'attraction et de la gloire. Guillaume agit, en flirtant avec Rita et en faisant savoir à son frère qu'elle lui a écrit une lettre, comme un opposant ou une entrave par rapport à la quête d'Ovide: il menace même de se venger après s'être fait battre à la Haute-Ville. Dans l'épilogue, la situation est bien différente. La quête d'Ovide est plutôt vue comme une cause perdue, alors que celle de Guillaume s'avère beaucoup plus fructueuse. L'information ne se révèle plus à travers Ovide, mais plutôt par l'intermédiaire des lettres de Guillaume. À son tour, Ovide agit comme un opposant dans la quête de son jeune frère en s'acquittant de sa propre vengeance : il contrarie les désirs de ce dernier en divulguant à Joséphine la réalité de ses conditions de vie en Europe. Ce sont ces conditions de la vie de Guillaume qui, plus que tout autre chose, font qu'on participe à sa douleur : «La viande qu'on mange ici est du genre cheval [...] ça fait deux semaines que

j'ai les pieds mouillés et que je couche dehors sur la terre» [p. 339-340]; «Depuis quinze jours [...] on rentre pas mal dans le feu [...] À côté de moi, ça tombait mort en courant» [p. 340]; et il y a «[l]es boulets de 50 à 60 livres, les bombes incendiaires, les coups de canon, les maisons qui déboulent, les vitres qui cassent» [p. 342].

Selon une théorie⁴³, l'observateur qui interprète le récit et le relate au lecteur serait nul autre que Denis Boucher. L'analyse de ceux qui assistent à chacun des événements de masse révèle que Denis Boucher est le plus souvent présent. Ovide n'assiste qu'au tournoi d'anneaux; Théophile est présent pour le même tournoi ainsi que pour la partie de baseball et la grève; Guillaume s'absente de la grève; Joséphine est le plus souvent à la maison, d'où elle regarde passer le cortège royal; mais Denis est toujours présent : au championnat d'anneaux, au match de baseball, au passage des souverains britanniques et à la grève. L'autre épisode majeur de masse est le défilé du Sacré-Cœur. Cet épisode de masse est bien différent dans la mesure où personne n'est présenté nommément : même si aucun individu n'est mentionné, il est possible que Denis y soit présent. Mais l'argument le plus frappant pour que Denis soit l'observateur est qu'Ovide conseille à Denis d'écrire un roman sur la paroisse lorsque celui-ci lui rend visite au monastère : «As-tu déjà pensé à écrire un roman sur ta vie, la paroisse où tu as vécu, les âmes d'élite que tu as connues? Que de beaux

⁴³En parlant d'Ovide Plouffe et de Denis Boucher, Falardeau dit : «Pour cette raison, c'est lui [Ovide] qui, au noviciat, conseille à Denis d'écrire un roman» - celui que nous sommes en train de lire» Denis est, d'ailleurs, le «deus ex machina» du roman. C.f. «Les Plouffe, roman de Roger Lemelin» par Jean-Charles Falardeau dans LEMIRE, Maurice (sous la direction de). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Tome III, 1940-1959). Fides, Montréal, 1982 [p. 762-763].

sentiments, que de nobles abnégations tu pourrais faire voir!» [p. 182]. Il est donc clair que l'intention d'Ovide, aussi idéaliste et régionaliste que jamais, est de faire rehausser la valeur de la paroisse et des gens de la Basse-Ville. Denis, par contre, a d'autres idées en tête : «Quelle raclée il administrerait aux Stan Labrie, à *L'Action Chrétienne*, aux nationalistes, quel mémorable tableau il ferait des spécimens Plouffe!» [p. 183]. Denis entame le projet de vive allure, désireux de gagner sa vie aux États-Unis comme écrivain : «L'avenir est à l'Ouest, ici on crève. Les États-Unis, c'est grand, c'est généreux. La littérature, c'est beau aussi. Et je suis plein de force et je crois que j'ai du talent» [p. 188]. Puis il annonce au curé son projet : «Je parle de vous, de votre apostolat, des âmes d'élite que vous avez créées, de la magnifique famille que vous avez élevée, enfin de notre belle paroisse» [p. 189]. Cependant, il est évident que Denis ne fait que ressasser ce qu'Ovide lui avait dit, car il le dit d'une «voix lente, le regard perdu dans la jouissance de voir le curé s'inquiéter» [p. 189]. Même si Denis admet par la suite avoir mis de côté son roman : «Le roman? J'y travaillerai plus tard» [p. 286], rien n'empêche qu'il ne l'ait fini.

Denis n'est pas seulement présent pendant des événements de masse, mais également quand un personnage fait quelque chose tout seul ou lorsqu'il y a peu de monde. Quand Guillaume et Rita s'esquivent de la soirée de musique d'opéra d'Ovide, Denis est présent : «Ces manèges [Rita tâte le biceps de Guillaume] devaient attirer l'attention du grand gars qui, appuyé sur le poteau téléphonique, rêvassait [...] C'était Denis Boucher» [p. 90]. De

plus, il est présent lorsqu'Ovide essaie de s'enrôler : «Ovide ne voyait personne, pas même Denis Boucher debout près de la porte [...] Denis Boucher contempla longtemps la porte refermée. Pourquoi Ovide venait-il s'enrôler? » [p. 284]. Enfin, il voit probablement Guillaume en Europe, car ce dernier mentionne l'avoir vu. Denis assiste donc à une grande partie des événements du récit, ce qui lui attribue l'aspect omniprésent de l'observateur.

Si c'est bien Denis Boucher l'observateur, la prétention que le roman est une caricature est bien justifiée. Denis aime sa paroisse mais il se sent supérieur à ceux qui y habitent, raison pour laquelle il amène le pasteur américain dans la paroisse : «Il y avait bien en lui, comme chez les Plouffe du quartier, une sorte d'envie de rehabiler sa province décriée aux yeux de l'univers. Mais il *avait honte de ce sentiment*, qu'il voyait partagé par ceux de ses compatriotes qui cherchent dans le régionalisme fanatique un refuge à leur *médiocrité*» [p. 61, souligné par nous]. Après avoir reçu la lettre de Tom Brown qui annonçait l'arrivée des éclaireurs des Reds de Cincinnati, Denis «était radieux [...] Un monde merveilleux existait donc au delà des frontières de la Province [...] Denis sortirait aussi de cette province de Québec, ce *cloaque* où ses poumons robustes manquaient d'air» [p. 187, souligné par nous]. Le fait qu'il dit, comme cité plus haut, : «quel mémorable tableau il ferait des spécimens Plouffe!» [p. 183] est la preuve que le roman est une caricature. Denis, se croyant au-dessus des autres, veut faire preuve de sa soi-disant suprématie en rapetissant les autres, en exagérant leurs manières et leurs particularités et en insistant sur leur aspect

paradoxal.

D'autres aspects sont présents dans la position d'énonciation de l'observateur. Le roman dit que Denis Boucher est un ironiste : «Peut-être cet ironiste voulait-il montrer aux étrangers que sa province, quoique séparée de l'Europe par l'océan et isolée du reste de l'Amérique par la langue et les mœurs, offre des aspects si intéressants qu'ils confondent les visiteurs de surprise?» [p. 61]. Et il y a certainement de l'ironie dans le changement de position que prend l'observateur dans l'épilogue. Il favorise Guillaume, et non pas Ovide, car celui-là franchit les frontières et les barrières du Québec comme lui, alors que celui-ci reste en deçà des limites de la ville. Par contre, dans les quatre parties du roman, l'observateur favorise plutôt Ovide, car ce dernier et Denis sont amis depuis longtemps et ils se croient intellectuellement supérieurs aux autres.

L'observateur prend des positions en ce qui a trait à la religion, à la politique et aux conditions socio-économiques. Par le fait que Denis Boucher et le curé Folbèche s'affrontent plusieurs fois dans le roman, la position de l'observateur face à la religion se révèle être une attitude anti-cléricale. Car Denis regarde le curé comme une entrave à tous ses grands projets : paraître quelqu'un devant Tom Brown, organiser un match contre *Le Canadien*, devenir un écrivain célèbre, abandonner les nationalistes et ainsi de suite. En ce qui concerne la politique, l'observateur fait le tour des positions et finit par revenir au point de départ dans le roman, ou presque. Denis est versé, au début, dans l'internationalisme dans

lequel sa province jouait le rôle du pittoresque» [p. 130]. Ensuite, c'est le nationalisme, puis le fascisme. Il mijote même l'idée de devenir communiste lorsqu'il rend visite à Ovide au monastère : «J'ai envie de me faire communiste» [p. 179]. En fin de compte, il reprend l'internationalisme dans la guerre, même si ce n'est plus pour mettre en valeur le Québec. En abandonnant le nationalisme étroit, il est possible que Denis soit finalement fédéraliste, surtout étant donné qu'Ovide dit que Denis «s'est embarqué pour l'Angleterre [...] il a signé» [p. 327].

Enfin, en ce qui concerne l'aspect socio-économique du roman, l'observateur affiche une attitude libéraliste. Il veut être libre de gagner sa vie comme bon lui semble et non pas selon ce que le curé voudrait. Sa société veut faire de lui «tout au plus [...] un ouvrier habile» [p. 61] et le curé, lui, est contre l'éducation, ayant «une méfiance de la littérature égale à celle des vieux pêcheurs qui s'inquiètent de voir leur fils la tête dans les livres. La lecture n'est-elle pas aussi attirante et aussi traîtresse que la mer qui vole les enfants et ne les rend plus?» [p. 189]. En prenant part à l'intrigue et en faisant part de l'intrigue au lecteur, Denis a, par contre, des projets qui le sortiront de la paroisse, de Québec, du Québec.

CHAPITRE TROISIÈME :

LA FIGURATIVISATION DES ACTEURS ET LA SPATIALISATION

Pour que l'analyse sémiotique du sujet puisse se faire, il importe de mettre en évidence le rapport entre lui et l'objet de valeur qui définit sa place dans le récit. Dans le cas des *Plouffe*, on peut identifier plusieurs acteurs-quêteurs qui méritent tous une telle mise en évidence.

La manifestation des acteurs

Ovide Plouffe est, sans contredit, un des personnages qui ressortent le plus du roman *Les Plouffe* : il est le premier personnage à être dénommé dans le roman et sa quête est également la première à s'annoncer. Les événements ont souvent des répercussions sur Ovide, faisant donc de lui, pour commencer, un véritable sujet, dans le sens de celui qui est assujéti à des épreuves ou à des expériences⁴⁴.

La narration fournit d'importantes informations sur le sujet, en fait elle indique qui peut être considéré comme tel. Il s'agit des marques du sujet, de ce qui se dit de son

⁴⁴Ce qui pourrait mener au point de vue qu'Ovide est un patient, une victime, et non pas un véritable sujet. C'est-à-dire, il subit plus qu'il n'agit. Il est bien sûr le patient de Joséphine et de Rita, mais cela ne le rend pas moins un sujet. Le fait d'être leur patient déclenche des réactions chez Ovide et il est forcément le sujet de son propre ensemble de faire.

caractère physique et mental. Dès le début du roman, Ovide est décrit comme étant «chétif» et «malingre» [p. 9]. Ces attributs physiques sont filés à travers le roman : Ovide a les «doigts décharnés», ses jambes ressemblent à des «bâtons rompus» [p. 15] et ses épaules sont «deux points aigus» avec lesquelles il «parut s'épingler dans l'air» [p. 20]; au monastère, il a le «visage osseux» [p. 173] et, une fois revenu au foyer Plouffe, il a les «genoux pointus» [p. 235] et il se sent «plus maigre que jamais» [p. 239]. Qui plus est, ces détails sont d'autant plus renforcés par la verticalité et la rigidité de la posture d'Ovide, qui restent à exposer. L'amidon ajouté par Joséphine aux cols des chemises d'Ovide et la raideur de ses mèches de cheveux servent également comme signes de sa maigreur. La description physique de la femme, de presque toutes les femmes, dans le roman aide à renforcer la maigreur d'Ovide par le contraste : ou bien la femme est grosse (Joséphine), ou bien elle engraisse (Jeanne). Même la jolie Rita Toulouse est «potelée, juste assez grande pour ne pas paraître grasse⁴⁵» [p. 40]. Cécile, semble-t-il, est la seule femme qui n'engraisse pas. Elle est d'ailleurs la seule femme qui ne se marie pas et qui ne devienne pas mère par les moyens habituels.

Du côté mental, Ovide est décrit comme étant un «mélomane» [p. 10] et un «amateur d'opéra» [p. 18]. Ses «goûts étranges» [p. 10] pour les belles choses ainsi que son «érudition musicale» [p. 23] conviennent mal à sa famille et à sa société. Il est vraisemblablement le plus intelligent de la famille, les autres ne faisant que de «rares lectures» [p. 23], quoiqu'il

⁴⁵Mais même Rita commence à engraisser vers la fin du roman : l'épilogue informe que «[t]out comme Jeanne, Rita avait pris un embonpoint considérable» [p. 335].

surévalue son intelligence : Ovide ne sait pas qu'il lui manque «la formation intellectuelle nécessaire à un prêtre» [p. 10]. Toutefois, Ovide laisse entendre qu'il est au moins conscient de certaines de ses propres limites en disant : «si je savais écrire sans fautes toutes les choses que je sais, [...] je serais journaliste, échevin, sous-ministre, peut-être ministre!» [p. 32-33]. Mais il est quand même le leader moral de la maison où il règne depuis vingt-cinq ans avec une «autorité suprême» [p. 231].

Qui dit mental dit aussi sentimental; aussi importe-t-il de mentionner les sentiments d'Ovide pour Rita. Il avait précédemment demandé à Rita de l'accompagner un soir, mais son désir pour une compagne remonte à longtemps : «Depuis dix ans qu'il rêvait d'elle, les douces pressions de main désirées au début s'étaient élargies en de vastes étreintes qui enlaçaient tout le sexe féminin et le ramenaient jusqu'à lui condensé dans la personne de Rita» [p. 34]. Sans encore entrer trop profondément dans la quête d'Ovide, son béguin pour Rita se manifeste comme amour lors de la soirée au Château Frontenac.

En plus d'être le premier acteur dénommé au tout début du roman qui porte les marques physiques, mentales et sentimentales du sujet, Ovide participe à une quête à partir de laquelle se construisent plusieurs autres quêtes. Aussi est-il impératif d'esquisser rapidement le caractère d'Ovide Plouffe et de tous les autres principaux acteurs-quêteurs. Un survol des personnages principaux permettra de les situer dans les espaces donnés ainsi qu'à jeter de la lumière sur la compétence de chacun. Une fois que la compétence de chaque

sujet sera exposée, les quêtes seront mieux comprises dans la mesure où elles sont les *être* qui conduisent aux *faire*, car chaque quête peut être prise pour un procédé factitif et, enfin, comme la transformation d'un état de jonction (par rapport à un objet de valeur) à l'autre.

Ovide est un acteur qui cherche à améliorer son lot ainsi que celui de sa famille et de ceux qui l'entourent. Malgré qu'il soit un individu qui possède les qualités de vérité, d'honnêteté et de droiture, Ovide est égoïste : son orgueil est une de ses caractéristiques les plus évidentes, et son plus grand défaut par ailleurs. Au début du roman le lecteur apprend qu'Ovide «n'avait jamais éprouvé un désir aussi impérieux de connaître les femmes» [p. 9]. Est alors exposé son objet de désir, la Femme⁴⁶, Rita Toulouse. Pour Ovide, l'amour est pur et innocent; aussi est-il facilement séduit et manipulé par Rita. Cependant, l'objet de valeur est également manifesté par une femme différente : la mère Joséphine. Ovide était le benjamin de la famille jusqu'à la naissance imprévue de Guillaume et une lutte pour l'attention de la mère s'en est suivie. Tout compte fait, ce que recherche Ovide, c'est le bonheur, même quand il se réfugie au monastère. Il lui reste à dévoiler la nature de ce bonheur, ce qui constitue une des grandes intrigues du récit.

Joséphine Plouffe ne désire pas pour elle-même. Tout ce qu'elle se charge de faire

⁴⁶Ce mot a souvent la première lettre en majuscule dans le roman. Pour cette raison, les majuscules sont reproduites dans ce travail lorsque le mot a un sens spécial : la Femme n'est pas, ici, n'importe quelle femme. D'autres noms qui prennent une majuscule sont : la Machine, l'Histoire, la Société, l'Église, la Foi, la Langue, la Providence et la Barbarie.

est fait dans l'intérêt de sa famille, chose qu'elle tâche de garder intacte en dépit des facteurs socio-économiques fluctuants qui sont par ailleurs hors de son contrôle, ainsi que du contrôle des autres personnages du roman. En fait, dans sa tentative de garder la famille intacte, elle frôle la transgression de l'interdit de l'inceste, étant donné qu'il n'est pas naturel, ni aujourd'hui ni alors, que des enfants âgés de vingt-huit, de trente-deux et de quarante ans (au début du récit) soient toujours à la maison, n'ayant jamais eu de relation sexuelle. La plupart des actions de Joséphine sont centrées autour de la maison et elles comprennent les fonctions dont s'acquittait traditionnellement la femme dans la société québécoise d'alors. La tradition, y compris la religion (bref, le devoir), communique à Joséphine ce qui est requis de sa part pour le bien-être du nœud familial. La famille est donc l'objet de valeur de Joséphine Plouffe.

Rita Toulouse se différencie d'Ovide et de Joséphine tout d'abord par son objet de valeur. Venue d'une famille nombreuse de classe ouvrière, elle recherche la gloire, la richesse et surtout l'attention, qu'elle n'a jamais connues dans sa vie familiale, étant «l'aînée de neuf marmots» [p. 40]. Alors que les procédés d'obtention du bonheur employés par Joséphine lui avaient été, pour la plupart, transmis par la tradition catholique française, Rita les reçoit de la culture populaire américaine; le lecteur remarque ses affinités avec le jazz, les magazines cinématographiques, le maquillage, la danse, la mode et les anglicismes. Enfin, Rita croit que la clé de son bonheur réside dans la poursuite d'hommes comme Stan Labrie ou Guillaume Plouffe.

Denis Boucher, tout comme Rita, veut échapper aux conditions socio-économiques environnantes, d'où sa tentative de s'élever au-dessus des «siens [qui] ne l'appréciaient pas» [p. 61]. Il est intelligent, mais c'est son ambition qui le caractérise plus qu'aucun autre trait. Encore une fois comme chez Rita, toutes ses actions viennent de ses désirs personnels, sans grand égard pour les autres. Cependant, sa conscience le pousse à essayer de remédier aux problèmes des autres engendrés par ses propres projets de réussite.

Guillaume, comme Ovide, est extrêmement narcissique, malgré son sang-froid. C'est un grand sportif, un champion de la balle, de l'anneau et de la femme. Le roman fait allusion à la vie sexuelle active de Guillaume qui, dans un sens et malgré son jeune âge de dix-neuf ans au début du récit, le rend plus adulte que ses frères et sa sœur. Par contre, Guillaume est très enfantin à d'autres égards : il donne des bacs dans le cou de son père; il aime tourmenter les autres, surtout Cécile; et il vénère Tarzan. Ce qu'il désire plus que tout autre chose, c'est la gloire telle que désignée par les États-Unis : «l'infantilisme» des Américains détermine donc son caractère enfantin et paresseux ainsi que son état psychique arriéré. Il partage d'ailleurs des qualités avec Rita et Denis. Comme Rita, il veut la gloire, mais pour une raison différente : Rita la cherche pour remédier au peu d'attention qu'elle a reçue dans sa famille; Guillaume, lui, poursuit la gloire pour perpétuer l'attention à laquelle il est habitué. Comme Denis, sa quête l'emmène à des espaces éloignés : il croit aller aux États-Unis, mais il se retrouve en Europe à la fin du roman. Guillaume est, enfin, un sujet-quêteur dont, curieusement, l'importance croît vers la fin du roman, surtout dans l'épilogue.

Guillaume Plouffe se révèle être un personnage très problématique : il semble être tout à fait le contraire de celui qui a déjà été identifié comme étant le personnage le plus important, Ovide. Ce dernier est un intellectuel, mais Guillaume est loin de l'être. Sa première mention dans le roman fait de lui un «prodige du sport» [p. 9]. Physiquement, il est plus grand qu'Ovide, «qu'il dépassait de toute la tête» [p. 11]; il a «de bonnes jambes» [p. 13] et ses biceps sont «gonflé[s]» [p. 90] et «bronzés» [p. 94]. Ces qualités physiques, comme celles qui démarquent Ovide, se répètent à travers le roman. Non seulement Guillaume est une vedette sportive locale, c'est un coureur de jupons phallocrate. Guillaume paraît tout innocent et sincère lorsqu'il dorlote son chat ou lorsqu'il dit : «Les femmes coûtent cher. On n'a pas d'argent. Donc, pas de femmes» [p. 18]. Mais peu après, le vrai Guillaume se fait voir : «Oui je connais des choses. Pis les femmes aussi [...] Et je sais comment c'est fait» [p. 91-92].

La marque mentale de Guillaume est l'apparente absence de toute capacité intellectuelle. Il n'aime ni la lecture ni l'école en général et il réagit comme un «homme offensé dans sa virilité» [p. 95] quand Rita lui demande si ses études vont bien. D'ailleurs, il est révélé que Guillaume lit avec difficulté : Joséphine lui dit : «Lis, lis, lis les colonnes sans images [...] Pratique à lire [...] Comme c'est parti là, tu vas oublier ton français» [p. 142]. Et Cécile de renchérir : «Oui, apprends à lire» [p. 142]. Mais rien ne change, car, plus tard, Guillaume ne lit que les pages imagées de *La Patrie* du dimanche. Enfin, Guillaume

a du mal à comprendre ce qui se passe autour de lui. Quand *L'Action Chrétienne* renvoie Théophile, par exemple, Guillaume est «presque réjoui à l'idée d'avoir à la journée longue un camarade qu'il pourrait taquiner» et il lui dit : «Faites-vous-en pas, papa. On se désennuiera tous les deux, dans la maison» [p. 146].

Dans un certain sens, Guillaume est plus complexe qu'Ovide : alors que ce dernier n'a que deux faces principales, l'Ovide qui désire Rita et le *Vide* qui veille à l'équilibre spirituel de la maison et à qui on alloue la vocation religieuse, Guillaume en a plusieurs : c'est un prodige sportif, c'est un «bébé» [p. 91], c'est un «Casanova camouflé» [p. 93], c'est un «enfant gâté» [p. 97], c'est un homme, c'est un soldat, c'est un tueur, pour n'en mentionner que quelques-unes. En fait, il semble pouvoir changer de face au gré de l'intérêt : «L'obscurité de la Pente Douce [...] changeait en un sphinx animé des plus louches intentions cet adolescent qui, à la clarté, lui [à Rita] était [apparu] sous la peau d'un agneau» [p. 93]. En revenant de sa fredaine avec Rita, Guillaume «chassa vite son malaise en rajeunissant sa satisfaction d'amoureux comblé et en la métamorphosant en joie d'enfant gâté» [p. 97]. Et «[a]insi protégé par sa visière de bébé innocent» [p. 97], il retourne à la maison, tout en étant «trop occupé à parfaire son attitude d'innocence pour sourire» [p. 97].

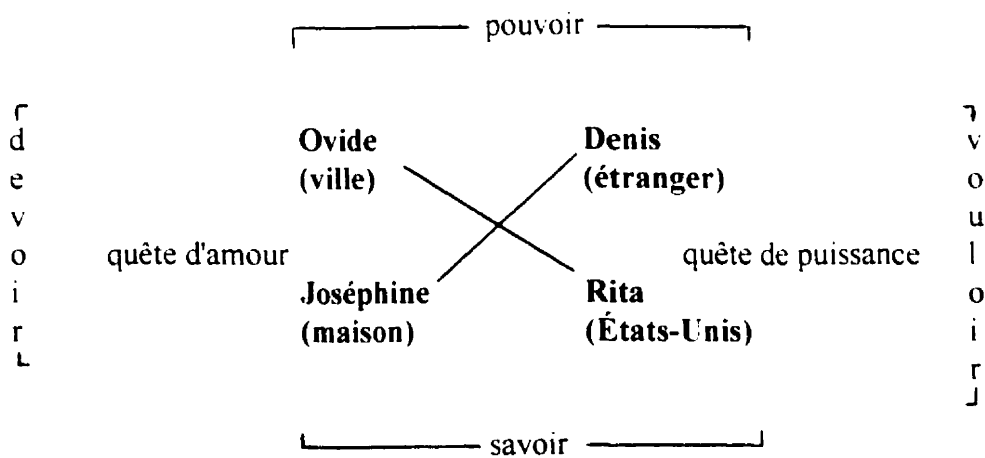
Un des traits les plus remarquables du comportement de Guillaume est son sang-froid. Des mots et des expressions comme les suivants s'associent donc à lui : «Faut pas

s'énervé» [p. 11]; «la démarche dégingandée» [p. 11]; «Rien l'excite» [p. 15]; «son flegme» [p. 15]; «Branle pas dans le manche» [p. 45]; «nonchalamment» [p. 92]; «un calme inouï» [p. 218]; et «placidement» [p. 255]. Même le fait qu'il ait enlevé Rita à son frère «le laissait dans une superbe indifférence [...] sans inquiétudes» [p. 92]. Cela en dit long, non pas seulement sur son caractère mental, mais surtout sur son caractère sentimental : rien, ou pas grand-chose, ne semble le pénétrer. Même aux moments où Guillaume semble vouloir faire quelque chose par justice vis-à-vis d'autrui, il finit par révéler son côté narcissique. En voyant Rita arriver à la partie de baseball avec Stan Labrie, par exemple, il accourt au losange «lui arranger le portrait» [p. 100]. Cependant, cette réaction ne dérive pas de l'humiliation dont souffrait Ovide, car Guillaume dit : «Elle rit de *moi* avec Stan Labrie» [p. 100, souligné par nous].

Pour revenir aux autres personnages, on remarque des affinités entre Rita et Denis dans la mesure où ils participent à une quête de pouvoir qui les sortirait de la situation dans laquelle ils souffrent. Au niveau de l'espace, les deux mêmes rêvent de franchir la barrière qui les garde prisonniers dans l'espace immédiat, la ville de Québec : les États-Unis (ou au moins la Haute-Ville de Québec pour Rita et même l'étranger, l'Europe, pour Denis). Qui plus est, Rita et Denis sont régis par un désir plutôt personnel qu'égoïste et ils font appel à leur volition respective, en se reportant à la compétence, dans le cas de Rita, ou en s'inventant une compétence, dans le cas de Denis, pour mettre en œuvre leurs projets de réussite.

De la même manière, des parallèles peuvent être établis entre Ovide et Joséphine Plouffe. Leurs actions sont guidées plutôt par la tradition apprise et motivées par l'orgueil. Les deux auraient été bien heureux de passer le reste de leur vie dans le quartier Saint-Sauveur de Québec, même si Ovide semble osciller entre la campagne, vraisemblablement le lieu du monastère comme du sanatorium, la Haute-Ville, où il espère pouvoir conquérir Rita, et l'étranger, où, en dernier recours, il espère «s'abonner aux cours de culture physique par correspondance de Charles Atlas» [p. 307]. Cependant il ne tente sa chance dans ces autres espaces qu'après avoir échoué dans la Basse-Ville de Québec. Quant à Joséphine, elle ne quitte jamais sa cuisine, à moins de se rendre sur le balcon ou à l'église.

Les membres décrits plus haut, à l'exception de Guillaume semble-t-il, partagent d'emblée des relations de contradiction, de contrariété et de complémentarité et ils peuvent être projetés sur le carré sémiotique :



Le lecteur pourrait objecter que c'est plutôt l'étranger qui implique les États-Unis, mais il faut comprendre que cette relation est plus complexe : le non-étranger égale la maison, qui doit finalement impliquer (le) Québec, comme la non-ville égale les États-Unis qui impliquent plus tard, dans le destin de Denis (et de Guillaume), l'étranger : l'Europe. Dans leur quête d'amour, Ovide et Joséphine se laissent guider par leur devoir⁴⁷, ce qu'il se sentent obligés de faire, alors que les quêtes de l'autre paire complémentaire, Rita et Denis, sont gouvernées par le vouloir, leur désir de délaisser la vie habituelle de la Basse-Ville. La paire contraire de Joséphine et Rita partage une chose en commun : ce que ces femmes font est directement lié à ce qu'elles sont, à leur compétence, donc à ce qu'elles savent déjà faire: Joséphine est mère et femme, alors que Rita est le produit mixte de deux sociétés, celle de la réalité (Québec) et celle de ses rêves (États-Unis). Ovide et Denis, l'autre paire contraire, se caractérisent par le pouvoir, car ils sont dotés de mécanismes qui dépassent leur compétence, et donc leur savoir, et qui les rendent capables, à des degrés divers, d'accéder à la place qu'ils veulent occuper, ne se reposant pas uniquement sur ce qu'ils savent déjà. En contraste avec Rita et Joséphine, qui se servent de leur *être* pour changer (dans le cas de Rita) ou pour maintenir (dans le cas de Joséphine) d'autres choses, Ovide et Denis se servent d'autres choses pour changer leur *être*.

Il ne semble pas y avoir de place pour le personnage de Guillaume dans le schéma

⁴⁷ Il est vrai qu'Ovide participe à une quête de puissance, tout comme Rita et Denis, mais cette quête n'est pas sa quête principale. De la même manière, on pourrait admettre que Rita cherche l'amour elle aussi, même si cette quête est moins importante que sa quête de puissance.

exposé ci-dessus en raison du fait qu'il ressemble à la fois à Rita et à Denis et même si on a déjà fait remarquer que ses traits physiques et (senti)mentaux sont les contraires de ceux d'Ovide. Guillaume et Ovide représentent les deux faces de la ville de Québec, si Guillaume ne représente pas, lui, toute la province du Québec. Avant que les Reds de Cincinnati ne lui offrent un contrat, Guillaume, comme son frère, n'exprime jamais un seul désir de quitter Québec : il est content d'être le chouchou de sa mère et la grande vedette sportive de la paroisse. Ce sont plutôt les autres, Denis et Tom Brown par exemple, qui essaient de fixer son destin. Ce n'est qu'après s'être habitué à l'idée de partir aux États-Unis et après avoir vu cette idée tomber à l'eau que Guillaume décide de s'enrôler. Guillaume est donc tout aussi représentatif de la ville de Québec qu'Ovide, s'il ne l'est pas encore plus : au moins Guillaume a des admirateurs dans la ville. Tout ce qui précède laisse entendre que Guillaume mérite d'être, lui aussi, étudié en tant que sujet central.

La manifestation de l'espace

Quatre espaces principaux ressortent donc de la discussion des personnages principaux ci-haut : la maison, la ville de Québec (surtout la Basse-Ville et le quartier Saint-Sauveur), les États-Unis et l'étranger outre-mer. Les descriptions que fournit le texte laissent entendre que les espaces de l'étranger sont des espaces mythiques. Pour la plupart des Québécois du roman, les États-Unis sont un endroit irréel, dont l'existence n'a jamais été vérifiée. Une des premières mentions de cet espace étranger se fait lorsque le pasteur

américain Tom Brown annonce aux Plouffe qu'il est originaire de Cincinnati. Ovide renchérit que c'est «par là», dirigeant le bras vers le sud [p. 27]. Une description de Rita Toulouse dans la première partie finit par faire des États-Unis «les Jéricho du Sud», contrée des «rois du cabotinage et du sport» [p. 40]. En fait, la seule preuve qu'aient les Plouffe de l'existence des États-Unis avant l'arrivée de Tom Brown dans leur maison, ce sont les Bing Crosby et les Joe Dimaggio dont les Québécois étaient alors épris.

L'espace de l'étranger ne comprend pas seulement les États-Unis au sud, mais aussi l'Europe à l'est. Joséphine, qui est complètement anti-anglaise, est rattachée à la France surtout en vertu de l'héroïne légendaire Jeanne d'Arc, qu'elle «admirait avec humilité» parce qu'elle avait repoussé les Anglais hors de France [p. 66]. L'existence de la France, de la mère-patrie, est donc réduite au mythe et n'est pas basée sur quelque chose de réel ou de vécu. De la même manière l'Angleterre n'a de valeur que dans la mesure où elle est l'espace de «nos ennemis les Anglais» [p. 56]. Cet énoncé dit par Denis ne relève pas d'une mauvaise expérience avec un Anglais, mais plutôt de la tradition orale transmise d'une génération à l'autre et qui reproche aux Anglais toutes les misères dont les Canadiens français sont victimes. Mais comme l'explique le texte, ce genre d'opinion repose également sur le fait que le contact entre les Anglais (d'Angleterre) et les Québécois demeure minimal, ce qui ne fait qu'ajouter à l'aspect redoutable des Anglais dans le roman : «Les journaux débordaient de nouvelles importantes. Pour la première fois dans l'histoire de la Couronne britannique, les souverains débarquaient à Québec et visitaient le Canada. Que se préparait-il?» [p. 113].

Enfin, même la guerre en Europe est plus fascinante que réelle pour les Québécois : «Mais ce peuple de spectateurs, de sportifs, de reporters et de champions, aguiché par l'essaim vrombrissant des nouvelles sensationnelles qui s'abattaient sur lui, reprenait vite sa place dans l'estrade» [p. 219].

Les États-Unis, l'Angleterre et la France ne sont pas les seuls endroits à caractère mythique pour les Plouffe et les autres résidents de Québec. Le Château Frontenac, dans la Haute-Ville, fonctionne pour eux comme espace mythique en raison de ses caractéristiques plutôt américaines : on n'y laisse pas entrer les Noirs, ni même les Québécois ordinaires durant l'été, de peur de déplaire aux Américains. En outre, le Château Frontenac est muni de caractéristiques fabuleuses, qui relèvent, elles, du mythique. Ovide trouve que les jeunes Américains qu'il y voit sont «trop grands, anormaux même» [p. 260]. Rita, elle, s'y conduit «comme un enfant qui va rentrer pour la première fois au cirque» [p. 261]. Le Château Frontenac possède quelque chose de magique, du moins pour Rita, car les Singapore Sling fonctionnent plutôt comme des potions que comme des boissons et la salle de danse se transforme en «un hall paradisiaque, où même les vieillards à bedons avaient des figures de jeunes dieux» [p. 263].

Il serait bon de mentionner quelques dialectiques spatiales présentes dans le roman. Premièrement, la ville de Québec se compose de deux parties : la Basse-Ville et la Haute-Ville. Ces dernières sont séparées par la rue Arago, «au pied du Cap, cette boursoufflure

géographique qui divise Québec en deux et sert d'échelle aux classes sociales» [p. 33]. La Haute-Ville comprend des «[f]onctionnaires pour la plupart, habitués de porter la chemise, la cravate et l'habit» [p. 43]. La Basse-Ville, par contre, consiste en des gens «plus habitués à travailler au grand air, à creuser les canaux de l'égout collecteur ou à brasser le ciment» [p. 43]. Cependant, ces différences disparaissent lorsqu'il est question du sport : «ils [les gens de la Haute-Ville] donnaient libre cours au besoin trop souvent réprimé d'enlever leur veston, de détacher leur col et de retrousser leurs manches» [p. 43].

Une autre dialectique spatiale concerne les différences entre l'Ancien Monde et le Nouveau Monde. Le Québec traditionnel se voit envahi par la culture populaire américaine aux dépens de sa religion, de ses mœurs et de ses coutumes, pendant que la France, aidée de certains fidèles comme Ovide, tâche de maintenir son influence sur le Québec. Ces efforts sont rendus encore plus difficiles par la présence d'un autre espace, l'Angleterre, qui contribue à l'oppression de la culture traditionnelle française dans le roman. Le Québec est donc tirillé entre deux, ou trois, espaces : la France à qui il doit sa présence et l'Amérique où il est présent. Cette opposition est évidente, par exemple, lorsqu'Ovide et Rita vont au Château Frontenac et que l'observateur informe le narrataire qu'«Ovide dut recourir, pour se donner de la façon, au souvenir de ses anciennes colères nationalistes et religieuses. En ce moment, sans le connaître, il voyait dans l'Américain le type de géant à tête d'oiseau dont les Européens décadents et dépités ont créé la légende pour déprécier les succès des bâtisseurs du Nouveau-Monde» [p. 260].

les États-Unis —→ le Québec ←—— la France
 (l'Angleterre —→) (←—— l'Angleterre⁴⁸)

Comme il a déjà été suggéré, Ovide et Guillaume représentent les deux faces de/du Québec, celui-là servant à rappeler le Québec traditionnel du passé dans la mesure où il tient au beau langage, au catholicisme et à la France tout en affichant un dégoût pour l'aspect moderne des États-Unis que Guillaume trouve fascinant. Ovide et le Château Frontenac se ressemblent, dans un certain sens, de par leur description même. La description du Château Frontenac dans la troisième partie évoque la description de la verticalité d'Ovide. Le Château «coiffe le Cap Diamant de ses lourdes tourelles de brique» et il est «[p]lanté au sommet d'une montagne, face à l'Est [comme Ovide], au-dessus des épaules d'une ville qui s'écoule en pente derrière lui» [p. 258]. En plus, le Château «dépasse de cent coudées les plus audacieux clochers» et «offre [...] un masque de rigidité qui travestit le visage turbulent du Québec» [p. 258]. Ce portrait du Château Frontenac souligne les mêmes attributs que les descriptions d'Ovide : verticalité, rigidité, immobilité. Et les deux sont entourés par un Québec agité et animé. Qui plus est, Ovide aime les belles choses tout comme le Château est «désigné pour recevoir les rois et [...] les princes» [p. 258]. Cependant, la ressemblance la plus frappante est la contiguïté entre la description du Château Frontenac, «perchée [sic] si haut» [p. 258], et Ovide lorsqu'il est «perché juste assez haut pour que son imagination de

⁴⁸L'Angleterre est un espace anglophone comme les États-Unis, mais elle est alliée à la France pendant la guerre.

régionaliste, fouettée par son succès de conquérant, vit dans cette agglomération de maisons» [p. 38]. Mais là réside de l'ironie : tout comme les Anglais, dans le roman, profitent des *Ovide* du Québec pour maintenir la division entre les Canadiens anglais et les Canadiens français⁴⁹, le Château Frontenac a été construit par les Anglais pour marquer leur victoire sur les Français et pour contrer le fait que les Québécois s'étaient «obstinés à rester Français dans leurs mœurs, dans leur langue et dans leur architecture» [p. 258]. Ce qui met en cause la validité des gens comme Ovide qui croient que le meilleur avenir pour le Québec est un avenir où il se souvient de sa parenté avec la France. Cette notion sera reprise plus tard lors de la discussion de l'actance.

Un autre parallèle peut être établi entre les Québécois en général et les Américains qui viennent visiter la ville durant l'été. «Bigarrés» et «tapageurs», «ils enjambent à flot» la ville et «se hâtent d'inventorier [...] la ville qu'ils ont vite fait d'évaluer en pieds, en secondes et en dollars» [p. 258]. La ressemblance entre l'action mouvementée des Québécois décrite plus haut et celle des Américains suggère que l'espace des États-Unis s'impose sur celui des Québécois, de sorte que ces derniers se comportent à l'américaine et se louangent de leurs propres vedettes : d'où «les chanteurs populaires de la radio québécoise et les étoiles des losanges de baseball locaux» [p. 40]. Ce qui laisse comprendre que c'est plutôt les

⁴⁹«L'unité de l'Église était sauve, puisque l'Épiscopat n'insistait jamais auprès de ses curés pour leur faire suivre la ligne de conduite adoptée en haut lieu sur les relations de Québec et de l'Angleterre. L'Unité dans la division : c'était ça la puissance de l'Église» [p. 124].

Guillaume du Québec qui finiront par l'emporter sur les *Ovide* : que le présent (ou l'avenir) l'emportera sur le passé.

Il est intéressant de mentionner que la description du Château Frontenac fournie par le texte fait penser à Denis Boucher aussi. Les deux manipulent les Québécois en profitant de leur statut de reliques françaises. Quant à Denis, qui «avait emmené le pasteur chez les Plouffe [...] à l'idée de [lui] montrer des spécimens originaux», «[i]l lui restait les étrangers, et pour les intéresser, il brandissait les armes qu'il avait sous la main : le pittoresque des Québécois» [p. 61]. Quant au Château, «il faut miser sur une clientèle plus stable : les touristes américains. On les attire avec le pittoresque que présente le pays conquis» [p. 258].

Les quatre espaces soulignés ci-haut donnent lieu à plusieurs événements au cours du roman, événements qui varient en ce qui concerne leur importance apparente : surviennent des événements d'ordre quotidien ainsi que quelques situations majeures telles que la partie d'anneaux, le match de baseball, la parade royale, la réunion des grévistes et la procession du Sacré-Cœur. Dans chacun de ces événements, les gens de la Basse-Ville de Québec font face à un groupe différent : les résidents de la Haute-Ville, les Américains et les Anglais canadiens et métropolitains. Outre le discours des personnages, ce que dit l'observateur sur les personnages et leurs actions est significatif. Du coup, les catégories de verticalité et d'horizontalité seront dotées d'une importance particulière, car le jeu de l'espace implique nécessairement les notions de position et de mouvement.

C'est à l'intérieur de ces espaces intersubjectifs, et surtout en passant de l'un à l'autre, que l'on acquiert ou perd son objet de valeur. Une des oppositions les plus flagrantes dans *Les Plouffe* est la dialectique entre l'esprit ou l'intelligence et le sport. Aussi Ovide déclare-t-il au début du roman que «l'opéra allait engager la lutte au sport» [p. 10]. Ovide est un type unique dans cette société de champions sportifs. Intellectuel et religieux, il préfère la musique d'opéra, même s'il en sera traité d'homosexuel par ses égaux. Rita, dont il est épris depuis longtemps au début du roman, n'accepte de sortir avec lui qu'en apprenant que le prodige du sport, Guillaume Plouffe, est son frère. Ce quartier de la Basse-Ville est rapidement décrit comme un lieu où le sport l'emporte sur l'esprit, où agir est plus important que penser. Certains membres de la famille Plouffe portent les marques identificatrices de ce Québec en mouvement : Napoléon et même le père Théophile se promènent à bicyclette et le sport les fascine; et Guillaume lance une balle ou un anneau comme nul autre, mais il n'est pas très académique. Fonctionnent tous comme signes de mouvement les vélos, le baseball, les muscles, les jambes, les trophées et ainsi de suite. L'axe horizontal est mis en relief par le déplacement d'un endroit à un autre engendré par le sport. De cette manière, la partie du roman qui est consacrée à la description de la compétition d'anneaux est importante dans la mesure où elle expose les Québécois à l'apogée de ce mouvement : «Une vague de cris plus forte les pressa d'entrer» [p. 42]; «les exclamations tournaient autour de l'arène, montaient et allaient se buter contre le plafond» [p. 42-43]; «Le tumulte s'apaisa» [p. 44]; «Un tumulte mêlé de dépit et de triomphe s'éleva» [p. 47].

En contraste, ce que le narrateur nous apprend sur le comportement d'Ovide est également significatif. Dès le début, Ovide «restait cloué» sur place, alors que les autres ouvriers sortaient de la manufacture de chaussures «en tumulte» [p. 9]. Au départ le lecteur sait qu'il n'est pas comme les autres : «il n'avait pas l'air d'un ouvrier» [p. 9]. En plus, «sa prédilection pour l'opéra» lui donnait «l'apparence des héros de son imagination» [p. 9], ce qui signifie qu'Ovide, cet être vertical et immobile, doit recourir à son imagination pour pouvoir aimer les belles choses, à force de ne pas se sentir à l'aise dans cet environnement de mouvement et d'horizontalité. Enfin, il préfère marcher, ne montant pas à bicyclette comme les autres mâles de sa famille. En fait, la seule fois qu'Ovide monte à bicyclette est lorsqu'il accompagne Napoléon au sanatorium pour aller voir le père Alphonse dans la troisième partie : Ovide commence alors à se montrer sous un jour nouveau : «Les deux *cyclistes* commencèrent à pédaler» [p. 300, souligné par nous].

Ce n'est qu'une fois rentré au monastère qu'Ovide semble être vraiment chez lui, c'est-à-dire en ce qui concerne la verticalité. Quand Denis rend visite à Ovide au monastère, ce dernier n'est plus qu'une «maigre silhouette» à la barbe «longue» dans un salon aux «murs nus» et aux «chaises droites» [p. 173]. Ovide est parfois incapable de comprendre, ou de tout simplement accepter, la société dans laquelle il vit. Pour lui, c'est une société de contradictions : de toute sa famille, Ovide est le plus ouvert et le plus accueillant envers les étrangers, tout en restant extrêmement fidèle à la tradition canadienne-française. Ses frères

et sa sœur, par contre, qui portent davantage les marques de la culture américaine populaire et qui renoncent plus vite à ce qui les différencie des autres Nord-Américains, supportent moins bien les étrangers.

Pendant la soirée *Paullasse*, Rita aime mieux monter la Pente Douce voir la «talle» de Guillaume que d'écouter chanter Ovide : «Tu viens pas? C'est une belle talle, tu vas voir, Rita» dit Guillaume [p. 93]. Pour Ovide, il s'agit d'un autre paradoxe qu'il n'arrive pas à comprendre et qui l'amène à l'alcool, ce qui suspend, temporairement au moins, la verticalité qui le caractérise autant. Vers la fin de la première partie, après avoir été tellement humilié par Guillaume et Rita et agacé par ses collègues, Ovide rentre soûl. Dans cet état, ce n'est ni la verticalité ni l'horizontalité qui prédomine; c'est plutôt quelque chose entre les deux. Des mots comme «tourner», «giration», «astres», «ciel houleux», «tourbillon» et «étourdi» [p. 111] font preuve du mélange de sentiments qu'Ovide éprouve. Cependant, cette suspension de la verticalité disparaît au fur et à mesure que l'effet de l'alcool se dissipe : «À force de fixité, son regard réussit à immobiliser les objets» [p. 111]; et l'aspect circulaire se voit remplacé par quelque chose qui se rapproche de la verticalité : les objets sont dans une «position oblique» et «[l]e plafond penchait, l'ampoule électrique se dirigeait vers un autre centre de gravité, les meubles ne glissaient pas sur le plancher en pente» [p. 111].

Ovide doit affronter encore d'autres paradoxes, même, et surtout, chez sa mère.

L'unité familiale, cette forme d'amour qui fonctionne comme objet de valeur pour Joséphine, est anormale pour une raison particulière : normalement l'activité sexuelle garantit la survie du groupe. Par contre, la survie de la famille, telle que désirée par Joséphine, ne peut être assurée qu'en évitant toute relation sexuelle. Joséphine dépend du sport pour occuper le temps de ses fils, excepté Ovide, et pour remplacer la conquête sexuelle. Joséphine tolère le sport aussi longtemps qu'il assumera la place normalement réservée aux filles et qu'il servira d'issue à l'agressivité de Napoléon et de Guillaume. En ce qui concerne Ovide, Joséphine ne peut que faire appel à la religion pour assurer sa chasteté, étant donné qu'il ne partage pas les mêmes goûts que ses frères. Aussi Joséphine est-elle mécontente quand Ovide et Napoléon annoncent qu'ils se sont trouvés des copines. Pour elle, cela signifie qu'ils la quitteront tôt ou tard, chose qui est représentée par l'abandon de Napoléon du rituel de cornet de crème glacée, après être tombé amoureux de Jeanne Duplessis; il n'a plus besoin de cet allaitement figuratif («nourrison attardé», selon Falardeau⁵⁰).

Pour Joséphine, la seule chose qui soit pire que les "blondes", c'est la guerre. Joséphine rejette la guerre, malgré ses ressemblances avec le sport, car elle entraîne possiblement la mort et cela va du coup à l'encontre de son projet de garder la famille intacte. Pour elle, s'unir avec les Anglais dans la guerre a des répercussions bien moins graves que courir le risque de nuire à l'unité familiale. Au comble de cette confusion, une

⁵⁰LEMIRE, Maurice (sous la direction de). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Tome III, 1940-1959) : «Les Plouffe, roman de Roger Lemelin» par Jean-Charles Falardeau. Fides. Montréal. 1982 [p. 763].

chose est claire pour Ovide : «la crise d'infantilisme dont il sentait l'Amérique victime» [p. 111]. Il prend la décision d'abandonner cette société et de se retirer au monastère où il vivra comme frère convers.

Cet infantilisme qui envahit le Québec et le déracine de ses origines catholiques et françaises n'est pas le seul effet qu'exercent les États-Unis sur le Canada français dans le roman. Bien que le père et les fils de la famille Plouffe, à l'exception près d'Ovide, soient des fanatiques du sport, ils diffèrent sur un détail intéressant : Théophile Plouffe est un ancien champion de vélo et il n'arrive pas à comprendre la frénésie créée par le baseball, sport américain qui intrigue les jeunes Québécois. Lorsque le pasteur américain offre d'entraîner Guillaume durant son séjour à Québec, Théophile révèle son opinion sur le baseball : «Quand je les entends parler de baseball, d'anneaux! Vous n'avez pas vu ses mollets! Quel coup de pédale! On pourrait en faire un Torchie Peden» [p. 27]. Il n'entre même pas complètement dans le hangar où se déroule le tournoi d'anneaux auquel participe Guillaume parce que le propriétaire l'empêche d'entrer avec sa bicyclette. Le cyclisme, ce vieux sport européen, demeure pour lui plus important que tous les autres. Cependant, son penchant pour la compétition fait une percée et, au moment où Guillaume est sur le point de sceller la victoire, le père Plouffe encourage son fils, mais seulement en faisant allusion au cyclisme : «*Sprinte*-le au coton» [p. 50, souligné par nous]. Théophile expose, durant le tournoi d'anneaux, un autre changement engendré par le démantèlement de la société québécoise traditionnelle, l'avènement de la femme : «Ils laissent entrer les femmes, mais

pas les bicycles!» [p. 41]. Ce changement continuera à s'imposer, jusqu'à ce que Napoléon accepte de faire le travail de son amoureuse, Jeanne Duplessis.

Pour mieux comprendre la quête de chacun des personnages mentionnés jusqu'ici, il est nécessaire de trouver un moyen de classer ou d'organiser les objets de valeur. Paul Perron identifie deux sortes d'objet de valeur : ceux qui ont une fonction pratique et ceux qui ont une fonction mythique. Ceux-là comprennent des biens ayant une valeur socio-économique, tandis que ceux-ci relèvent plutôt de la spiritualité et se manifestent par l'amour⁵¹. Cette dichotomie permettra de discerner deux sortes d'objet de valeur dans *Les Plouffe*. D'une part, Joséphine et Ovide poursuivent l'amour ou le bonheur, les deux se manifestant par la famille et Rita Toulouse respectivement. D'autre part, Rita et Denis, insatisfaits de leur situation actuelle, visent un avenir meilleur, pour des raisons plutôt économiques dans le cas de Rita, et pour des raisons plutôt sociales dans le cas de Denis. Denis est «poussé par une inexplicable envie de paraître quelqu'un aux yeux de» Tom Brown [p. 61], tandis que Rita, elle, «contemplant de loin les reflets de toute cette gloire» qui est la victoire de Guillaume [p. 218]. Encore une fois, il est difficile de ranger la quête de Guillaume selon que l'objet de valeur est mythique ou pratique. D'une part, comme Rita et

⁵¹ PERRON, Paul. *Semiotics and the Modern Quebec Novel : A Greimassian Analysis of Thériault's Agaguk*. University of Toronto Press (Toronto Studies in Semiotics). Toronto-Buffalo-London, 1996 [p. 41-42].

Denis, Guillaume cherche la gloire: cependant, ce n'est pas, au départ tout au moins⁵², pour des raisons pratiques ou socio-économiques. D'autre part, la quête de Guillaume risque de l'élever au rang du mythe...

Étant donné que les objets de valeur, donc les choses voulues, circulent à l'intérieur d'espaces particuliers dans *Les Plouffe*, la distinction entre les objets de valeur d'ordre mythique et ceux d'ordre pratique permet d'identifier deux sortes d'espaces. Mais les objets de valeur d'ordre mythique sont recherchés dans des espaces pratiques et les objets de valeur pratiques sont recherchés dans des espaces mythiques. Joséphine et Ovide, guidés par le *devoir* ou la tradition, désirent le groupe ou le couple et ils ont nécessairement à protéger ces objets désirés contre toute menace extérieure. Aussi s'agit-il d'espaces non ouverts ou fermés et donc concrets, empiriques et pratiques. Par contre, Rita et Denis, menés dans leur quête par le *vouloir* ou l'amour-propre, font tout pour l'individu. Pour garantir la survie de l'individu, ils ont nécessairement besoin d'espaces ouverts ou non fermés, et donc fabuleux, légendaires et mythiques.

⁵²Cependant, après avoir reçu son argent des Reds de Cincinnati, Guillaume se met à le compter «infatigablement chaque soir, avant de se coucher» [p. 255].

espaces pratiques
objets de valeur mythiques

espaces mythiques
objets de valeur pratiques

Ovide :
ville (quartier/paroisse);
espace non ouvert

Denis :
étranger (Europe);
espace non fermé

Joséphine :
maison;
espace fermé

Rita :
États-Unis;
espace ouvert

La ville, ou plus précisément le quartier-paroisse, lieu où Ovide tente d'abord sa chance, est un espace non ouvert. Ce n'est pas ouvert aux étrangers; même si les protestants, les Anglais canadiens et métropolitains et les Américains peuvent y entrer, ils n'y sont pas, en général, les bienvenus. La maison, celle de Joséphine Plouffe tout au moins, est l'espace fermé par excellence. L'accès à la maison est restreint aux membres de la famille, au clergé et au Denis-voisin. Cependant, les étrangers, c'est-à-dire les protestants et le Denis-traître, ne sont pas accueillis selon celle qui y dicte la loi, Joséphine. Les États-Unis, espace associé à Rita, constituent un espace ouvert. C'est l'espace des chanteurs, des acteurs et des grands athlètes, espace qui leurre, séduit et attire les autres vers lui. Enfin, l'étranger, espace associé à Denis et qui comprend surtout l'Europe, est l'espace non fermé par excellence. C'est un espace qui n'est délimité par rien : aucune borne, aucune frontière, aucune limite. Tout y est possible, y compris la guerre, la mort, le sport, la gloire, le succès.

Il y a passage d'un espace à l'autre parce que l'immobilité signifie l'échec et l'échec

signifie l'immobilité dans *Les Plouffe*. Théophile perd son emploi à *L'Action Chrétienne* et il en est rendu immobile: il ne sort plus et ne fait que traîner à la maison : «l'énorme présence de Théophile dans la maison durant la journée» [p. 159]. Inversement, la bicyclette qu'il ne maîtrise plus très bien se voit suppléée par le fauteuil roulant. Touché par une crise cardiaque, Théophile est immobilisé et ne peut qu'attendre la mort. Les autres personnages changeront d'espace ou resteront là où ils sont déjà et ils connaîtront donc des degrés variés d'échec selon l'ampleur de leur déplacement. Il semble donc exister une relation inverse entre la mobilité et l'échec : plus il y en a de l'un, moins il y en a de l'autre. Ovide, par exemple, bien que marié, ne s'éloigne pas trop de la maison, mais son mariage est un échec. Guillaume, par contre, qui s'éloigne plus que tout autre enfant Plouffe, arrive à connaître de première main la victoire, la femme et la gloire en Europe.

CHAPITRE QUATRIÈME :

LA LOCALISATION ET LA PROGRAMMATION SPATIO-TEMPORELLES

Les espaces partiels

Un examen de la localisation spatiale établit un système de références spatiales nombreuses : la maison, l'église, le sanatorium, le monastère, la Basse-Ville, la Haute-Ville, le Canada, les États-Unis, l'Angleterre, la France et même l'Afrique. Certains de ces espaces ne sont jamais le lieu de l'action et ne sont présents que par le biais de mentions (l'Angleterre, l'Afrique), de personnages qui en sont originaires (Tom Brown) ou de choses qui les rappellent par un jeu d'association (le baseball, le cyclisme, Bing Crosby ou Jeanne d'Arc). La France est, dans le roman, un de ces espaces non présents et elle est d'ailleurs l'espace *originnaire*, lieu d'origine des Canadiens français, la source des mœurs et du catholicisme. Elle se distingue du lieu *originel* : la maison, lieu d'origine des membres de la famille Plouffe; et il y a les espaces *originaux* : les États-Unis, le Château Frontenac et l'escalier qui relie la Haute-Ville à la Basse-Ville, trois espaces uniques, personnels et même magiques.

Ces différents espaces représentent des choses différentes pour les divers personnages du roman. C'est-à-dire qu'un espace pourrait être idéal pour l'un, mais imparfait pour l'autre. La ville de Québec est l'espace paratopique pour Ovide. Il y acquiert sa

compétence d'homme sexuel potentiel, il y rencontre Rita Toulouse et il y renonce à sa vocation religieuse : «Soudain Rita était apparue et adieu retraite, sacerdoce et sainteté» [p. 10]. La ville comprend la Basse-Ville et la Haute-Ville, qui servent toutes les deux à rapprocher Ovide de Rita. La Basse-Ville, juste à l'extérieur de la manufacture, est l'endroit où Rita demande à Ovide de l'emmener au tournoi d'anneaux. Et la Haute-Ville est le lieu du déroulement dudit tournoi et de la soirée au Château Frontenac, après lequel le couple s'engage dans un geste sexuel. Les espaces hétérotopiques, ceux qui éloignent le sujet de son objet de valeur, sont nombreux pour Ovide. Tout d'abord, la maison dite maternelle ou paternelle est l'endroit où Guillaume enlève Rita à son frère. Ovide passe ensuite à un autre espace hétérotopique : le monastère. Bien sûr, Ovide n'y est pas éloigné que de Rita, mais de toutes les femmes, y compris sa mère, car mener une vie ecclésiastique implique ipso facto mener une vie chaste. Qui plus est, ce sont vraisemblablement la vue du monastère ainsi que le son de la cloche qui éloignent Ovide de Rita au moment de la conjonction par excellence : le geste sexuel. Enfin les États-Unis constituent un autre espace d'éloignement. En partant à bord d'un vaisseau à destination de New York, Ovide est, géographiquement au moins, loin de Rita. L'ironie, c'est qu'une fois revenu des États-Unis, il se trouve en état de conjonction par rapport à elle.

Même si l'Europe et la France sont les lieux d'où Ovide reçoit la plupart de ses goûts et de ses passions, elles sont à peine des espaces utopiques. Ovide ne rêve jamais d'y aller, étant trop régionaliste pour vouloir quitter Québec pour de bon. Elles ne servent donc qu'à

insuffler à Ovide les valeurs du passé dont il est doté. Le seul espace véritablement utopique pour Ovide est l'escalier qui joint les deux parties de la ville, étant le lieu de la conjonction entre Ovide et Rita dans la première partie : Ovide et Rita partagent un baiser sur le quatrième palier de cet escalier, même si ce n'est pas un succès. Dans la troisième partie, il est le lieu de la rencontre entre les mêmes personnages, bien que le geste sexuel soit écourté. Enfin, l'escalier est un espace presque irréel ou magique (à ne pas confondre avec les espaces mythiques mentionnés plus haut). Car ni la division sociale (les différences de classe entre la Basse-Ville et la Haute-Ville y sont neutralisées) ni les réalités quotidiennes (l'infantilisme, le baseball) n'y sont présentes. Pour Ovide, l'escalier change le caractère de la Basse-Ville : «C'est ici que les odeurs de St-Sauveur parfumaient la fraîcheur du soir et que le spectacle des maisons délabrées éclosoit en images colorées» [p. 38]. Et de loin, Ovide «rêvait de cet escalier, faisant des cinq paliers des tapis magiques de contes arabes» [p. 37]. En passant, il est intéressant de faire remarquer que l'escalier relie tous les espaces de Québec (la maison, la Basse-Ville et la Haute-Ville) : à chaque fois qu'un personnage passe d'un de ces endroits à un autre dans la première partie, par exemple, un escalier est mentionné. L'escalier s'associe, par sa nature même, à la notion de verticalité, qui, elle, a déjà été rattachée à la posture d'Ovide. On remarque bien sûr le rapport entre la verticalité de la posture d'Ovide, la verticalité de l'escalier, son espace utopique, et la quête de Rita qui est aussi une quête de la virilité. La raison pour laquelle Ovide rêve de cet escalier est probablement parce qu'il est, tout comme cet escalier, situé entre deux espaces, entre deux ères. L'escalier se situe entre la Basse-Ville et la Haute-Ville de Québec, appartenant à la

fois à personne et aux deux sociétés. De la même manière, Ovide est pris entre deux mondes : celui du passé, de ses rêves, où tout le monde se délecte à écouter la musique d'opéra, et celui du présent qui est partout, qui ne réserve de la place que pour le sport et la culture populaire américaine.

Sans épuiser tous les personnages du roman bien sûr, il faudrait voir ce qu'il en est pour au moins ceux dont on a déjà parlé. L'espace utopique de Joséphine est la maison parce que, là, elle est capable de mener à bonne fin son rêve de garder la famille ensemble sans aucune menace provenant de l'extérieur, c'est-à-dire jusqu'à ce que ses deux fils aînés commencent à désirer la Femme et que Denis arrive avec ses grands projets de réussite pour Guillaume. La paroisse est pour elle un espace paratopique, car elle véhicule la notion de famille à une plus grande échelle et elle lui permet de justifier son désir au moyen de la religion. Les États-Unis, l'Europe et le monastère sont tous des espaces hétérotopiques dans la mesure où ils lui enlèvent ou risquent de lui enlever, un à un, ses fils.

Pour Denis Boucher, la ville de Québec est un espace hétérotopique en ce sens qu'il «visait plus haut» que de travailler tout simplement comme ouvrier [p. 61]. Les États-Unis constituent un espace paratopique dans la mesure où la présence de Tom Brown lui permet de paraître quelqu'un d'important. Et à un moment donné, Denis désire même partir aux États-Unis se tailler un avenir comme écrivain. L'Europe finit, semble-t-il, par être l'espace utopique pour lui. Il s'enrôle, «[v]ersé dans le service de la propagande» [p. 311]. On

apprend dans l'épilogue que Guillaume l'avait vu «dans un jeep [...] une machine à écrire sur les genoux» [p. 341-342]. Le lecteur ne peut que supposer qu'il est heureux car il travaille comme écrivain ou journaliste. Quant à Rita Toulouse, Québec est pour elle un espace paratopique, là où elle reçoit sa compétence de femme qui dépend plus de son apparence que de sa tête⁵³. C'est à Québec qu'elle est rapprochée d'hommes tels que Stan Labrie, Guillaume Plouffe, ainsi que d'Ovide. Sa propre maison est, par contre, un espace hétérotopique : Rita n'y connaît que de la misère et, étant l'aînée d'une nombreuse progéniture, elle ne reçoit pas l'attention qui lui est tellement désirable. Le Château Frontenac, en fonctionnant comme les États-Unis de Québec dans la mesure où il accueille les touristes américains, est l'espace utopique de Rita, même si elle ne s'estime pas à la hauteur de la clientèle américaine : «Pourtant je ne suis qu'une petite Québécoise» [p. 260].

Enfin, il faut jeter un coup d'œil aux espaces partiels de Guillaume. Le trait le plus frappant chez Guillaume est que, à première vue, aucun des espaces ne lui semble être hétérotopique. Grâce à son sang-froid, Guillaume reste toujours maître de lui-même. Il ne perd presque jamais et il connaît le bonheur à la maison, où il est le chouchou de sa mère, et dans la ville, où sa renommée sportive lui vaut la gloire et l'attention qu'il sollicite. Pourtant, il y a un passage dans le roman qui laisse croire que Guillaume n'est pas réellement

⁵³Il ne faut pas oublier que le caractère de Rita «plaisait assez au patron de la manufacture pour qu'il l'acceptât comme fille de bureau, quoiqu'elle ignorât la sténographie, la dactylographie et l'orthographe» [p. 40].

heureux dans la maison, qu'il ne choisit ni ne se réjouit de son rôle d'enfant gâté : «Mais, quand je rentre dans la maison, quand j'entends la voix de ma mère, quand je vois Ovide avec ses chansons barbares pis ses grands mots, Cécile avec son parapluie, papa avec son gros cou rose, je me sens comme engourdi, tout nu avec une petite couche» [p. 91]. Guillaume ne serait donc pas tout à fait heureux à la maison, aimant mieux être dans la ville où il peut remporter des victoires à la fois dans le sport et auprès de la femme. La ville est donc un espace paratopique. Les États-Unis seraient également un espace paratopique, car il aurait pu y perpétuer la gloire dont il jouit à Québec, tout en étant payé. Dans la plus grande partie du roman, aucun espace ne semble non plus être utopique pour Guillaume. Content là où il est, Guillaume n'éprouve pas le désir de rêver à mieux : «Il se sentait supérieur. Il n'y avait pas de Gene Autry à Québec, ni de Bob Feller» [p. 94]. Mais l'épilogue révèle que l'Europe est l'espace utopique pour Guillaume. Malgré les misères évidentes de la guerre, il est lanceur pour le 22^e Régiment et il est populaire auprès des Hollandaises. Mais plus que tout autre chose, il parvient à se distancier de la maison Plouffe et il connaît un état d'homme que Napoléon et Ovide, même en tant que maris et pères, ne connaissent pas : ce n'est plus un enfant; en franchissant les *mers* il s'affranchit de la domination de sa *mère*. Par contre, ses frères, bien qu'ils aient leur propre famille, jugent nécessaire de retourner chez Joséphine pour fêter l'Armistice.

Quelques précisions sont nécessaires. Québec fonctionne, pour Ovide, comme espace paratopique en permettant le rapprochement entre lui et Rita. Cependant, la première

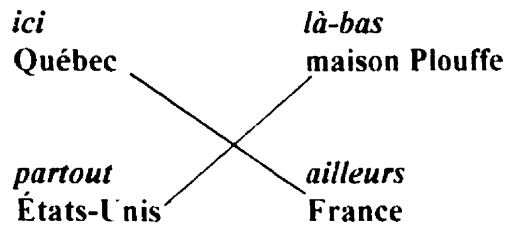
page du roman montre qu'Ovide ne participait pas à la «débandade tapageuse» de Rita [p. 9]. Ce qui suggère d'emblée qu'il y a de grosses différences entre les deux. Selon l'idéal d'Ovide, son quartier peut le rapprocher d'un aspect de son objet de valeur : c'est une mini-France catholique située en Amérique du Nord et munie de bonnes mœurs, de quoi être fier. La réalité, c'est que l'américanisation la remplit d'anglicismes, de baseball et de jazz. Depuis l'escalier menant à la Haute-Ville, par contre, Ovide ne semble pas remarquer ces traits : «Il fait bon de regarder de haut les maisons où l'on vit : leur lumière et leur fumée semblent nous faire des signes amicaux» [p. 38]. La Basse-Ville y perd de sa qualité américaine, qu'Ovide trouve répugnante : il «esquissa une moue de dégoût» après avoir entendu «la sonnerie de la caisse enregistreuse» et avoir senti «l'odeur des patates frites» [p. 33]. L'escalier ne peut donc être que l'espace utopique pour Ovide car il confirme sa représentation idéaliste de (la Basse-Ville de) Québec.

Certains des espaces mentionnés peuvent se projeter sur le carré sémiotique de par leur relation avec l'espace central du roman, c'est-à-dire, cet espace qui est «la position spatiale zéro selon la catégorie topologique quadridimensionnelle⁵⁴». Celle-ci est constituée de l'horizontalité, de la verticalité, de la prospectivité et de la proximité. Tout d'abord, et comme déjà mentionné, la ville de Québec comprend la Basse-Ville et la Haute-Ville.

⁵⁴LEMELIN, Jean-Marc. «La Syntaxe discursive» dans *Pragmatique : Manuel d'études littéraires : Analyse du récit*, [En ligne], 1997. [<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/table2.html>] (28 novembre 1998).

L'escalier qui joint ces deux classes sociales donne donc lieu à la notion de verticalité de l'échelle sociale. La notion d'horizontalité existe à Québec en raison du mouvement qui caractérise ses habitants, ces derniers étant de plus en plus mobiles au moyen de la modernité (les autobus, par exemple) et du sport. Ensuite, la ville se définit sur le plan de la prospectivité par son rapport à d'autres sites importants : «Les yeux du bonhomme [Théophile] inventorièrent les alentours [...] À droite, c'étaient les champs à perte de vue [...] En face, le clocher paroissial, puis le Cap» [p. 14-15]. Enfin, au niveau de la proximité, Québec est loin de plusieurs des autres espaces mentionnés dans le roman : l'Europe, dont l'Angleterre et la France, sont outre-mer, vers l'est, alors que les États-Unis et le Canada anglais se situent au sud et à l'ouest.

Comme espace central ou zéro, la ville de Québec est *l'ici*. Ce qui n'est pas ici est nécessairement *ailleurs* : l'Europe, dont la France. Ce qui est ailleurs implique l'existence de ce qui est *là-bas* : la maison Plouffe, «car les Plouffe demeuraient à l'extrême limite de la ville» [p. 14]. Et ce qui n'est pas là-bas est *partout* : les États-Unis, dont le caractère s'impose de manière croissante sur la société québécoise dans le roman : «Toujours le sport, les athlètes, les champions. Partout!» [p. 10].

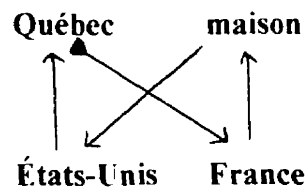


espaces central et original *espaces originel et originaire*

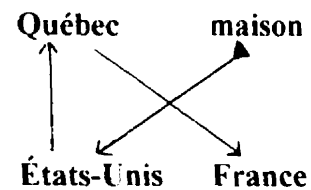
Ce schéma⁵⁵ est important dans la mesure où il expose deux quêtes semblables qui s'exécutent pourtant dans des sens inverses. Ovide Plouffe acquiert sa compétence à Québec, mais il emploie, dans sa quête, des outils qui lui viennent de la France : la galanterie française, la musique d'opéra et la langue française standard. Après une tentative échouée de mettre en marche sa quête qui le voit passer à sa performance à la maison et qui le voit retourner à la maison, il part pour les États-Unis, après quoi il revient à son point de départ, un espace familier et immédiat : Québec. Guillaume, pourtant, obtient sa compétence dans un sens contraire : à la maison où il est le benjamin qui reçoit toute l'attention. Contrairement à la quête d'Ovide, les États-Unis servent d'outil à celle de Guillaume. Ce dernier exécute sa quête, dans une large mesure, à Québec où c'est une vedette locale. Quand la gloire à Québec n'est plus suffisante, Guillaume s'enrôle pour aller aider à sauver la France. Et contrairement à Ovide, Guillaume ne retourne pas au point de départ : il finit par se retrouver dans un espace éloigné et sa quête à lui réussit :

⁵⁵Ce schéma est bien différent de celui exposé vers la fin du chapitre troisième. Cela peut s'expliquer par le fait que Guillaume, dont l'aspect problématique a déjà été mentionné, est projeté sur le carré maintenant.

Ovide



Guillaume



Une relation de contrariété continue de s'esquisser entre Ovide et Guillaume...

La programmation

La discussion des personnages, des espaces qu'ils occupent et des quêtes qui les font bouger achevée, l'analyse des énoncés narratifs et la question de l'espace peuvent se rencontrer. Le premier énoncé d'état présent dans *Les Plouffe* décrit les sentiments d'Ovide Plouffe pour Rita Toulouse : celui-là est amoureux de celle-ci. Un programme narratif de base (un but, une fin) commence dès lors : "conquérir Rita". Cet énoncé d'état est régi par un énoncé de faire lorsque Rita dit à Ovide : «Emmenez-moi à ce match, voulez-vous?» [p. 10]. Commence donc la première véritable tentative de mettre en marche le programme narratif "conquérir Rita": il s'agit du programme narratif d'usage (un moyen, ou outil) : "l'emmener au tournoi". La compétence préalable d'Ovide, qui allait faire de lui un frère convers, est transformée par la performance de Rita, qui, par le biais du masque, fait semblant de s'intéresser à lui : «La jeune fille se penchait sur un miroir de poche et vérifiait son rouge à lèvres» lors de sa première sortie avec lui [p. 31]. Un autre programme narratif

d'usage, qui consiste à éblouir Rita par son talent d'amateur de musique d'opéra, commence au moyen du masque encore, mais aussi par le don, lorsque Rita accepte d'assister à la soirée d'Ovide. Il s'agit en fait, selon l'avis de ce dernier, d'un don, parce qu'il croit que cette fois-ci elle sortait avec lui pour lui et non pas pour la renommée sportive de Guillaume ou de Stan Labrie : «ne lui avait-elle pas mis une goutte de parfum sur son veston, et ne lui avait-elle pas dit sa hâte folle d'assister à la soirée d'opéra de jeudi prochain? N'avait-elle pas surtout laissé entendre qu'elle désirait reprendre le baiser raté?» [p. 62].

Ce programme narratif continue jusqu'à ce que la performance de Rita pendant la soirée *Paillassé* vienne changer la compétence d'Ovide. C'est dès lors l'épreuve, l'humiliation subie après avoir vu partir Rita à la poursuite de Guillaume, et non plus le masque ou le don, qui déclenche le nouveau programme narratif de base qui consiste à rejeter Rita. Ce programme narratif est de courte durée, car Ovide subit une nouvelle épreuve, plus sévère, au travail : on rit de lui et on le traite de tapette. Ovide est la risée de la paroisse et le nouveau programme narratif de base commence : "s'éloigner". Soûl, il décide de se retirer au monastère. Ce programme narratif est différent des précédents dans la mesure où il appartient à un nouveau parcours narratif. Le parcours précédent tournait autour de la (con)quête de Rita, alors que, vers la toute fin de la première partie du roman, le parcours consiste à éloigner Ovide d'elle, de la famille et du monde.

L'épreuve que subit Ovide à la manufacture de chaussures et qui le pousse à partir

porte toutes les caractéristiques d'un nouveau parcours narratif : Ovide possède par la suite la *capacité* et la *volition* nécessaires pour que le récit prenne un tournant aussi important que la retraite au monastère. Ce tournant relève du paradigme de comportement en ce qui concerne ce qu'Ovide aurait pu faire. Il a une décision à prendre, et son nouveau statut de personne trompée détermine son rôle, son faire. Enfin, la notion de progrès narratif est présente et le lecteur assiste au développement de la narration du récit.

Les diverses parties du roman sont des unités spatio-temporelles. Au début de la première partie, par exemple, l'action est située juste à l'extérieur de la manufacture de chaussures, où travaillent Ovide, Rita et Cécile, dans la Basse-Ville⁵⁶. L'espace change plusieurs fois, avant que la première partie ne se termine dans la cuisine de la maison Plouffe. Au même moment, l'espace du monastère est annoncé par la décision d'Ovide. Au début de la deuxième partie du roman, l'action n'a lieu ni dans l'un ni dans l'autre de ces espaces : Guillaume et Napoléon reviennent du terrain de jeu dans la Basse-Ville. La deuxième partie commence donc par un changement d'espace par rapport à la toute fin de la première partie. Il en va de même pour toutes les autres parties : l'extérieur du sanatorium à la fin de la deuxième partie; la Basse-Ville de Québec au début de la troisième; encore l'extérieur du sanatorium à la fin de la troisième partie; et encore la Basse-Ville de Québec au début de la quatrième. Cependant, les changements temporels séparant les différentes

⁵⁶Napoléon travaille dans une manufacture de chaussures, mais ce n'est pas la même que celle où travaillent Ovide, Rita et Cécile : «Employé d'une manufacture de chaussures comme Ovide» [p. 11]

parties sont beaucoup plus évidents que les changements spatiaux. Comme on l'a déjà vu au début du chapitre deuxième, presque un an s'écoule depuis la fin de la première partie et le commencement de la deuxième (été 1938~printemps 1939). La troisième partie a lieu en septembre 1939, alors que le cadre temporel de la quatrième partie est mai~juin 1940. Et l'épilogue a lieu cinq ans plus tard, en mai 1945. Puisque la première partie du roman correspond plus ou moins à un seul parcours narratif (le deuxième parcours narratif ne commence que vers la toute fin du dernier chapitre), les programmes narratifs ont des chances de correspondre, eux aussi, à des unités spatio-temporelles plus petites.

Le premier espace présent dans le roman est la Basse-Ville. Peu à peu les personnages se déplacent vers la maison Plouffe. Après un intervalle de «moins d'un quart d'heure» [p. 17], le deuxième chapitre commence et l'action reprend dans la même maison, y demeurant jusqu'à ce que la plupart des personnages partent pour la Haute-Ville assister au tournoi d'anneaux. Cet exemple est bon pour illustrer comment un intervalle de temps à lui seul n'est pas suffisant pour qu'il y ait une nouvelle unité spatio-temporelle : l'espace est le même malgré le passage de temps. Il faut qu'il y ait à la fois changement de temps et changement d'espace. Le troisième espace est l'escalier qui mène à la Haute-Ville. Bien qu'il s'agisse d'un nouvel espace dans un nouveau chapitre, aucun passage de temps n'est explicité, à part celui implicite à l'ordre chronologique des événements. Le lieu central du quatrième chapitre est un hangar dans la Haute-Ville, sans changement spatial ou temporel: on sait qu'il est «[d]ix heures» [p. 41], mais il s'agit plutôt d'une précision temporelle qu'un

changement temporel: d'ailleurs, on ne sait pas quelle heure il était auparavant.

Il arrive enfin un changement temporel et spatial dans le cinquième chapitre de la première partie : les personnages sont de nouveau dans la Basse-Ville, et c'est «le lendemain soir, vers six heures» [p. 52]. Au cours de ce cinquième chapitre et de cette deuxième unité spatio-temporelle, l'espace de la Basse-Ville se voit remplacé par celui de la maison. C'est pour cette raison que le sixième chapitre ne constitue pas une unité spatio-temporelle distincte : même si «[l]e jeudi soir qui devait marquer si profondément le destin d'Ovide arriva» [p. 71], l'espace est toujours celui de la maison. Cependant, une nouvelle unité spatio-temporelle, la troisième, n'est pas loin. Au milieu du même chapitre, Guillaume quitte la maison, avec Rita à sa poursuite. Hors de la maison, ils sont dans la Basse-Ville et ils se dirigent vers le Cap. Il est maintenant «[d]ix heures» [p. 90], ce qui rappelle la précision temporelle mentionnée plus haut. Dans le présent exemple, pourtant, l'heure ne fonctionne pas de la même manière. Ces «[d]ix heures» indiquent un passage temporel tout simplement parce qu'il y a une heure préalable avec laquelle elles peuvent se contraster : au début du même chapitre, Ovide annonce qu'il est «[h]uit heures!» [p. 71]. Le lecteur sait donc que deux heures se sont écoulées.

Malgré plusieurs changements temporels ou spatiaux, il n'y a pas de changement à la fois temporel et spatial avant le milieu du septième chapitre, le dernier chapitre de la première partie. On n'assiste plus au match entre Guillaume et *Le Canadien*; sa victoire est

annoncée après coup, et l'action est centrée dans la maison encore une fois. Le passage temporel ne s'accomplit pas au moyen d'une heure ou d'un jour spécifique, mais d'une nouvelle façon : «L'obscurité était maintenant installée à demeure, le terrain de jeu était désert, mais les effluves du triomphe de Guillaume flottaient encore dans l'air» [p. 105]. Il s'agit de la dernière unité spatio-temporelle avant la fin de la première partie du roman.

La comparaison entre les programmes narratifs et les unités spatio-temporelles se révèle significative. Car jusqu'ici ceux-là correspondent à celles-ci :

Unité spatio-temporelle #1 : du début du roman jusqu'à la fin du quatrième chapitre de la première partie (Basse-Ville~maison~escalier~Haute-Ville).

Programme narratif #1 (parcours narratif #1) : "emmener Rita à la partie d'anneaux entre Guillaume et Charles Métivier": du début du roman jusqu'à la fin du quatrième chapitre de la première partie.

Unité spatio-temporelle #2 : du cinquième chapitre au milieu du sixième chapitre de la première partie (Basse-Ville~maison~Basse-Ville~maison).

Programme narratif #2 : "inviter Rita à la soirée d'opéra": du cinquième chapitre⁵⁷ au milieu du sixième chapitre.

Unité spatio-temporelle #3 : du milieu du sixième chapitre au milieu du septième chapitre (Basse-Ville~Haute-Ville~maison~Basse-Ville).

Programme narratif #3 : "rejeter Rita Toulouse": du milieu du sixième chapitre⁵⁸ au milieu du septième chapitre.

⁵⁷ Au milieu du cinquième chapitre, après un bout de narration concentré sur Denis et le curé Folbèche, le narrateur dit : «Rita Toulouse, qu'il venait de quitter, [...] ne lui avait-elle pas dit sa hâte folle d'assister à la soirée d'opéra de jeudi prochain?» [p. 62], ce qui place logiquement le moment de l'invitation vers le début du même chapitre.

⁵⁸ Vers la fin du même chapitre, Ovide, qui attend au pied de l'escalier, remet une lettre déjà préparée à Guillaume, ce qui indique que le désir de rompre avec Rita date du moment où il se rend compte que Guillaume et Rita ne reviennent pas à sa soirée, donc du moment où il se rend compte que Rita n'était pas conquise.

Unité spatio-temporelle #4 : du milieu du septième chapitre à la fin de la première partie du roman (maison).

Programme narratif #4 (parcours narratif #2) : "partir pour le monastère"; du milieu du septième chapitre jusqu'à la fin de la première partie du roman.

Le second parcours narratif se perpétue dans la seconde partie du roman : Ovide reste au monastère, lieu de son exil. En fait, ce parcours se prolonge jusqu'en la troisième partie du roman. Le premier espace présent dans cette partie est celui de la Basse-Ville, avec Denis Boucher et le curé. Au même moment, Ovide est, lui, toujours au monastère. Pourtant, un nouveau parcours commence bientôt après quand le même retourne à la maison Plouffe y reprendre sa place et reconquérir Rita. C'est donc le manque qui l'a poussé à fuir la vie monacale. À la suite du mensonge de Denis dans la deuxième partie, Ovide possède derechef la compétence qu'il avait au tout début du roman : il ne veut plus être au monastère, mais dans la Basse-Ville et avec Rita Toulouse. Le premier programme narratif consiste à redevenir le leader spirituel et moral de la famille. Il est vite chargé de mettre fin à la relation entre Cécile et Onésime Ménard, de décourager Napoléon de poursuivre Jeanne Duplessis et de faire mettre un pyjama à Guillaume la nuit.

Un changement spatio-temporel au troisième chapitre correspond à un nouveau programme narratif qui consiste, pour Ovide, à retenter sa chance avec Rita. Après avoir demandé à Rita, dans la Basse-Ville, de l'accompagner au Château Frontenac, Ovide réapparaît à la maison, et «[d]ans une heure il serait au Château, dansant avec Rita Toulouse» [p. 250]. De la même manière, une autre modification spatio-temporelle apporte

avec elle un autre programme narratif, vers le milieu du quatrième chapitre, quand Ovide cherche à se repentir du péché charnel commis avec Rita : Ovide dirige son regard vers le monastère, «[l]a cloche y sonnait minuit» [p. 272] et il part se confesser auprès du curé Folbèche. La compétence d'Ovide qui faisait de lui un homme capable d'aimer une femme vient de se concrétiser, et l'*être* passe au *faire*. Ce programme est pourtant de très courte durée, car, faute d'absolution, Ovide est assujéti à l'épreuve : «Je suis désespéré... damné. Je suis complice d'un adultère, aussi⁵⁹» [p. 275]. Ovide, qui rentre «à cette heure tardive» [p. 276], est à nouveau dans la maison vers la fin du même chapitre. Comme auparavant, le changement temporel ne doit pas s'annoncer au moyen d'un chiffre ou d'une date. Le discours suffit : «--Enfin! T'arrives, Vide», «--J'ai flâné» [p. 276].

Ce dernier programme narratif est important dans la mesure où il signale le commencement d'un nouveau parcours narratif. Comme lors du dernier changement de parcours narratif, la narration change de direction soudainement et le lecteur assiste à son progrès. La volition d'Ovide est délimitée, puisqu'il sait ce qu'il ne veut pas : «Retourner à la manufacture [...] Jamais! Être bedeau! [...] Dérisoire jusqu'au désastre. Travailler dans un bureau! Miroitement magique» [p. 277]. Il en va de même pour sa compétence : «Que savait-il faire? Réciter des prières latines, tailler du cuir, prendre des attitudes hautaines, citer des extraits d'opéra et des noms de chanteurs» [p. 277]. Ayant péché avec Rita et

⁵⁹Il avait promis de ne dire mot sur la relation entre Onésime et Cécile en acceptant de celle-ci l'argent dont il avait besoin pour aller au Château Frontenac.

n'ayant pu s'en absoudre, Ovide annonce avant de se coucher : «Demain matin je me trouverai une position. Une vraie» [p. 278]. Ceci constitue l'action du premier programme narratif du nouveau parcours : essayer de s'enrôler. Mais l'armée ne veut rien d'Ovide et les bières consommées avec Denis dans un bar de la Haute-Ville le mettent sur la piste d'un nouveau programme narratif : demander pardon à Rita. «Il est midi moins quart» [p. 292] et Ovide part à la rencontre de cette dernière qui sortira de la manufacture à midi. Descendu dans la Basse-Ville, Ovide attend Rita à la sortie de la manufacture. Bien qu'elle accepte ses excuses et lui offre les siennes, Rita rejette les avances d'Ovide qui sont engendrées par l'alcool : «Plus tard. Quand vous aurez une meilleure opinion de moi» [p. 295]. Ce programme narratif est lui aussi de courte durée⁶⁰, et Ovide se remet à se trouver une situation : aussi accompagne-t-il Napoléon au sanatorium rencontrer le père Alphonse qui l'encourage à voyager jusqu'aux États-Unis en bateau, à la toute fin de la troisième partie.

Unité spatio-temporelle #1 : du début du premier chapitre jusqu'à la fin du deuxième chapitre (Basse-Ville~maison~Basse-Ville).

Programme narratif #1 (parcours narratif #3) : "revenir du monastère et reprendre sa place dans la famille": du début du premier chapitre jusqu'à la fin du deuxième chapitre.

Unité spatio-temporelle #2 : du début du troisième chapitre jusqu'au milieu du quatrième chapitre (maison~Haute-Ville~au pied du mur du monastère, près de l'escalier).

Programme narratif #2 : "emmener Rita danser au Château Frontenac": du début du troisième chapitre jusqu'au milieu du quatrième chapitre

Unité spatio-temporelle #3 : du milieu du quatrième chapitre jusqu'à près de la fin du

⁶⁰Ce programme narratif s'exécute simultanément avec le précédent. En fait, il l'interrompt pendant l'intervalle conduisant Ovide à demander pardon à Rita. Mais le programme narratif le plus important demeure celui qui consiste à trouver un emploi.

quatrième chapitre (presbytère).

Programme narratif #3 : "se confesser auprès du curé": du milieu du quatrième chapitre jusqu'à près de la fin du quatrième chapitre.

Unité spatio-temporelle #4 : de la fin du quatrième chapitre jusqu'à la fin du septième chapitre (Basse-Ville~maison~Haute-Ville~maison~sanatorium).

Programme narratif #4 (parcours narratif #4) : "se trouver une situation": de la fin du quatrième chapitre jusqu'à la fin du septième chapitre.

Unité spatio-temporelle #5: les premières pages du sixième chapitre (Basse-Ville).

Programme narratif #5 (par intérim) : "demander pardon à Rita": les premières pages du sixième chapitre.

Quant à la quatrième partie, qui ne comprend que trois chapitres, les unités spatio-temporelles correspondent elles aussi à des programmes narratifs. Il s'agit d'un nouveau parcours narratif, car Ovide a réalisé le précédent : il a décroché un emploi comme ambulancier, quoiqu'il en vise maintenant un autre : celui de disquaire. Le parcours narratif, le cinquième, consiste maintenant à devenir enfin un homme. Le premier programme narratif consiste à demander Rita en mariage et à décider d'obtenir le poste au magasin de disques, chose qu'il devrait pouvoir accomplir à cause de la conscription imminente et de la «magnifique santé» [p. 311] du détenteur actuel du poste. Ce programme est suivi d'un autre qui, accompagné d'un changement spatio-temporel (deux heures ont dû s'écouler étant donné que le dernier programme narratif a eu lieu «[d]eux heures avant la Procession» [p. 310] et la scène passe de la maison à la ville), consiste à assister au défilé du Sacré-Cœur afin de protester contre la conscription. Il s'agit du même parcours narratif parce que, pour Ovide, assister au défilé va de pair avec devenir un homme. Ovide n'a jamais participé aux événements de masse excepté le championnat d'anneaux, mais ce n'était que pour fréquenter

Rita : «Il devait au sport de marcher au bras de Rita Toulouse, ce soir» [p. 21]. Pour la première fois, Ovide fait comme les autres hommes de sa société et il passe à un programme où l'action est essentielle : la manifestation. Il s'agit de la normalisation ou de la desindividuation d'Ovide. Ce dernier est probablement le personnage le plus singulier et le plus unique. Cependant, au fur et à mesure que le roman avance, les changements socio-économiques ébranlent sa résistance. Ovide commence à ressembler de plus en plus aux autres habitants de la ville. Le caractère de la Haute-Ville qu'il trouvait autrefois abject, l'intéresse presque vers la fin du roman : «Puis il se mit à jeter un œil *curieux* sur les devantures de magasins, et à flâner devant chacune. Étrange sensation! Que lui arrivait-il? En dehors de sa maison, de sa paroisse, la vie lui apparaissait sous un autre aspect» [p. 281, souligné par nous]. En fait, à mesure que l'importance d'Ovide diminue, celle de Guillaume augmente : ce dernier fonctionne surtout comme opposant dans la quête d'Ovide, mais au fur et à mesure que la narration avance, son statut de sujet devient progressivement évident⁶¹.

Le troisième chapitre de la quatrième partie n'est qu'une continuation de l'avant-dernier programme narratif, qui consistait à devenir un homme : Ovide annonce à sa famille qu'il a changé d'emploi et qu'il envisage d'épouser Rita Toulouse : «J'ai lâché l'ambulance et

⁶¹Ce quatrième chapitre étant significatif du fait que la sémiotique discursive est toujours-déjà de la sémiotique narrative (et peut-être vice versa), il sera question des programmes et des parcours narratifs de Guillaume au chapitre cinquième.

j'ai obtenu le poste de vendeur de disques dont je vous ai parlé [...] Je pense que je vais me décider à me marier avec Rita» [p. 330]. Enfin l'épilogue sert comme dernier parcours narratif, ou tout au moins à résumer un parcours narratif antérieur : devenir père. Le lecteur sait qu'Ovide s'est marié et qu'il a même engendré un enfant.

Les divisions faites par les chapitres ne servent pas nécessairement à signaler le commencement ou la fin d'un programme ou d'un parcours narratif. La comparaison entre les unités spatio-temporelles, à l'intérieur même des plus grandes unités spatio-temporelles que sont les quatre parties, et les programmes narratifs suggère que l'intrigue du récit s'organise d'après l'espace (et le temps), ou qu'il existe tout au moins une relation primordiale entre eux.

SECONDE PARTIE :
LA SÉMIOTIQUE NARRATIVE

CHAPITRE CINQUIÈME :

L'ACTANCE

Ovide, la Famille et la Religion

Ovide est à la fois sujet d'état et sujet de faire. C'est-à-dire qu'au cours du roman, il se définit toujours par une relation de jonction avec un objet de valeur et, en passant d'un état de jonction à un autre, il subit des transformations. L'acteur que désire Ovide est Rita Toulouse, qui relève du groupe appelé dans le roman «la Femme» [p. 39]. La circulation est par ailleurs caractéristique de l'objet de valeur: Rita a déjà beaucoup circulé : «J'ai eu des annonceurs de radio, des chanteurs, des lanceurs de baseball et des Américains» [p. 94]; elle continue de circuler, passant, par exemple, d'Ovide à Guillaume et à Stan Labrie. Au début du roman, Ovide se retrouve en état de conjonction avec Rita, car elle lui demande de l'emmener au tournoi d'anneaux et il accepte. Se dessinent alors le *vouloir*, le *savoir* et le *pouvoir* du sujet. L'aspect immanent de la quête d'Ovide se révèle par le fait que son désir provient de sa nature même : son désir est «impérieux» [p. 9] et il ne saurait y résister. Ainsi, Ovide *veut*; il *sait* quoi faire pour obtenir son objet de valeur : l'éblouir par son talent d'amateur d'opéra; et *pouvoir* l'accomplir constitue les actions et les événements ultérieurs.

Les compétences d'Ovide au début du roman comprennent celle d'amateur de musique d'opéra et celle d'être sexuel potentiel : son rêve d'avoir une femme à ses côtés

commence à se réaliser. Il n'a aucune expérience préalable avec la Femme⁶², mais enfin, à l'âge de vingt-huit ans, il sortira avec une d'entre elles. Ovide reste en état de conjonction avec Rita jusque vers la fin de la première partie. Il l'emmène au tournoi de Guillaume et il partage même un baiser avec elle sur le quatrième palier de l'escalier menant à la Haute-Ville. Cependant, Ovide se sent menacé dans sa quête, s'apercevant de la fascination que Stan Labrie et Guillaume, voire les hommes en général, exercent sur Rita : elle trouve que même le pasteur américain, Tom Brown, marié par ailleurs, a «l'air *cute*» [p. 36, souligné par l'auteur].

Néanmoins, le lien de conjonction entre Ovide et Rita ne se voit brisé qu'au moment où Guillaume la lui enlève, ce qui est aussi le moment où Ovide croit l'avoir convertie : «Ovide ne doutait plus. Rita Toulouse était conquise et l'opéra régnait en maître» [p. 85]. Un changement de compétence aboutit à une transformation : Ovide abandonne tout espoir de conquérir Rita et il adopte une ancienne compétence, celle d'être religieux. Il annonce à sa famille son départ prochain pour le monastère des Pères Blancs. Il faut identifier ce que désire Ovide en tant que Sujet ainsi que celui qui lui assigne ou désigne l'Objet de valeur⁶³. Ovide poursuit Rita (la Femme) dans l'espoir de la conquérir et de devenir un homme. Ovide associe à Rita les valeurs de la virilité, de l'âge d'homme et du mariage et elle sera

⁶²Si l'on met de côté, pour le moment, sa relation avec sa mère.

⁶³Maintenant que la discussion de l'actance est entamée, les Actants s'écrivent avec la première lettre en majuscule, ce qui permet de les distinguer des acteurs, à initiale minuscule.

donc pour lui le Bonheur : «Cette raison de vivre [...] cette lampe qu'il avait gardée allumée depuis si longtemps» [p. 39]. Le Bonheur est une chose qu'Ovide ne connaît ni à la maison ni à Québec. Aussi se dit-il plus tard : «si j'étais fait pour les grandes choses, on ne m'a pas donné les moyens d'y arriver. Je retombe toujours sur le pavé avec ma petite carcasse d'Ovide, avec mon cœur malheureux d'Ovide» [p. 240].

Considéré sous un aspect actoriel, l'acteur collectif qu'est la famille Plouffe, ou certains membres tout au moins, attribue à Rita une valeur négative. Joséphine ne veut pas que ses fils se marient, décourageant aussi sa fille de se marier avec Onésime Ménard, et elle admet plus tard : «Je l'ai *testée* en la voyant» en parlant de Rita Toulouse [p. 106, souligné par l'auteur]. Quant à Napoléon, il ne s'intéresse, au début du roman, qu'au sport, disant : «Les femmes? Dangereux pour les athlètes» [p. 18]. Et Rita n'est pour Guillaume qu'une fille parmi d'autres. Cécile, semble-t-il, est le seul membre de la famille qui approuve, au moins au départ, le nouvel intérêt d'Ovide : «Cécile était ravie. Enfin une autre femme pénétrerait dans cette tanière et deviendrait son alliée» [p. 19]. Joséphine résume bien la famille quand elle dit : «On est uni, on s'aime tous ensemble, on fait notre religion, le curé nous fréquente et on fait pas de bruit» [p. 106]. L'unité, l'amour, la religion et le droit chemin sont donc des valeurs que l'on peut attribuer à la famille Plouffe. Mais une autre valeur, la méfiance de celui ou de celle qui risque de mettre en cause les valeurs précédentes, doit être mentionnée. La fermeture est donc très importante pour les Plouffe...

La Famille est ainsi, par son découragement même, le Destinateur-manipulateur qui attribue de la valeur à cette fille que désire Ovide et lui donne le goût de sortir avec elle : si jamais Ovide va sortir de la maison paternelle, devenir un homme, se marier et avoir du Bonheur, il lui faut poursuivre la Femme, soit Rita, qui est la première à se présenter à lui. La Famille donne donc au Sujet le désir d'entrer dans une quête du Bonheur. À la fin de la première partie, et tout au long de la deuxième, Ovide se retrouve en état de disjonction par rapport à Rita. Cependant, le Bonheur étant ce qu'il recherche, il essaie de faire croire à Denis qu'il le trouve bien au monastère, dans l'amour du prochain et dans le sacrifice : «Ah! Denis, si tu savais la joie de faire des sacrifices qui seront utiles à tout un peuple [...] l'amour du prochain est le sentier qui mène à Dieu» [p. 177]. D'ailleurs, Ovide s'occupe de copier la musique de la chorale. Mais, dès qu'il est question de Rita Toulouse, tout change. Le mensonge de Denis révèle que Rita est la seule possibilité de réalisation de son Bonheur : ce dernier, «affolé», «s'écri[e]» [p. 184] qu'il pardonne à Rita de tout son cœur. Peu de temps après, Ovide quitte le monastère, se sentant rapproché de Rita (bien qu'il ne soit pas encore véritablement conjoint avec elle) et la transformation est évidente : «il était redevenu l'ancien Ovide dans le but de reconquérir Rita Toulouse» [p. 235]. Il est repassé de sa compétence d'être religieux à celle d'être sexuel potentiel.

Il est intéressant de remarquer qu'Ovide croit être en relation de conjonction par rapport à Rita avant qu'il ne le soit en réalité. Ovide ne peut être conjoint avec Rita qu'au moment où elle accepte son invitation d'aller danser au Château Frontenac. Mais, pour

Ovide, il paraît que cette conjonction existe déjà à cause du mensonge de Denis. Cette croyance sera confirmée lorsque Rita dira oui.

Ovide est donc en état de conjonction avec Rita dans la troisième partie en l'emmenant danser dans la Haute-Ville de Québec. La compétence précédente d'être sexuel potentiel est, à son tour, confirmée lorsque le couple s'engage dans un geste sexuel sur la pente du Cap près de l'escalier et du monastère. La transformation d'Ovide d'être sexuel potentiel en être sexuel réel est rendue possible par un autre état, celui-ci engendré par les Singapore Sling : être soûl. Cependant, cette dernière compétence ne peut durer, tout comme les effets de l'alcool ne peuvent durer. La cloche du monastère et la vue du monastère et du firmament servent à rappeler une ancienne compétence : être religieux. «Lentement il redevenait l'Ovide d'avant le Singapore, l'Ovide sévère et puritain» [p. 271].

Une autre manière d'expliquer le fait qu'Ovide se sauve au comble du geste sexuel est la suivante : l'impuissance. Cette dernière est déjà présente chez Stan Labrie (le prénom, un diminutif de Stanislas⁶⁴, fait peut-être allusion à cette impuissance) et elle sert à rapprocher Ovide de Rita quand les fiançailles de celle-ci avec Stan font fiasco. L'ironie, c'est que l'impuissance, s'il s'agit bien d'impuissance de la part d'Ovide, les éloigne l'un de l'autre aussi. Il est donc possible que l'impuissance soit responsable de la fuite d'Ovide, qui

⁶⁴Si l'on en croit *Le Crime d'Ovide Plouffe*. Les Imprimeries Stellac Inc. Ottawa, 1982 [p. 195]

est, il ne faut pas l'oublier, souï et puceau. Il est vrai que le narrateur ne fait aucune mention de cette impuissance, mais il faut se rappeler que le roman date d'une époque où de telles choses n'auraient pas été, selon toute vraisemblance, exprimées de façon explicite. Mais s'il s'agit bien d'impuissance, la transformation que subit Ovide d'être sexuel potentiel en être sexuel réel est mise en doute.

À partir du moment où Ovide se remémore son ancienne compétence d'être religieux, il subit bien entendu une transformation : il est devenu pécheur et «[s]on âme commençait à pourrir». En plus, il se reprochait d'avoir «introduit le mal dans l'âme de Rita» [p. 273]. Il est dès lors dans un état de disjonction par rapport à elle. Il se rend par la suite chez le cure se confesser, dans le but de se débarrasser de cette nouvelle compétence.

Mais le curé ne l'absout pas et Ovide demeure en état de disjonction par rapport au Bonheur. Se rangeant avec «[l]es condamnés à mort» [p. 279], Ovide décide de s'enrôler. Refusé par l'armée à cause de son état physique, Ovide trinque au bar avec Denis Boucher. L'alcool aboutit de nouveau à un état d'ivresse qui redonne à Ovide un sentiment de rapprochement par rapport à Rita. Denis, avec ses mensonges, contribue à ce sentiment, faisant croire à Ovide qu'il lui avait rendu service en le faisant sortir du monastère, que c'est l'argent qui lui manque pour se marier avec Rita et que son péché n'est pas important :

«T'imagines-tu que tes baisers à minuit vont changer le cours de l'Histoire⁶⁵» [p. 291]. La transformation en homme soûl ainsi que les mensonges de son copain font croire à Ovide que le Bonheur lui est de nouveau possible : «Tu as raison [...] Je pense que mon premier geste sera d'aller voir Rita» [p. 291]. Cette dernière, cependant, refuse sa demande de retourner au Château Frontenac et Ovide se retrouve encore une fois en relation de disjonction avec son Bonheur. À ce moment, il semble qu'Ovide n'ait aucune véritable compétence, ne sachant pas ce qu'il est et se demandant : «Alors, qu'est-ce que je deviens?» [p. 295]. Il se sent «affreusement seul sur le trottoir» et il lui semble que «[t]out l'abandonnait comme un sac vide» (on remarque l'homonymie entre "vide" et "Vide"), que «[l]a dernière planche de salut se dérobaît» [p. 295]. Tout ce dont il est certain, c'est qu'«[i]l faudrait encore manger, dormir, faire face à sa famille, endurer les reproches de sa mère» [p. 295].

Selon l'avis du père Alphonse, Ovide, se rendant enfin compte que sa vocation n'avait jamais été dans la religion, décide de partir aux États-Unis pour un bout de temps et de revenir à Québec dans le but d'épouser Rita. Il est alors remuni de la compétence d'être sexuel potentiel et il se sent rapproché du Bonheur, imaginant «Rita Toulouse, sur le quai, [qui] agiterait un mouchoir en signe d'adieu» [p. 307]. Malgré ce sentiment de

⁶⁵Il est significatif que le mot *histoire* prenne toujours un *h* majuscule dans le roman. C'est comme signifier qu'elle fonctionne comme un acteur, comme un personnage. Elle est l'origine des préjugés des gens de Québec qui, ayant côtoyé les Plaines d'Abraham toute leur vie, ne peuvent oublier le passé.

rapprochement, Ovide n'est toujours pas conjoint avec celle dont il est amoureux. Mais dans la quatrième et dernière partie, le lecteur apprend qu'Ovide et Rita se marieront : aussi Ovide est-il en état de conjonction avec elle, doté de la compétence d'homme fiancé ou d'homme marié potentiel. Le Sujet aura atteint son Bonheur. Le mariage est ce qu'il désire maintenant : «Le mariage! Les dents d'Ovide luisaient de salive» [p. 311]. Le Sujet est à ce moment un archi-actant, car l'acteur qu'est Ovide figure à la fois comme Sujet et Destinataire, celui qui bénéficie de la quête. La Famille accorde au Sujet son Objet de Valeur, pour le moment du moins...

La liste suivante récapitule les compétences et les transformations d'Ovide ainsi que les états de jonction. Les **D**, **C** ou **R** dans la marge gauche signifient les états de disjonction, de conjonction et de rapprochement respectivement. Les compétences engendrées par la consommation d'alcool ont été mises entre parenthèses parce qu'elles ne sont que des compétences qui rendent possibles ou qui mènent à d'autres compétences.

| | <u>Compétence</u> | <u>Intrigue</u> |
|----------|------------------------------|---|
| D | être religieux | les événements qui ont eu lieu avant le commencement du récit |
| C | être sexuel potentiel | Rita demande à Ovide de l'emmenner au tournoi |
| D | être religieux | Guillaume enlève Rita à Ovide |
| R | croire-être sexuel potentiel | Denis ment à Ovide au monastère |
| C | être sexuel potentiel | Rita accepte d'aller danser au Château |

| | |
|--|--|
| | Frontenac |
| (être soûl) | (Ovide boit les Singapore Sling) |
| C être sexuel confirmé | Ovide et Rita s'engagent dans un geste sexuel |
| (être sobre) | (les effets de l'alcool se dissipent) |
| D être pécheur | Ovide aperçoit le monastère et entend la cloche |
| (être soûl) | (Ovide et Denis boivent de la bière) |
| R croire-être sexuel potentiel | Denis minimise la gravité du péché d'Ovide |
| D aucune compétence (à part peut-être celle de fils) | Rita refuse l'offre de retourner au Château Frontenac |
| R croire-être sexuel potentiel | le père Alphonse conseille à Ovide de se marier |
| C être mari potentiel | événements qui rapprochent Ovide et Rita mais qui ne sont pas relatés dans le roman |
| D être mari confirmé | Ovide a épousé Rita (épilogue) |

Les Plouffe ne se termine pourtant pas avec la quatrième partie : s'y ajoute un épilogue qui a lieu cinq ans après celle-ci. Il est révélé qu'Ovide n'est plus en état de conjonction avec son Bonheur : «Il était malheureux, car le mariage n'avait rien résolu» [p. 337]. Cela peut s'expliquer ainsi : premièrement, Rita est une personne «qui confondait bonheur et plaisir» [p. 40]; par surcroît, «la première femme qu'il désirait était celle qui lui convenait le moins» [p. 39]; ensuite, l'acteur collectif qui représente l'actant de la Famille est la famille Plouffe. Il a été dit plus haut que la famille d'Ovide avait investi sa quête de manière négative. Même Cécile, qui approuvait l'entrée de Rita dans la vie de son frère, finit

par l'encourager seulement parce qu'elle peut en tirer un bénéfice personnel. Aussi n'est-il pas étonnant que le sujet, Ovide, finisse par être malheureux, c'est-à-dire en état de disjonction avec son objet de valeur. La contradiction demeure dans le fait que la famille Plouffe tiennent à la fermeture : de nouvelles personnes n'y sont pas les bienvenues. De cette manière, la famille Plouffe viole une des règles les plus importantes de la famille : la continuation ou la procréation, la fécondité. Mais parce que cette règle de fermeture est violée par Ovide, parmi d'autres, la famille devient le Destinateur-judicateur et Ovide se voit puni : il perd son Bonheur.

Cette violation de la règle de procréation ou de fécondation mérite d'être étudiée de plus près. Car le problème dépasse le simple fait que Joséphine empêche ses enfants de chercher l'amour ailleurs; elle est plus que protectrice à l'excès : une relation qui frise l'inceste existe entre Joséphine et ses fils⁶⁶. Le plaisir que prend Napoléon à s'acheter un cône de crème glacée, par exemple, indique un rattachement au sein bien trop tardif. Ovide, lui, «se raidissait» en sentant «sur ses côtes les seins flasques de sa mère» [p. 231]. Qui plus est, Joséphine continue à s'acquitter de tâches que ses fils devraient pouvoir accomplir tout seuls : elle «se sentait toute drôle d'aider ainsi Napoléon à s'habiller» [p. 17]. Elle empêche

⁶⁶Il s'agit d'une «mère castratrice». C.F. SHEK, Ben-Zion. *Social Realism in the French-Canadian Novel*. Harvest House Ltd. Montreal, 1977 [p. 132].

ses fils de devenir des hommes⁶⁷, et donc de la remplacer par une autre femme : «--Entendez-vous ça, s'indignait Joséphine. Dix-neuf ans, et ça parle des femmes» [p. 18]. Enfin, au moment où Joséphine pleure à cause de l'enrôlement de Guillaume, une description assez détaillée révèle que celui-ci «l[Josephine]étreignait, l'embrassait sur le front, les tempes, les cheveux» [p. 331].

La présence d'une mère dominatrice va naturellement de pair avec la présence (ou l'absence) d'un père plutôt docile. Théophile jouit de peu d'autorité dans la maison, n'existant que pour faire vivre la famille et laissant assurément la maison à la charge de sa femme. Théophile perd sa compétence de gagne-pain lorsque *L'Action Chrétienne* le licencie, alors que l'âge, qui lui avait déjà dérobé sa compétence de champion sportif, continue à s'imposer : d'abord la paralysie, ensuite la mort. En raison de son absence et du fait qu'il ne partage pas les goûts de ses fils, surtout ceux d'Ovide, Théophile n'a aucune véritable relation avec eux, à part un rapport presque enfantin, voire féminin, avec Guillaume, qui lui donne des baisers dans le cou. Le père n'encourage pas, et décourage même, les amours de ses fils, exigeant, par exemple, que Napoléon, qui veut apporter des fleurs à son amoureuse, assiste à la grève : «C'est cette idée de fille qui le travaille [...] fille ou pas fille [...] c'est mon plus vieux et je veux qu'il m'accompagne à la parade» [p. 193].

⁶⁷Joséphine ne veut pas non plus que Guillaume commence à se raser : «Guillaume allait avoir vingt ans. Sa taille et sa carrure étaient celles d'un homme fait et un duvet qui avait plutôt l'air d'une barbe longue assombrissait sa figure. Mais madame Plouffe persistait à dire que c'était du duvet, parce que Guillaume voulait commencer à se raser et qu'elle craignait de voir son benjamin rejoindre Napoléon, Ovide et Théophile dans cet âge rude et fermé qui, chez l'homme, débute avec la barbe et le rasoir» [p. 141].

Cela, venant en plus du fait que Joséphine et ses enfants sont liés par un rapport quasi incestueux, convient mal à la définition de la famille, qui, si elle veut se perpétuer, doit inciter ses jeunes à s'accoupler. Ce n'est que juste avant sa mort que Théophile semble se rendre compte que, afin que les jeunes puissent vivre, il faut que les vieux meurent : aussi donne-t-il sa bénédiction à Napoléon et Jeanne. Bref, la quête du Bonheur d'Ovide ne réussit pas en raison de la nature contradictoire de son Destinateur, de la Famille, de sa famille. C'est ce que l'on peut appeler la défaillance du Destinateur : après avoir d'abord incité Ovide à chercher le Bonheur chez la femme, la Famille manque à cette incitation, investissant la quête de manière négative, lorsqu'on s'attend, normalement, à ce que le Destinateur approuve la quête du Sujet jusqu'à son achèvement.

Une autre des caractéristiques les plus frappantes chez les Plouffe est le fait que, sauf dans les amours, les enfants semblent diriger. C'est-à-dire que les parents se voient remplacés, ou bien supplantés, par leurs enfants et les goûts de ces derniers : quant à Théophile, «[p]as un de ses fils ne suivait sa trace» [p. 13]; quant à Joséphine, elle se soumet aux demandes de «ses enfants capricieux» [p. 65]. Son domaine, la maison, «qui aurait dû lui appartenir en vertu de tous les droits, lui était enlevé par tranches à mesure que les enfants vieillissaient» [p. 65]. Ovide prend comme siens le gramophone et le piano, Napoléon le bahut, Cécile la table de toilette et le grand miroir ovale, et les fougères de Joséphine cèdent la place aux trophées. Dans cette famille, le Bonheur, semble-t-il, est destiné à l'Enfant. Cela est souligné d'autant plus dans l'épilogue, lorsque les seuls à avoir

bénéficié du mariage, de la quête du Bonheur, d'Ovide sont son enfant, Berthe, et l'enfant d'Onésime qu'adopte Cecile. En fait, l'entrée de ce dernier dans la maison rétablit la place réservée autrefois à l'Enfant, car Ovide et Napoléon ont leur propre famille et ne sont donc plus autant à la maison, et Guillaume est outre-mer.

Il serait intéressant à ce moment-ci de regarder de plus près l'aspect fermé de la famille Plouffe et, donc, de la maison Plouffe, l'espace fermé par excellence. L'escalier qui est mentionné presque à chaque fois qu'on entre dans la maison souligne l'inaccessibilité de la maison, ou tout au moins la difficulté d'y accéder. De plus, le mot «penetrer» s'emploie à maintes reprises en décrivant l'entrée de quelqu'un dans la maison (pénétrer dans la maison équivaut-il à retourner à la matrice?). Et le fait que, depuis cette maison, on guette, on espionne, on scrute l'horizon, lui attribue un caractère important : elle ressemble à une forteresse, à une enclave, voire à une prison⁶⁸. Joséphine, Cécile, Napoléon et Guillaume sont même traités de «captifs [...] qui attendent une liberté qui ne viendra pas [...] Des prisonniers à vie de la cuisine» [p. 276]. De cette manière, celui qui tente de se libérer de la maison-prison sera puni d'une manière ou d'une autre. Chacun des membres de la famille s'éloigne de la maison à des degrés variés. Joséphine ne quitte la maison que pour aller à l'église; certainement elle ne quitte jamais la paroisse, qui pour elle représente une extension

⁶⁸Notons également l'extrait suivant : «Que des choses s'étaient passées depuis la soirée «Paillasse»! Napoléon, Guillaume, Cécile, Théophile, Ovide lui-même avaient été bouleversés par les événements. Seule Joséphine, immobile au milieu de la cuisine, avait résisté» [p. 243, souligne par nous].

de la famille. Sinon, elle se limite à son va-et-vient entre la cuisine et le balcon. Théophile, lui, ne sort que pour aller au travail, aux événements sportifs et à la grève des ouvriers de *l'Action Chrétienne*. La paralysie le rend immobile et il aboutit dans un fauteuil roulant.

Les enfants, par contre, semblent s'éloigner de la maison de plus en plus. Cécile, au début, ne sort que pour aller à la manufacture et, révèle Guillaume, «aux vues» avec la femme d'Onésime [p. 92]. Autrement, Onésime vient à la maison lui rendre visite et elle ne sort pas. Pourtant, quand Cécile ne peut plus recevoir Onésime chez elle, elle va le rencontrer en cachette et circuler avec lui en autobus. Napoléon, qui ne sortait que pour veiller sur l'entraînement sportif de Guillaume, s'acheter un cornet de crème glacée et aller au travail, finit par beaucoup s'absenter de la maison : il rend visite à Jeanne Duplessis, son amoureuse, chez son maître et au sanatorium. Guillaume sort souvent : il pratique la balle, va rencontrer des filles (sous prétexte d'aller cueillir des framboises); en plus, il doit rentrer à des heures indues : «Tu rentres trop tard pour un champion» dit Napoléon [p. 276]. Quand son départ aux États-Unis tombe à l'eau, Guillaume s'enrôle et, en fait, s'éloigne de la maison plus que tout autre membre de la famille.

La circulation d'Ovide croît tout comme celle des autres enfants Plouffe. Même si son mouvement vise parfois un autre but (les occasions où il sort de la maison pour emmener Rita au tournoi d'anneaux et au Château Frontenac, donc pour aller vers des espaces *centripètes*, par exemple), Ovide s'éloigne, en gros, de la maison pour aller vers des

espaces *centrifuges* : le monastère, un autre espace fermé, l'écarte de son Bonheur; l'enrôlement aurait fait de même; et son voyage à New York l'éloigne également de Rita. En contraste, le mouvement des autres enfants Plouffe est, en général, *centripète* : Cécile et Napoléon sortent pour voir Onésime et Jeanne respectivement; Guillaume s'éloigne de la maison pour obtenir la gloire qu'il désire. Ce qui rapproche de l'Objet de valeur, le *centre*, est centripète; ce qui l'en éloigne est centrifuge.

En fin de compte, chaque enfant du clan Plouffe est puni ou récompensé selon la distance qu'il a établie entre lui et la maison. Ovide se marie et finit par être malheureux. Napoléon se marie et il a l'air assez content, mais le bonheur dans le mariage lui coûte cher, car il fait tout dans la maison. Bref, sa masculinité en est le prix. Guillaume s'est tellement éloigné de la maison qu'il craque : ses lettres révèlent qu'il est «quasiment *shell-shocked*» [p. 342, souligné par l'auteur] et que la guerre, c'est «l'enfer» [p. 343]. Cécile, cependant, qui ne s'était pas mariée avec Onésime à cause de l'avis de sa mère il y a bien des années et qui, après la mort d'Onésime, est restée dans la maison, tient le fils adopté d'Onésime en récompense : elle est devenue mère sans avoir dû se marier. Mais que les enfants Plouffe soient punis ou récompensés, il ressort que, au moins pour Ovide et Napoléon, l'éloignement équivaut à la mobilité qui équivaut elle-même à la sexualité ou à la virilité, à la fécondité et, jusqu'à un certain point, à l'âge d'homme : ils finissent par avoir des enfants (mais on verra *infra* des raisons de douter de leur statut d'hommes...).

Ce qui précède semble aller à l'encontre de l'hypothèse postulée dans le troisième chapitre qui veut que l'immobilité signifie l'échec et vice versa. En fait les deux positions sont vraies selon ce que l'on entend par les mots "échec" et "réussite". Il est vrai que Guillaume, par exemple, qui s'éloigne de la maison plus que tout autre acteur, est puni dans la mesure où il connaît les misères de la guerre. Cependant, le simple fait qu'il connaisse cette misère n'entraîne pas nécessairement l'échec de sa quête. Au niveau actantiel, Guillaume réussit, on le verra, à se libérer de l'emprise de sa mère, à devenir un homme. Ovide, par contre, s'éloigne de la maison moins que son jeune frère et il finit par se marier, mais en ce qui concerne sa quête on ne peut prétendre qu'il réussisse...

Ovide a déjà été identifié comme étant le sujet. Mais qu'en est-il au niveau actantiel? Les valeurs suivantes peuvent être attribuées à Ovide : musique d'opéra, littérature, droiture, galanterie française, beau parleur, religion. En fait, la seule chose qu'Ovide ait en commun avec ceux qui l'entourent, c'est qu'il travaille dans une manufacture. À part cela, Ovide est bien distinct. Personne ne semble le comprendre ni à la maison ni à la manufacture. Ovide a donc comme fonction dans le récit celle de véhiculer la notion de l'individualité. La place qu'occupe Ovide au niveau actoriel est assumée par l'Individu au niveau actantiel.

Ovide n'est pas seul dans sa quête du Bonheur. Il est plutôt accompagné d'autres acteurs qui travaillent conjointement au même but (ou qui l'aident de quelque manière que ce soit) ou qui s'y opposent : il s'agit d'adjuvants et d'opposants. Plusieurs des personnages

du roman se comportent à la fois comme adjuvant et opposant en ce qui concerne la quête d'Ovide. Denis Boucher est, par ses mensonges, par son désir de réussir et par son outrecuidance, l'auteur de plusieurs des maux d'Ovide, de la famille entière même. Mais il ne faut pas fermer les yeux sur le fait que c'est grâce à Denis qu'Ovide décide de quitter le monastère et de reprendre sa quête de Rita. Cécile, on l'a déjà vu, trouve, au début, la quête du Bonheur d'Ovide propice; mais plus tard, elle ne veut pas qu'il sorte du monastère pour de bon de crainte qu'il ne nuise à sa relation avec Onésime. Guillaume se comporte en opposant de la même manière en enlevant Rita à son frère au milieu de la soirée *Paillasse*. Par contre, la gloire qui auréole Guillaume lors de l'arrivée des éclaireurs des Reds de Cincinnati ne passe pas à l'insu de Rita : elle acceptera bientôt de sortir encore une fois avec Ovide.

Il existe pourtant des personnages qui s'allient ou s'opposent presque inmanquablement à la quête d'Ovide. Le frère aîné, Napoléon, facilite la quête d'Ovide en s'engageant dans sa propre quête d'amour. Une fois qu'Ovide promet de parler à la religieuse qui permettrait à Napoléon de rendre visite à Jeanne en raison de son titre de frère convers, Napoléon approuve le retour de son frère. Mais il aide la quête d'Ovide de deux manières principales. D'abord, Napoléon est celui qui remet catégoriquement en doute l'autorité des parents. Il amène Jeanne à la maison regarder passer les monarques britanniques malgré l'interdiction mise en place par Joséphine. Et il se cabre devant son père en refusant carrément de l'accompagner à la manifestation des grévistes : il choisit plutôt d'aller voir

Jeanne. Ensuite, c'est Napoléon qui présente Ovide au père Alphonse : «Faut que tu lui parles, tout de suite. Va te comprendre. C'est lui qui nous encourage. Jeanne pis moi» [p. 298]. En prenant lui aussi le parti de l'amour et du Bonheur, Napoléon assiste son frère dans sa quête.

Plus que tout autre chose, Napoléon se distingue dans sa poursuite de Jeanne par son caractère humble. Dès qu'il découvre Jeanne, il n'est plus question de ses propres passions, car il ne collectionne plus, il ne s'achète plus de crème glacée et il s'absente de l'épreuve de Guillaume pour visiter le sanatorium où Jeanne réside. Il s'agit d'une abnégation complète, ce qui le met d'emblée en contraste avec son frère qui continue à attribuer plus de valeur à sa musique d'opéra qu'à Rita. Napoléon fait preuve de son humilité plus qu'à tout autre moment en disant : «Je commence à huit heures. J'ai le temps. Assis-toi. J'vas cirer ton plancher» [p. 128].

Le père Alphonse est, pourtant, celui qui essaie d'apprendre à Ovide comment revenir de ses erreurs en embrassant l'humilité. Il explique : «Vous êtes entré au monastère par dépit, par orgueil [...] Et tout ce qui vous est arrivé par la suite était inspiré par l'orgueil. Si vous aviez su être vraiment humble, vous n'auriez pas souffert ainsi [...] C'est une des formes détestables de l'orgueil que de se croire victime de tourments spirituels compliqués et subtils» [p. 304].

Si l'Humilité fonctionne dans le roman comme l'Adjuvant qui aide Ovide à s'appropriier Rita Toulouse, il est naturel que l'Orgueil s'oppose à la même quête. C'est un personnage très narcissique, son orgueil ne lui permettant pas d'accepter les goûts d'autrui, surtout ceux de Rita. Son orgueil l'incite à écrire une lettre à Rita, lettre qui permet à cette dernière d'enfin attirer l'attention de Stan Labrie. Celui-ci agit lui aussi comme opposant : non seulement il est conjoint avec Rita, mais c'est aussi un orgueilleux. Stan a une admiration trop excessive de lui-même, disant par exemple à Denis : «Quand on pense, moi, Stan Labrie, un impuissant! Pendant cinq ans, j'ai eu mon *flut* prive sur la rue Caron, j'ai eu des maîtresses, et j'ai fait des *paw-waws* comme vous n'en ferez jamais dans votre vie» [p. 168, souligné par l'auteur].

Au monastère, il semble qu'Ovide ait changé, qu'il ne soit plus égoïste : il admet qu'«[e]n communauté, la fierté prend un autre sens» [p. 175], même si Denis croit que le sacrifice équivaut quand même à de l'orgueil. Ensuite, Ovide avoue à Denis ce qui suit : «Si j'avais voulu, je l'aurais conquise. Au lieu de me décourager bêtement, de m'obstiner d'abord à lui imposer mes goûts, j'aurais dû faire semblant de partager les siens» [p. 180]. Voilà pourquoi, une fois sorti du monastère, Ovide emmène Rita danser au Château Frontenac. Cependant, son dédain pour l'ambiance du Château Frontenac revient : «il n'était pas heureux. Tout son être protestait contre l'atmosphère de cette salle de danse qu'il tentait en

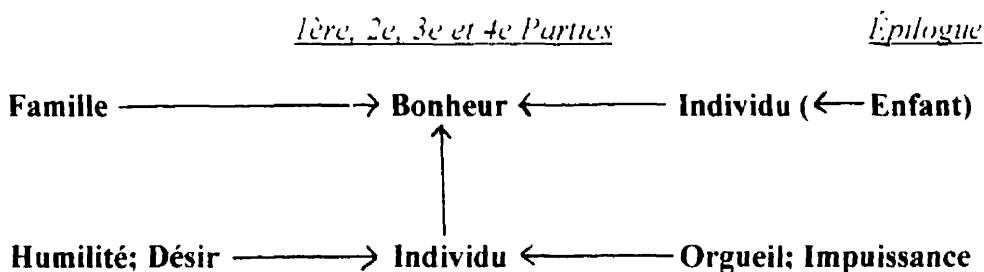
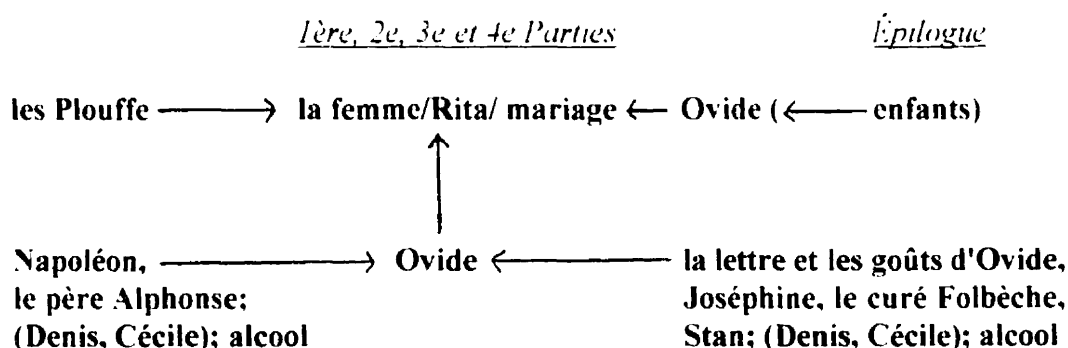
vain de s'assimiler [...] malgré son désir de plaire à Rita⁶⁹» [p. 263].

Joséphine et le curé Folbèche, qui relèvent tous les deux du Destinateur (la Famille), constituent deux autres personnages qui, de par leur orgueil, s'opposent à la quête d'Ovide. Ils accordent, chacun, tant d'importance à leur désirs personnels qu'ils ne considèrent pas le bonheur d'Ovide. Joséphine veut abriter sa famille contre le monde extérieur, elle veut garder ses enfants pour elle-même. Même le prétexte de la vocation religieuse d'Ovide se révèle faux à la toute fin de la première partie. «Cette vocation religieuse d'Ovide, qu'elle avait toujours désirée, lui faisait peur maintenant qu'elle menaçait d'être imminente» [p. 112]. Le curé, lui, veut protéger sa famille paroissiale contre les menaces de l'américanisation, de l'assimilation, de la guerre et de l'extinction. Il reproche à Ovide d'être revenu à la maison quand c'était «le temps ou jamais de rester au monastère» (pour éviter la conscription militaire) [p. 231]. De plus, l'orgueil du curé l'empêche de vouloir absoudre l'Ovide pécheur parce que celui-ci contrecarrait ses projets : «La trahison nationale mène aux pires débauches [...] Ce soir je n'ai pas le cœur à l'absolution» [p. 275]. Curieusement, dans l'épilogue, Napoléon, celui qui véhicule l'Humilité plus que tout autre, donne l'avertissement suivant à Guillaume : «Fais attention à ton orgueil, c'est dangereux» [p. 333].

⁶⁹Ovide a du mal à accepter les goûts de Rita parce que cela équivaldrait à accepter tout ce qui est étrange ou étranger : d'où l'ambiguïté d'Ovide : la dénégation de la différence sexuelle fait de lui un homme efféminé, la dénégation de la différence sociale fait de lui un régionaliste ou nationaliste rattaché à la mère-patrie et la dénégation de la différence de génération lui permet de transgresser l'interdit de l'inceste en tant qu'homme marié.

Si l'on adopte l'hypothèse selon laquelle c'est l'impuissance qui finit par éloigner Ovide de Rita après la soirée passée au Château Frontenac, l'alcool se révèle lui aussi être un acteur qui change de position par rapport à la quête d'Ovide. Car s'il engendre l'impuissance sexuelle, il crée de prime abord le désir que ressent Ovide de passer à un geste sexuel avec Rita, et plus tard, de la revoir.

Ci-dessous figurent les schémas actoriel et actantiel. Le changement de situation qui a lieu dans l'épilogue est indiqué entre parenthèses, sans pour autant en minimiser l'importance :



Pour récapituler : malgré elle, la famille d'Ovide, par son découragement et son désaccord, désigne la femme (Rita) à Ovide comme un moyen d'échapper au malheur et d'accéder au bonheur. Par ailleurs, Ovide, ses frères et sa sœur sont éternellement traités d'enfants dans la maison, de sorte qu'ils veulent tous se tailler une vie d'adulte. Mais parce que la famille Plouffe investit la quête du bonheur de manière négative⁷⁰, Ovide finira, comme révèle l'épilogue, par être malheureux. Dans cette famille, la femme, donc la mère, est là pour être utile à ses enfants : on n'a qu'à se rappeler que Joséphine sert ses enfants et pourvoit à tous leurs besoins et à toutes leurs demandes. Même Theophile sait qu'il n'y a pas de bonheur pour celui qui le cherche chez la femme ou dans le mariage : «Les femmes! Les femmes! [...] Une blonde, ça dure deux ans au plus. Ensuite le mariage. [...] Ça vous empêche de sortir, de vous distraire, ça vous commande!» [p. 107]. Même Joséphine admet que l'amour «est un sentiment qu'elle avait oublié»... Il est donc clair que l'homme qui cherche à être heureux avec la femme, et de là dans le mariage, se trompe, car ce sont les enfants qui finiront par gagner. En d'autres termes, l'épilogue révèle que la famille Plouffe, même si c'est elle qui, à l'origine, avait, par sa nature même, désigné comme étant désirables Rita et l'âge d'homme, veut destiner le bonheur aux enfants. À condition bien sûr qu'aucun de ces derniers n'essaie de se détacher de l'unité familiale dans sa propre quête du bonheur.

La notion de Famille assigne à l'Individu le Bonheur. L'Individu profite de cette

⁷⁰Cécile rappelle à sa mère : «Vous me disiez que le mariage apportait seulement la misère» [p. 119], par exemple.

quête au début. Mais l'épilogue révèle que, dans le cadre spatio-temporel du roman, c'est l'Enfant qui reçoit le Bonheur dans la Famille, et non pas l'Individu qui a cherché le Bonheur chez la femme. En d'autres termes, la Famille ne sert pas à assurer le Bonheur de l'Individu, mais à engendrer l'Enfant qui, apparaissant en dernier dans la narration, assure la survie non seulement de la Famille, mais aussi de la "Race" ou de l'"Espèce" (québécoise ou canadienne-française). Ce qu'il y a d'ironique là-dedans, c'est que dans la famille Plouffe, la valeur de la fermeture va à l'encontre de la procréation, de sorte que ceux qui négligent cette règle de fermeture et cette interdiction d'éloignement sont sanctionnés négativement. L'assurance de la survie de la Famille transcende, dépasse et surpasse la quête personnelle et immanente du Bonheur. L'Humilité et le Désir, car il ne s'agit pas ici de désir égoïste (ou l'orgueil) mais de désir d'autrui, assistent l'Individu dans sa quête, alors que l'Orgueil et l'Impuissance y nuisent.

L'on remarque, en passant, que le Destinateur partage toujours une relation hypéronymique avec le Destinataire, quel que soit ce dernier : Famille recouvre Individu et Enfant. Il pourrait paraître bizarre de conclure que, dans la quatrième partie du roman, Ovide, comme Individu mais aussi comme enfant (c'est-à-dire comme fils des parents), acquiert son Bonheur et que c'est encore l'Enfant qui profite de la quête du Bonheur dans l'épilogue, tout en constatant qu'Ovide est alors en état de disjonction par rapport au Bonheur. Comme il a été dit plus haut, l'Enfant comprend maintenant la nouvelle génération des Plouffe. Cette dernière semble correspondre à l'avenir, aux futures générations.

L'Individu se passe de, ou renonce à, son Bonheur pour garantir celui des Enfants et donc des futures générations. Encore une fois, le paradoxe est que, dans le monde de cette famille, les Plouffe, la survie est mise en péril par l'interdiction de s'accoupler.

«Messieurs. La France d'abord, la famille ensuite» [dixit Ovide Plouffe, p. 284]

Ce qui précède n'est pas, finalement, très étonnant lorsqu'on tient compte du fait que la famille Plouffe soit assez traditionnaliste et ancrée dans ses croyances, voire dans ses préjugés. Elle est farouchement catholique, anti-protestante, anti-britannique, anti-anglophone et fidèle à la mère-patrie : on n'a qu'à tenir compte des noms de Napoléon et de Joséphine; Joséphine vénère Jeanne d'Arc d'avoir chassé les Anglais; et Guillaume porte le nom du Kaiser allemand qui fait l'admiration de Théophile⁷¹. Cela laisse entendre que le racisme religieux dépasse le simple fait que certains personnages dans le roman soient anti-protestants : ce racisme prend pour cible les Juifs aussi. Car, dans le cadre spatio-temporel

⁷¹Le nom *Guillaume* contraste avec celui d'*Ovide* en étant le nom du Kaiser Wilhelm, qui a fait éclater la première Grande Guerre, et en rappelant Guillaume le Conquerant, duc de Normandie qui est devenu roi d'Angleterre. c.f. *Dictionnaire universel francophone*. Hachette. s.l., 1997 [p. 593]. Le nom est révélateur du statut physique de Guillaume Plouffe : en ressortent les connotations de puissance, de force et de robustesse. *Ovide*, par contre, est *vide* de ces qualités et il évoque plutôt les connotations contraires : impuissance, faiblesse, fragilité. En fait, plusieurs des noms propres du roman sont significatifs : l'héroïne de Joséphine est *Jeanne d'Arc*. Est-ce une coïncidence que Napoléon tombe amoureux de *Jeanne Duplessis*? Et le nom du curé, *Folbèche*, en dit long sur son caractère : fol(le) bêche (l'insistance sur l'adjectif), *bêcher* signifiant à la fois «Fendre, retourner (la terre) avec une bêche» (qui rappelle la fonction productrice ou nourricière) et «Critiquer vivement (qqn) [...] Être prétentieux et snob à l'égard de (qqn)» (qui évoque la fonction souveraine et même la fonction guerrière, car le second sens vient de *bequer*, «attaquer à coups de bec»). Voir aussi "débîner" et "débîne" : misère... C.f. ROBERT, Paul. *Le Petit Robert 1 : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Les Dictionnaires Robert-Canada. Montréal, 1991 [p. 173].

du roman qu'est la Deuxième Guerre mondiale, admirer les Allemands implique nécessairement être contre les Juifs. D'ailleurs, Jeanne Duplessis «était bonne à tout faire chez un juif» à la Haute-Ville [p. 125]. La notion de vivre à la merci d'un Juif est donc présente tout comme celle d'être dominé par les Anglo-Canadiens et Napoleon se sent contraint à la sauver de cette vie de servitude. Pourtant, Théophile et Joséphine ne veulent pas que leurs enfants participent à la guerre, même si c'est pour sauver la France. Puisque la France est alliée à l'Angleterre dans la guerre, Théophile croit que s'enrôler revient à travailler au service des Anglais : «je refuse à voir mes enfants [...] servir de chair à canons aux Anglais» [p. 192]. Pour Joséphine, l'enrôlement entraîne l'éloignement de ses fils, ce qui gâcherait ses projets incestueux de garder sa famille intacte. Mais la notion de Famille peut s'étendre pour inclure la paroisse («la famille paroissiale» du curé, ce dernier étant, en passant, contre la guerre aussi et avidement anti-britannique), et de là, les échelons supérieurs de l'Église qui, eux, favorisent la participation à la guerre. La seule chose que toutes ces entités aient donc en commun est le rattachement à la France, à ses mœurs d'antan, à sa religion et à sa langue. Il semble alors y avoir un lien entre la Famille en tant que Destinateur et la France⁷². L'extrait suivant en est la preuve : «Le «Paris capitule!» des radios tragiques avait semé un deuil profond, mystérieux, dans le cœur de tous. Des femmes du peuple comme Joséphine, qui ne connaissaient de la France que la langue et les chansonnettes, avaient pleuré sans savoir pourquoi» [p. 327].

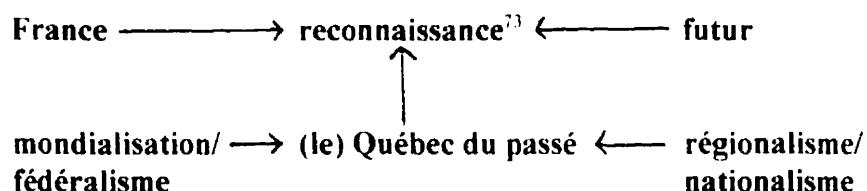
⁷²Il ne faut pas oublier que les derniers mots de Théophile avant sa crise de paralysie sont : «Vive la France! Ah!...» [p. 205].

En continuant avec la notion de l'espace reprise au paragraphe précédent, le sujet, Ovide, semble s'associer plutôt à un Québec qui n'existe plus. C'est un Québec du passé, qui demeure fidèle à la Famille, à la mère, à la mère-patrie, donc à la France, mais qui est assez fier de lui-même et assez régionaliste pour se dessiner un idéal dans la banalité de la vie quotidienne. Ovide reçoit ses intérêts et ses passions de l'Europe, y compris la France. La galanterie française et «les livres d'étiquette» [p. 29] lui sont très importants, ainsi que le beau langage : le français d'Ovide est bien distinct comparativement à celui de Rita ou de Guillaume, par exemple, où les anglicismes sont assez courants : le lecteur sait que Rita fait «éclater ses locutions américaines» à la manufacture, par exemple [p. 40]. Mais Ovide est curieusement régionaliste: de l'escalier qui mène à la Haute-Ville et qui donne sur la Basse-Ville, sa fierté est très prononcée : les «maisons culbutées les unes contre les autres» prennent l'aspect d'«une flotte de vieux bateaux français abandonnés à l'Amérique et formant un village dans un port asséché» [p. 38]. Si le Destinateur évoque la France, le Sujet, lui, rappelle le Québec du passé. L'Orgueil se traduit par la fierté que l'on éprouve envers son lieu d'origine et il se manifeste par le nationalisme, le patriotisme ou le régionalisme. Ceux-ci sont des thèmes courants dans le roman. Une grande partie des personnages témoignent, au moins une fois, d'un rattachement explicite à la ville de Québec, à la province du Québec ou aux Canadiens français. De la même manière, l'Humilité s'exprime par le centralisme, le fédéralisme ou même par la mondialisation, l'acceptation des espaces environnants (anglophones) : le père Alphonse conseille à Ovide de sortir de Québec, de partir en voyage à New York. C'est d'ailleurs un homme qui avait beaucoup voyagé lui-même, ayant vécu

en Afrique comme missionnaire. À part le fait que Napoléon se délecte à collectionner des photos de vedettes sportives américaines et que c'est lui qui présente Ovide au père Alphonse, il est peu tolérant à l'égard des Canadiens anglais, les «traîtres d'Ottawa» [p. 333].

Le Sujet, qui cherche son Bonheur par le biais de la femme, de Rita et du mariage, ne veut dans le fond que se détacher de sa famille : être reconnu, déclarer son indépendance en frayant son propre chemin, ce qui n'implique pas pour autant couper tous les liens avec la Famille, avec les parents. L'Objet de valeur représente donc pour le Québec du passé la reconnaissance auprès de la majorité anglaise. L'obtention du Bonheur d'Ovide dans la quatrième partie laisse croire, pour le moment, que la reconnaissance du Québec reste dans son rattachement au passé, à ce qui le différencie de ses alentours, de l'Amérique du Nord anglophone, tout comme Ovide, quoique bien distinct de ceux qui l'entouraient, avait cru obtenir son Objet de valeur. Cependant, le déroulement de la procession du Sacré-Cœur annonce de bonne heure ce qui n'arrive pour Ovide que dans l'épilogue : le Cardinal dit, en parlant des Français : «Nos alliés par les traites, par le sang et la langue, par la solidarité politique, ont le droit de compter sur nos vœux, sur nos prières, ET MÊME SUR NOS SACRIFICES POUR ASSURER LEUR VICTOIRE» [p. 325, en capitales dans le texte]. En d'autres termes, le Québec doit sacrifier sa propre quête et demeurer auprès de sa mère, la France. Le régionalisme ne lui est plus d'aucune utilité : le Québec a dès lors à apprendre à côtoyer les Britanniques et les Canadiens anglais dans la guerre : le fédéralisme, et de là, la mondialisation.

L'épilogue apprend au lecteur qu'Ovide, de la même manière, n'obtient pas le Bonheur qu'il cherche, tout comme le Québec n'obtient pas de reconnaissance selon les termes stipulés par son Destinateur. La France n'approuve pas la quête du Québec. Aussi l'Individu, ici le Québec, ne réussira-t-il pas à passer à un état de Bonheur ou de reconnaissance tant qu'il restera auprès du parent, ici la France. Et c'est bien cela qui se passe dans l'épilogue : alors que Rita veut aller voir les feux d'artifice, Ovide se sent, par contre, obligé d'aller à la maison maternelle; l'accouplement et le mariage n'ont donc pas réussi à le faire reconnaître comme Individu. Les Enfants, qui profitent de la quête du Sujet, représentent l'avenir du Québec : selon le modèle exposé ci-haut, la reconnaissance du Québec ne demeure pas dans le rattachement à la France, au passé, mais dans le futur de ses propres enfants... Guillaume peut-être!



⁷³Le narrateur mentionne que les Québécois sont «un peuple sans drapeau, obligé de se servir de ceux des autres pour se composer des airs de fête» [p. 115].

Guillaume, le Sport et la Guerre

Il semble bel et bien qu'une position politique vienne d'être exposée. Mais parce que le Sujet ne finit pas par être en état de conjonction avec son Objet de valeur, il est nécessaire de poser encore un autre acteur comme Sujet et de suivre son développement au cours du roman : Guillaume Plouffe. Son importance se révèle dans l'épilogue à travers ses lettres qui le situent dans un espace déjà identifié comme étant son espace utopique. Par ailleurs, il accomplit une chose à la fois curieuse et intéressante : faire bouger la mère, Joséphine, qui jusque-là était marquée par son immobilité⁷⁴. Ensuite, Guillaume change aux yeux de sa mère; il est capable de se transformer : il s'agit de l'inversion des contenus. L'euphorie qui caractérisait Guillaume aux yeux de sa mère⁷⁵ se mue en dysphorie; il tue des hommes. Quant à Ovide, son caractère mécontent ne change jamais et il aboutit au même point qu'au départ. Enfin, Guillaume est capable de faire ce que ses frères n'ont pu accomplir : casser l'inceste.

Comme sujet, Guillaume doit nécessairement s'engager dans sa propre quête, et chemin faisant, il devrait se retrouver en divers état de jonction par rapport à ce qu'il désire. Cependant, il a été dit plus haut que Guillaume change de faces, ou de compétences, à son

⁷⁴ «Madame Plouffe, affolée, se mit à courir dans la maison en se tenant la tête. Après avoir heurté quelques meubles, elle sortit sur la galerie» [p. 344].

⁷⁵ On a déjà vu, pourtant, que la dysphorie est associée, aux yeux de l'observateur-narrateur, à Guillaume.

gré. En d'autres termes, les changements de compétence que subit Guillaume ne correspondront pas nécessairement aux passages d'un état de jonction à l'autre. Par exemple, le changement de compétence cité plus haut, où Guillaume se revêt de «sa visière de bébé innocent» en se déchargeant de son air «d'amoureux comblé» [p. 97], ne découle pas du passage d'un état de jonction à l'autre. Guillaume est dans les deux circonstances conjoint à son objet de valeur : la gloire auprès de la femme et l'innocence aux yeux de sa mère. Cela rend distincte la quête de Guillaume.

Il serait bon de commencer par exposer l'identité de l'objet de valeur de Guillaume. Ce dernier possède une drôle d'attitude envers son sport, le baseball. Le lecteur sait que Guillaume aime pratiquer le sport, mais le fait qu'il ne s'en fasse pas trop le soir même du championnat d'anneaux ne peut être attribué seulement à son sang-froid ou à sa puérité. L'extrait suivant laisse croire qu'autre chose que le sport occupe l'esprit de Guillaume : il «s'inquiétait de son jeune chat qu'il adorait flatter [...] Le championnat d'anneaux n'occupait pas son esprit» [p. 16]. Alors que Napoléon aime le sport pour le sport, Guillaume semble s'y intéresser pour une autre raison, pour la gloire qui accompagne la victoire et surtout pour la popularité auprès de l'autre sexe qui en est le résultat. Mais la popularité auprès des jeunes filles n'est pas la seule chose qu'il désire. Étant le benjamin inattendu qui recevait toute l'attention, il vise également l'affection de la mère, Joséphine. L'idée même de perdre sa place unique dans la famille lui donne l'envie de rentrer sous terre : quand Cécile annonce qu'elle adoptera le plus jeune fils de feu Onésime, «Guillaume lui jeta un regard féroce et

serra les dents» [p. 331].

Le sport et la femme sont donc investis de la valeur de gloire, fournissant à Guillaume le lustre ou le relief qu'il *veut*. Un autre trait de son temperament inspire à Guillaume son *savoir* : c'est sa paresse. Joséphine dit : «Ça fait un an que tu as laissé l'école, et tu ne travailles pas» [p. 142]. Cécile le traite de «grand flanc-mou qui passe son temps à jouer et qui ne paie pas un sou de pension» [p. 18]. Guillaume est tout content de rester à la maison, de n'en sortir que pour se désennuyer et de dépendre de ses parents, de ses frères et de sa sœur pour vivre. Afin de maintenir cet âge de dépendance tardif, il *sait* qu'il doit se déguiser en enfant, surtout devant Joséphine et Theophile. Rester à la maison en tant qu'enfant lui permet de vivre l'âge d'homme sans avoir à accepter toutes les responsabilités qui l'accompagnent. À la différence de celle de son frère, la quête de Guillaume ne consiste pas à obtenir le Bonheur, mais à le maintenir: son Bonheur à lui existe déjà parce que son *pouvoir* existe déjà.

Au début du roman, et presque tout au long de la première partie, Guillaume se retrouve en état de conjonction par rapport au Bonheur. Il est sur le point de participer au championnat d'anneaux, il fait passer le temps à flatter son chat et Denis amène à la maison un Américain qui veut faire de lui une grande figure sportive aux États-Unis. Il sort de la compétition d'anneaux victorieux, il arrive à se procurer la "blonde" d'Ovide et il bat l'équipe de Stan Labrie. Bref, il n'a pas de quoi être malheureux. Même la punition que lui inflige

le père Plouffe avec sa courroie de cuir n'est pas une raison d'être malheureux. Pour Guillaume, se faire punir est tout simplement une autre manière d'être traité en enfant. Tout comme son enfantillage est parfois feint – d'autres fois il est vrai : Guillaume est, à force de vivre une vie bien protégée, moins mûr que le serait normalement un garçon de son âge --, l'est aussi son remords quand Ovide disparaît : «Mais Guillaume, assis à la table, la tête entre les mains, *semblait* écrasé par le chagrin et le remords» [p. 99, souligné par nous]. Un peu plus tard, après que Joséphine dit qu'Ovide se serait jeté à l'eau, Guillaume proteste, «*sembl[ant]* avoir perdu son calme» [p. 99, souligné par nous]. Quoique «blème», Guillaume a «ses yeux agrandis *peut-être* par l'affolement» [p. 99, souligné par nous]. Le narrateur insinue que Guillaume n'est probablement pas aussi désespéré qu'il ne veut le paraître. Qui plus est, cet affolement, même s'il est sincère, est vite remplacé par le désir de la gloire : «Le soleil à la veille de disparaître [...] donnait au terrain de jeu un aspect immatériel, aux femmes une beauté excitante et aux hommes l'air de grands enfants» [p. 99-100]. Pourtant, Guillaume retourne à la maison avec sa famille anticiper le retour d'Ovide, «[s]ans attendre les félicitations de ses partisans» [p. 105], et il annonce l'arrivée d'Ovide avec joie, ce qui laisse supposer qu'il tient quand même à l'unité familiale. Mais l'aspect enfantin de Guillaume, qui veut tout le temps être le centre d'attraction, se fait voir de nouveau quand les autres s'agitent autour d'un Ovide soulé : «Guillaume essayait d'attirer son attention et répétait : -- J'ai battu Stan Labrie, tu sais. 6 à 3. Je l'ai *striché* trois fois et j'ai frappé un circuit» [p. 108, souligné par l'auteur].

Bref, dans la première partie du roman, Guillaume a plusieurs compétences sans pour autant qu'il change d'état de jonction avec son objet de valeur. Parmi ses compétences, on compte "être sportif", "pouvoir-être vedette internationale", "être champion", "être séducteur", "être puni", "être vengeur"; mais il est sans interruption conjoint à son Bonheur.

Ce n'est que dans la deuxième partie du roman que Guillaume semble véritablement se transformer sans l'avoir voulu lui-même. Les transformations de la première partie mentionnées plus haut ont toutes été voulues par Guillaume et elles semblent avoir été dictées par l'espace qu'il occupait. Dehors, Guillaume devenait le conquérant de jeunes filles et du sport: à la maison il lui fallait se masquer en enfant naïf et innocent. Dans la seconde partie, muni de la compétence de nationaliste, Guillaume lance une balle de baseball devant le cortège royal britannique qui passe et, après avoir été pris en flagrant délit, il connaît la peur. Saisi par quatre gendarmes, Guillaume n'a pas, encore une fois, «le temps de jouir de son exploit» [p. 137]. Ce n'est plus un champion, mais un «paquet de chair moite» [p. 137], un «prisonnier défaillant» [p. 138], voire un «anarchiste» et une «victime» [p. 139]. «[A]tteint [...] de la peur de la police» [p. 139], Guillaume se rend compte, pour la première fois, de la présence d'une autorité plus importante que sa mère. Cette découverte soudaine qu'il existe quelque chose de plus omnipotent que sa propre mère est importante dans la mesure où elle ouvre Guillaume au monde et présage peut-être qu'il franchira un jour les barrières qui le retiennent, et elle annonce de bonne heure une tendance qui veillera à la chute des autorités traditionnelles...

Pendant un bout de temps, Guillaume se trouve disjoint par rapport à son objet de valeur. Il n'est plus un soi-disant enfant inventé pour tromper ses parents, mais un véritable enfant : «L'enfant sorti[t]⁷⁶ de sa cachette» [p. 141]. Guillaume s'absente plus ou moins de l'intrigue principale par la suite, mais le jour où Denis reçoit la nouvelle que deux éclaireurs des Reds de Cincinnati viendront le mettre à l'épreuve, il traîne toujours à la maison : il est couché «à plat ventre sur le plancher» [p. 191]. Cependant, la nouvelle du voisin reconjoindra Guillaume au Bonheur. Peu après, le Bonheur de Guillaume est interrompu encore une fois par la paralysie du père Théophile : «Il enfouit sa tête dans l'oreiller, car il sanglotait trop fort» [p. 210]. Cependant, Guillaume en revient très vite, son père devenant pour lui un jouet : il «s'était mis à caresser et à taquiner son père impuissant comme il aurait fait avec un gros chat⁷⁷» [p. 211]. À peu près au même moment, Guillaume se trouve à l'apogée de sa popularité, ayant réussi l'épreuve des Reds de Cincinnati.

La troisième partie du roman dépeint un Guillaume qui est, même plus qu'avant, en état de conjonction avec son objet de valeur. Ayant signé un contrat de recrue avec l'équipe de Cincinnati et ayant même reçu une avance considérable sur son salaire, il «était plus que jamais le petit maître dans la maison» [p. 223]. De plus, «[p]lusieurs admirateurs et

⁷⁶L'édition de 1954 se lit : «L'enfant *sortir* de sa cachette» [souligné par nous]; il s'agit d'une simple coquille

⁷⁷Il est à remarquer que, curieusement, Guillaume animalise son père en le flattant comme «un gros chat», alors qu'il anthropomorphise sa chatte, Minoune, qui représente pour lui la Femme : «Il frottait amoureusement sa joue contre la fourrure du chat» [p. 20].

admiratrices lui écrivaient» [p. 223] et il est dénommé «[l]e lanceur» [p. 225]. Guillaume a toujours plus d'une compétence, une vraie et une simulée. Quand Joséphine lui dit de ne pas «se laisser enfirouper par les actrices» et le traite d'«un si bon garçon» devant le curé, Guillaume se dit : «C'est ce que vous croyez, la mère» [p. 228]. Même le retour d'Ovide du monastère ne jette pas de froid sur son Bonheur, car il se réjouit de lui montrer toutes les lettres qu'il reçoit, dont celle de Rita.

Guillaume ne connaît aucun malheur avant de se faire battre en essayant de dissuader Ovide de s'enrôler. Ayant reçu «des coups de pieds bien placés» [p. 284] des officiers recruteurs, Guillaume est par la suite rancunier et promet à son frère de se venger : «Tu vas me les payer, les coups de pied» [p. 296]. Car Guillaume s'était vu, pour la première fois, battre sans le vouloir. La punition de Theophile l'avait aidé à se faire prendre pour un enfant innocent. Cette fois-ci, par contre, il avait été véritablement battu. Dans la quatrième partie, pourtant, Guillaume s'est remis de son amour-propre meurtri et il est de nouveau «auréolé de sa gloire» [p. 312]. Mais son départ aux États-Unis est contremandé par les événements internationaux et il se trouve tout d'un coup disjoint d'avec son objet de valeur. Aussi cherche-t-il à remplacer la gloire et le Bonheur que lui aurait procurés le baseball professionnel américain : il décide de s'enrôler.

En Europe, Guillaume est en état de conjonction par rapport aux acteurs qui, eux,

constituaient l'Objet de valeur dans les quatre parties du roman. Il joue à la balle et il est aimé des filles, mais il n'est drôlement pas heureux. Touché par la réalité de la guerre, il a hâte de retourner au Canada. On voit à ce moment la plus évidente transformation que subit Guillaume : ce n'est plus un enfant; il a vu trop d'horreurs pour continuer à être l'enfant naïf qu'il était à Québec. Qui plus est, son innocence du passé est partie : Guillaume tue des hommes. La gloire que connaît Guillaume n'est donc plus la gloire d'un adolescent immature, mais la gloire qui se dit de l'homme.

Guillaume, en tant que Sujet, véhicule la notion de l'Individualité tout comme son frère Ovide, même s'il s'agit d'une autre sorte d'Individualité. Étant une vedette sportive locale que tout le monde reconnaît et admire, il est, lui aussi, un type unique à Québec. Lors des événements de masse, c'est souvent Guillaume seul qui se distingue de la foule : la partie d'anneaux, la partie de baseball et l'arrivée de la monarchie anglaise. De la même manière, il est un Individu chez lui : c'est le préféré de la maison, il est le seul membre de la famille qui «osât dauber carrément» Cécile [p. 20], et il a de bonnes qualités physiques alors que les autres n'en ont plus ou n'en ont jamais eu. Enfin, il se démarque aussi à la guerre, étant un très bon soldat. Le Bonheur, son Objet de valeur, a déjà été identifié comme étant, au niveau actoriel, le baseball et la femme, auxquels se rattachent les valeurs de la gloire et de la virilité. Le destinataire initial de Guillaume semble être Théophile, qui relève du même Destinataire qu'Ovide : la Famille. Le père Plouffe avait autrefois de bonnes jambes et il «était de la trempe des champions» [p. 13]. L'ancien cycliste a sans doute été le premier à

destiner Guillaume au sport, surtout lorsqu'on tient compte du fait que Napoléon et Ovide étaient une grande déception pour lui. ne s'étant pas révélés bons athlètes : Ovide est dépourvu de muscles et Napoléon, que le sport fascine pourtant, a «les jambes courtes» [p. 238] et il aime mieux voir à l'entraînement de son frère et coller des photos d'athlètes célèbres. Mais à un moment antérieur au récit, Théophile, comme destinataire, a dû être remplacé, non pas par une autre personne, mais par tout un pays. Les États-Unis figurent comme le destinataire de Guillaume dans la mesure où ils sont la source de ses goûts. C'est le lieu d'origine du baseball et du genre de filles de petite vertu qu'il prétend bien connaître. Après tout, le Québec est, selon le cure Folbèche, un bastion de catholicisme et de bonnes mœurs : «la province de Québec, cette population qui est [...] la plus catholique du monde» [p. 229], alors qu'«aux États-Unis, [...] Guillaume [...] reviendra avec le cigare au bec, marié, divorcé trois fois, quatre fois, la tête pleine d'idées protestantes» [p. 229].

C'est dès lors non pas la Famille (sa famille, son père et aussi son frère qui l'entraîne) qui fonctionne comme Destinataire, mais ce qui existe au-delà de la Famille : l'étranger, ce qui est étranger à la maison, et par extension, à la paroisse. Mais l'américanisation n'est pas que présente aux États-Unis ou chez les Canadiens anglais⁷⁸. La ville de Québec est elle

⁷⁸L'américanisation a besoin, bien sûr, d'un médium afin d'atteindre les Québécois. Le roman fait mention de magazines cinématographiques, de produits américains tels que la gomme à mâcher (que mâche Josephine et que vend François Thibodeau) et du fait que Cécile aille aux vues avec la femme d'Onésime. Selon Monsieur Pierre Véronneau, de la Cinémathèque québécoise, «la majeure partie des films américains, sinon presque tous, étaient vus en anglais (au Québec pendant les années 1930 et 1940), le Canada et le Québec faisant partie du domestic market, les sous-titres n'existant pas encore et les distributeurs américains s'approvisionnant directement chez eux» (communication personnelle du 23 avril 1999). Nous tenons à

aussi assujettie à ce phénomène et «les coups de revolver, les cigares, les hot-dogs, les actrices, les gangsters et les cow-boys» [p. 223] des États-Unis commencent à s'infiltrer : «L'infantilisme chez les adultes de l'Amérique, qui se manifeste par cette vogue effrénée du sport, nous a atteints», dit Denis Boucher [p. 74]. Enfin, le curé américain, Tom Brown, arrive à Québec et allèche Guillaume avec ses promesses de gloire. L'acteur que sont les États-Unis vient envelopper (le) Québec et se déclare la nouvelle société québécoise. C'est donc la Société qui se pose comme le Destinateur de Guillaume.

Joséphine est le premier acteur qui s'oppose à la quête du Bonheur de Guillaume. En fait elle s'oppose à toute quête qu'entreprennent ses enfants; Guillaume dit : «Vous nous mettez toujours des bâtons dans les roues, vous, m'man» [p. 66]. Elle supporte le sport tant qu'il gardera son fils là où elle veut le voir rester. Mais elle ne connaît pas l'autre face de Guillaume, celle qui fait surface hors de la maison. En plus, elle agit contre tout ce qui risque d'emporter Guillaume : elle «s'interposa entre son fils et l'Américain dans un élan qui signifiait : «Pour l'avoir, vous me marcherez sur le corps»» [p. 27]. Après s'être résignée à l'intention de Guillaume d'aller jouer aux États-Unis, elle impose une condition : «Là-bas, pas de filles, pas de cigares» [p. 229]. Lorsque la quête de Guillaume l'amène à s'enrôler, Joséphine fait preuve de sa résistance encore une fois : «elle enfouit ses sanglots de vieille

remercier ici Pierre Véronneau et André Gaudreault, professeur titulaire au Département d'Histoire de l'Art de l'Université de Montréal, qui nous a mis en contact avec lui.

mère abandonnée dans l'uniforme de Guillaume» [p. 331]. Ce sentiment d'abandon qu'éprouve Joséphine découle de son aspect altruiste : elle avait tout fait pour garder ses enfants près d'elle, mais, un à un, ses enfants l'abandonnent. L'Altruisme qui caractérise Joséphine est pourtant impur : elle se dévoue à ses enfants pour satisfaire ses propres désirs. De la même manière, l'autre acteur principal qui nuit à la quête de Guillaume est le curé Folbèche. Tout comme Joséphine veut protéger sa famille, il veut protéger la sienne, sa paroisse. D'après le curé, l'enrôlement aboutira à l'anéantissement du peuple canadien-français : «une époque sanglante va s'abattre sur notre jeunesse» [p. 316]. Il se définit aussi par l'Altruisme, quoique ce dernier provienne, à l'instar de celui de Joséphine, d'un désir personnel. La guerre est un acteur qui s'oppose à la quête de Guillaume en annulant son départ aux États-Unis. Mais il y a plus à dire : les événements internationaux retiennent Guillaume à Québec, et annoncent la conscription que le père Théophile et le curé Folbèche avaient prédite : «La conscription serait imposée dans quelques jours, et le gouvernement ne permettrait pas aux jeunes de s'éloigner» [p. 316]. L'Altruisme est donc présent dans la guerre en mettant le bien-être de la France avant celui du Québec.

Enfin, *Le Nationaliste*, le «journal patriotique à tendances fascistes» [p. 130] pour lequel Denis Boucher travaillait dans l'anonymat, se déclare opposant à la quête de Guillaume. Les murs du bureau du *Nationaliste* sont recouverts de photos de «Mussolini, Hitler, Franco, Salazar, Codreanu, Degrelle et autres personnages à tempérament dictatorial et violent» [p. 149]. Tout en vénérant le peuple allemand, Hitler, par exemple, supprimait

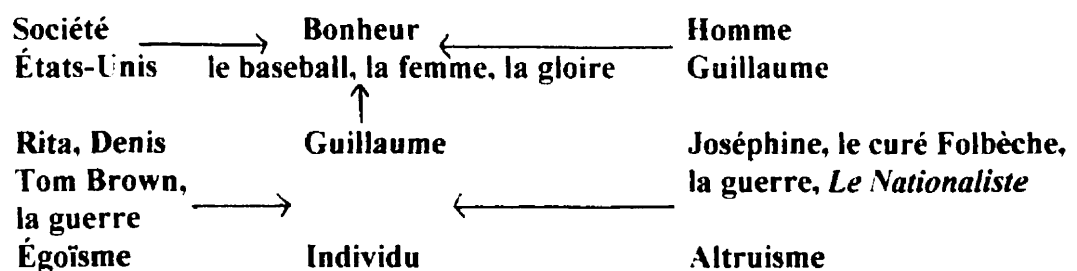
les droits de l'individu (allemand, évoqué par le prénom "Guillaume") en étatisant l'économie. Les traits fascistes de Hitler ressemblent au leadership de Joséphine et du cure Folbèche qui, ayant déjà été identifiés comme des opposants à la quête de Guillaume, tâchent d'exercer une autorité absolue dans la maison et dans la paroisse respectivement. Sur un plan plus large, tout comme les hommes de la ville se réunissent lors d'événements sportifs, ils se ressemblent pour riposter aux actions fascistes ou dictatoriales de *L'Action Chrétienne* : ils agitent des bannières telles que «À bas la dictature» et «Sommes-nous des Esclaves» [p. 198]⁷⁹. Finalement, c'est pour combattre le fascisme nazi en Europe que le départ de Guillaume aux États-Unis est contremandé : le pays a besoin de ses jeunes, dont Guillaume, pour lutter. Le fascisme comprend également le nationalisme belligérant, croyance qui se dit aussi de Joséphine, dont l'héroïne est sainte Jeanne d'Arc, et du curé, qui parle souvent de la "Race" canadienne-française. L'on sait que ce nationalisme nuit à la quête de Guillaume : le geste nationaliste qui consistait à lancer la balle devant la limousine des souverains britanniques l'éloigne temporairement de son Bonheur et ne lui accorde aucune gloire. En fait, son geste est possiblement une des raisons pour lesquelles son père a perdu son emploi à *L'Action Chrétienne*. Le fascisme relève lui aussi d'un Altruisme défectueux dans la mesure où le seul à véritablement en tirer profit est celui qui l'instaure, et non pas ceux pour qui il a été instauré.

⁷⁹L'aspect fasciste de *L'Action Chrétienne*, et bien sûr de la religion et de ceux qui s'y associent, est d'autant plus mis en évidence lorsque Jos Bonefon dit : «*L'Action Chrétienne* n'avait pas le droit de renvoyer Théophile [...] C'est de la dictature. Vivons-nous à Moscou ou à Berlin?», ce qui provoque l'exclamation suivante d'un membre de l'assistance : «C'est encore pire, on vit à Québec!» [p. 201].

Rita Toulouse et Denis Boucher sont deux acteurs qui assistent Guillaume dans sa quête en pourchassant la gloire eux aussi. La quête de Rita croise celle de Guillaume lorsqu'elle décide de sortir avec Ovide et de le tromper avec son frère en vue d'attirer vers elle l'attention du désiré Stan Labrie. Guillaume, à son tour, profite de la présence de Rita dans la maison durant la soirée *Paillasse* : il satisfait ses désirs sexuels ainsi que ses désirs de conquête et il réaffirme sa suprématie sur les autres (ses frères, les mâles en général). La nature coquette de Rita convient bien à Guillaume en lui permettant de faire perdurer sa primauté : elle lui écrit une lettre pour le remercier de ses exploits devant les éclaireurs et, vers la fin de la quatrième partie, «une complicité de coquetterie exaspérante» a repris entre les deux [p. 312]. Quant à Denis, son ambition de prévaloir sur les autres s'allie, elle aussi, à la quête de Guillaume. Après tout, c'est Denis qui amène chez les Plouffe le pasteur américain qui veut faire de Guillaume un héros sportif. Enfin, Denis finit par prendre comme parti politique et comme religion lui-même : comme dit le curé, «[c]'est à croire que tous les gens intelligents [dont Denis] sont des apostats du nationalisme et de la religion» [p. 275]. Rita et Denis, réunis à leur valeurs, semblent promulguer l'actant de l'Égoïsme en ce qui concerne leur relation à la quête de Guillaume.

La guerre semble jouer un double rôle par rapport à la quête du Bonheur de Guillaume. On a déjà exposé que la guerre met fin à son éventuel avenir aux États-Unis la veille du départ. La situation est pourtant différente dans l'épilogue, où Guillaume accède à son Bonheur, en ce sens qu'il joue au baseball, fréquente des jeunes filles et connaît une

gloire que la paix sur le sol nord-américain n'aurait pu lui offrir : le combat. Tout cela sans l'ingérence de sa famille, surtout de sa mère. L'Égoïsme se rattache donc aussi à la guerre dans la mesure où elle permet à l'ego de Guillaume, à l'individu qu'est Guillaume, d'éclorre, de s'épanouir. Celui-ci n'a plus besoin de se cacher derrière le masque d'enfant qui le recouvrait tant à la maison. La guerre a surtout la fonction de transformer l'objet de valeur de Guillaume et sa quête ressemble dorénavant plutôt à celle d'Ovide : le but est d'atteindre l'âge d'homme. Et Guillaume y réussit. Entrent donc en jeu les dernières phrases du roman où Joséphine s'écrie : «C'EST PAS CROYABLE! GUILLAUME QUI TUE DES HOMMES» [p. 344, en capitales dans le texte⁸⁰]. Guillaume devient enfin aux yeux de sa mère ce que le narrateur et le lecteur savaient depuis la première partie : «il était devenu un homme» [p. 98]. Guillaume se révèle d'autant être un archi-actant qu'il figure à la fois comme Sujet (Individu) et Destinataire (Homme). C'est donc lui qui profite de sa propre quête, ce qui le met tout de suite en contraste avec son frère, Ovide, que l'épilogue révèle être malheureux là où il croyait le Bonheur possible : avec Rita.



⁸⁰Cette dernière phrase du roman est indicative du nouveau statut d'homme de Guillaume par le fait même qu'elle est écrite en lettres majuscules. Il est cependant à noter que dans les versions de 1973 et de 1980 la dernière phrase est écrite en italiques.

Dans le schéma exposé ci-haut, et pour récapituler, Guillaume cherche à maintenir la gloire qu'il désire telle que définie par les États-Unis. La gloire se réalise donc dans le baseball et dans la conquête sexuelle. Rita et Denis, de par de leur propre quête, aident Guillaume, dont la quête se voit entravée par sa mère et le curé. Guillaume finit par bénéficier de sa propre quête. Au niveau actantiel, l'Individu cherche le Bonheur tel que défini par la Société dont il fait partie. L'Égoïsme facilite sa mission alors que l'Altruisme y nuit. La Société finit par attribuer à l'Individu ce qui le rendra heureux : l'âge d'Homme.

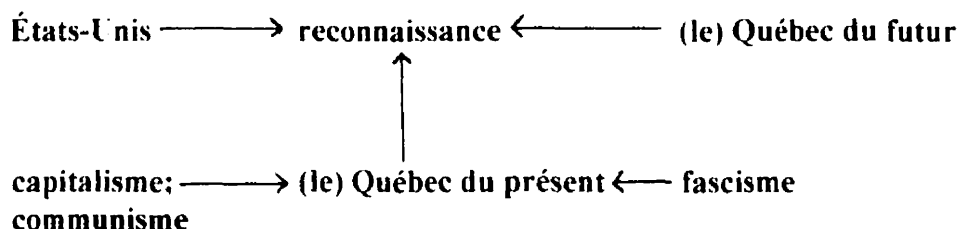
Alors que l'Individu qu'est Ovide représente le Québec du passé, rattaché à son Destinateur, la France, dans sa quête de reconnaissance, l'Individu qu'est Guillaume symbolise plutôt le Québec du présent⁸¹ : le Québec qui, dans sa quête de reconnaissance, accepte sa place en Amérique et admet l'influence que cette dernière exerce sur lui. Ce Québec du présent s'allie au capitalisme, qui découle de l'Égoïsme (le désir de l'avancement du moi qui caractérise Rita et Denis), et au communisme, qui veut faire table rase des classes sociales et qui est rapproché du sport : «Le jeu d'anneaux peut rivaliser avec le communisme pour aplanir les différences sociales⁸² [p. 43], pour affronter le fascisme⁸³, qui

⁸¹ Il s'agit bien sûr du présent d'alors et non pas du présent de maintenant.

⁸² La notion de propriété commune est aussi présente dans le sport : Guillaume devient un «symbole à plusieurs de ses compatriotes» [p. 212]; il leur appartient donc : «le veau d'or de vos paroissiens, c'est le baseball» [p. 74].

⁸³ Le capitalisme et le communisme (les Alliés) se sont alliés pendant la deuxième Grande Guerre pour combattre le fascisme (l'Axe).

tâche de veiller à l'échec de l'Individu au profit du groupe, du *fascio*⁸⁴ (la famille ou la paroisse⁸⁵). Le Québec du présent finira par grandir et par se tailler un avenir en prenant sa place en Amérique du Nord et non pas en déclarant sa loyauté envers l'Ancien Monde. Son avenir demeure donc avec le Nouveau Monde, et non pas avec l'Europe et dans le passé. Les extraits suivants en sont les preuves : l'observateur dit : «Romains par le cœur, Normands par la tête [...] [i]ls sont à la fois Français et Américains, ils sont simples et compliqués» [p. 129]; Guillaume dit : «On est des Américains ou bien on n'est en pas» [p. 251]. Et ils le sont.



⁸⁴*fascio* (italien) «faisceau». C.f. ROBERT, Paul. *Le Petit Robert 1: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Les Dictionnaires Robert-Canada. Montreal, 1991 [p. 761].

⁸⁵L'observateur demande ou le curé se demande : «L'épidémie qui déferlait sur le christianisme depuis vingt ans avait-elle contaminé la famille unie de ses ouailles du microbe si redouté du communisme?» [p. 54].

Ovide et Guillaume : de l'affrontement au front

Ovide et Guillaume, en raison de leur statut comme deux Sujets qui se lancent chacun dans sa propre quête du Bonheur et comme deux membres de la même famille et de la même société, s'affrontent dans le roman. Le croisement de leurs quêtes a été présagé par la nature de la naissance de Guillaume, qui «tomba dans le ménage Plouffe dix ans après celui qu'on avait cru le dernier, Ovide» [p. 15]. Il y a d'emblée une relation marquée par le conflit entre les deux, Guillaume enlevant à son frère ce qui lui appartenait dans le passé. La place spéciale auprès des parents, surtout Joséphine, qu'occupait Ovide est désormais réservée à Guillaume : Ovide n'est plus le «chef-d'œuvre» de sa mère [p. 26]. Cet antagonisme entre les deux frères demeure présent tout au long du roman. Guillaume est le premier à se moquer du fait qu'Ovide sortira avec Rita : «Et ils eurent de nombreux enfants» [p. 20]; ce qui incite Ovide à dire : «Ne va pas commencer à l'embrasser sur les bras. C'est pas ta mère, ni ton père» [p. 20]. Même Cécile reconnaît que sa mère a manifesté trop d'indulgence envers le benjamin : «vous l'avez trop gâté» [p. 20]. Ovide s'offusque lorsque Tom Brown, qu'il croit intéressé à la musique, révèle qu'il rend visite aux Plouffe pour entraîner Guillaume et il commence à s'apercevoir que «l'habileté de son frère constituait, aux yeux des femmes et des intellectuels étrangers, l'élément le plus intéressant de sa famille» [p. 27]. En plus, Ovide fait une grimace lorsque sa mère dit à Rita : «Pour Guillaume, on est si habitué de le voir faire des exploits qu'on trouve ça normal. Vous

comprenez, c'est notre bébé. On l'aime bien» [p. 77]. Ces exemples mettent en relief dès le début du roman la différence entre les deux genres de Bonheur recherchés par les deux fils et présage l'une des plus importantes dialectiques : l'habileté (physique) contre l'intelligence.

Dans le fond, Rita n'est qu'un moyen de permettre soit à Ovide soit à Guillaume de faire prévaloir son intérêt respectif. Ovide, dont le narcissisme est blessé par l'attention accordée à l'athlète dans sa société, essaie de faire comprendre à Rita, dans une tentative de rationalisation ou de justification de ses goûts personnels, que «le sport est méprisable auprès de la grande musique» [p. 32]. Rita Toulouse sert également d'outil à Guillaume pour confirmer la suprématie du sport, celle-là n'étant qu'un simple trophée pour celui-ci. La première véritable confrontation entre les deux frères a lieu lors de la soirée *Paillasse*. L'aspect contraire des quêtes d'Ovide et de Guillaume se fait voir lorsque celui-ci réussit à enlever Rita à celui-là. Le fait qu'Ovide soit en état de conjonction avec son Bonheur implique, dans ce cas au moins, que Guillaume ne l'est pas (ou l'est dans une moindre mesure) : il est vrai que Guillaume n'est jamais disjoint par rapport à son Bonheur dans la première partie du roman, mais ici toute l'attention est dirigée vers le spectacle d'Ovide; Guillaume ne peut permettre que cela arrive. Aussi ce dernier passe-t-il à sa performance. Guillaume ayant conquis Rita, Ovide n'est plus conjoint vis-à-vis de son Bonheur. En fait, le Bonheur de l'un s'acquiert souvent au dépens de celui de l'autre. Il est vrai qu'en général le jeune est plus content à la maison quand Ovide est au monastère. Alors, au moment où

Ovide emmènera Rita au Château Frontenac, Guillaume menace de mettre fin à ce Bonheur: par le chantage, il arrive à se procurer ce qu'il veut en profitant du Bonheur de son frère : «Je sais pourquoi t'es content. Rita Toulouse. Je t'ai vu avec à midi [...] j'suis un homme et j'aime ça coucher tout nu. Je parlerai pas si tu dis à la mère de pas me faire mettre le maudit pyjama» [p. 251]. Enfin, quand Ovide semble avoir une fois pour toutes conquis Rita, il faut que Guillaume se remette à flirter avec sa future belle-sœur. Il est vraisemblable que cette habitude qu'ont les deux frères de se disputer la femme découle de leur relation avec leur mère. L'aspect incestueux que Joséphine avait introduit dans ses relations avec ses fils a évidemment gagné toutes les relations que maintiennent ces derniers avec un membre de l'autre sexe. Ils rivalisent donc pour l'attention de Rita, qui n'est dès lors qu'une extension de la mère. Et toutes les femmes le seront aussi longtemps que les fils ne rompent pas les liens qui les rattachent à elle.

La rivalité entre Guillaume et Ovide pour l'attention et l'amour de leur mère est responsable du caractère malheureux qui marque Ovide pendant une grande partie du roman. Ayant été dépourvu de l'unique attention de sa mère à l'âge de neuf ans (rappelons qu'Ovide a vingt-huit ans au début du roman alors que Guillaume en a dix-neuf), il n'est pas capable de préciser son Bonheur, ou tout simplement de remplacer sa mère par une autre. La mère ayant été sa première victoire, par contre, Guillaume a, lui aussi, du mal à viser un nouveau Bonheur. Aussi ne cherche-t-il que de la gloire au moyen de la victoire et auprès de la femme. La mère joue donc un rôle davantage important dans les quêtes du Bonheur de ses

deux fils que l'on n'a exposé jusqu'ici. Elle est présente de manière plus concrète dans le sport, dans la musique et les belles choses ainsi que dans les autres femmes: ces objets de valeur ne sont possiblement qu'une autre manifestation de la mère. Cela explique le fait que les enfants Plouffe soient toujours des enfants à des âges où ils devraient être des adultes, ainsi que pourquoi Guillaume finit par être le seul fils à atteindre l'âge d'homme, ayant dépassé la frontière de la zone maternelle, la maison : il se retrouve à la guerre et il tue au front.

Les schémas actantiels des deux sujets principaux exposés, la discussion des parcours narratifs du quatrième chapitre peut maintenant être reprise, car ces parcours définissent chacun un actant fonctionnel. Le premier parcours narratif consiste à conquérir Rita Toulouse. Cependant, ne l'ayant pas accompli, Ovide est toujours un Enfant : il est vierge et il habite chez ses parents. Dans le deuxième parcours narratif, où Ovide se réfugie au monastère, il s'agit de quitter la famille pour une autre famille : même si Ovide n'est plus à la maison, il est toujours en Famille : le monastère, en tant qu'entité religieuse qui est sévère et d'où la Femme est exclue, n'est pas si différent de la maison Plouffe. C'est donc l'actant de la Famille qui prévaut. Dans le troisième parcours narratif, Ovide revient du monastère pour conquérir Rita. Il est plus que jamais un Individu. Cet actant se maintient dans le quatrième parcours, qui consiste à se trouver une situation. En s'engageant dans ces deux parcours, Ovide fait tout pour lui-même, pour l'Individu qu'il est. Dans le cinquième parcours, où Ovide cherche à se marier, c'est encore la Famille qui prévaut. Car devenir un

homme pour Ovide implique épouser Rita et, finalement, engendrer des enfants. Enfin, l'épilogue révèle que le dernier parcours véhicule l'actant de l'Enfant : dans sa quête d'Individu, Ovide n'est pas devenu un Homme: il a plutôt produit une Enfant tout en demeurant un Enfant (il reste auprès de sa mère).

Tout se présente différemment pour Guillaume. Dans le premier parcours narratif Guillaume et Ovide ne sont pas très différents l'un de l'autre : il sont traités en Enfant par leurs parents, même si Guillaume n'est pas vierge. Dans le deuxième parcours, lorsqu'Ovide est au monastère, la Famille prévaut comme actant. Quant à Guillaume, il a peur et il traîne beaucoup à la maison à la suite de son arrestation par la police, y cherchant asile. La Famille est donc l'actant dominant pour lui aussi. Ensuite, l'Individu est l'actant qui se dégage du troisième parcours : Guillaume sait alors que les Reds de Cincinnati s'intéressent à lui: il se distingue, il règne plus que jamais et il s'en vante devant son frère récemment revenu du monastère. Lors du bref quatrième parcours narratif, quand Ovide cherche une situation, Guillaume n'est guère présent. Il est toutefois présent assez longtemps pour se faire battre par des officiers. Cet acte de violence rappelle la raclée reçue de son père qui confirmait son image d'Enfant dans le premier parcours : l'Enfant est donc, ici, l'actant qui se dégage. Dans le cinquième parcours, lorsqu'Ovide essaie de passer à l'âge d'homme en annonçant son mariage et son nouveau poste, Guillaume annonce qu'il s' enrôle. C'est donc sa tentative à lui de devenir un homme. Avant de l'être, c'est son Individualité qui refait surface. L'épilogue confirme qu'il a bien atteint cet état d'Homme, alors que pour Ovide

CHAPITRE SIXIÈME :

LES DEUX UNIVERS ET LES TROIS (OU QUATRE) FONCTIONS

Le sociolecte et l'idiolecte

Étant donné que les deux quêtes principales du roman sont des quêtes de l'Individu, il n'est pas étonnant qu'une dialectique importante existe entre l'univers individuel (ou l'idiolecte) et l'univers collectif (ou le sociolecte), qui sont les deux micro-univers sémantiques ou les deux universaux : les structures axiologiques élémentaires ou les axiologies comme systèmes de valeurs. Ovide est tiraillé entre l'idiolecte et le sociolecte dans la mesure où son Destinateur l'est, la Famille étant la rencontre des deux univers. La valeur la plus importante de l'univers collectif est celle de l'interdit ou de la prohibition de l'inceste. L'on s'attendrait naturellement à ce que la relation quasi incestueuse qui existe entre Joséphine et ses fils soit brisée à la suite du départ de la maison de ces derniers. Cependant, le lecteur apprend dans l'épilogue que Napoléon et Ovide retournent à la maison maternelle, retour qui implique un retour vers la mère et qui symbolise un retour vers la matrice. Le mariage et la procréation n'ont même pas pu rompre l'inceste, qui continue donc à dominer la relation entre mère et fils (à l'exception de Guillaume...).

La règle la plus importante de l'univers individuel est celle de l'interdit du meurtre, règle qu'Ovide ne viole pas. Cela ne veut pourtant pas dire qu'il ne soit jamais question de

meurtre lorsqu'il s'agit d'Ovide. Bien sûr, sa mère suggère qu'il se soit suicidé quand il ne retourne pas à la maison, donc à elle, après la désastreuse soirée *Pailleasse*. Et Cécile l'accuse de la mort d'Onésime : «Il lui a jeté un sort. Sorcier maudit! [...] C'est le défroqué qui l'a tué!» [p. 296-297]. Mais la réalité, c'est qu'Ovide ne s'est pas suicidé ni non plus n'a tué l'ami de cœur de Cécile. Bref, Ovide passe outre la loi du sociolecte tout en obéissant à celle de l'idiolecte.

Guillaume, par contre, fait preuve d'une véritable inversion des contenus en ce qui concerne les deux univers. L'inceste marque sa relation avec Joséphine, tout comme il marque celle de ses frères. Durant la plus grande partie du roman, Guillaume ne viole pas la loi de l'interdit du meurtre et il n'est donc pas très différent d'Ovide en ce qui a trait aux deux univers. Il vainc, mais il ne tue pas. Pourtant, tout change pour de bon vers la toute fin de la quatrième partie. Guillaume retourne à la maison en uniforme militaire et il fait mourir son père : «On entendit le long «ah !» déchirant de Théophile» [...] Le paralytique était mort depuis l'arrivée de Guillaume» [p. 329 et 331]. Dans l'épilogue, Guillaume devient un véritable tueur en racontant, par le biais de ses lettres, ses exploits militaires. Qui plus est, il acquiert de sa mère la reconnaissance d'homme : la relation quasi incestueuse ne pourra plus exister entre lui et Joséphine, et Guillaume se rachète. La situation finale est de cette manière très différente de la situation initiale pour Guillaume : il rompt avec l'inceste, loi déjà transgressée, et il enfreint l'interdit du meurtre, loi à laquelle il obéissait jusque-là.

Guillaume est, lui aussi, pris entre les deux univers, étant lui-même un Individu, alors que son Destinateur, la Société, relève de l'univers collectif. La culture (de la société) et la nature (de l'individu), les deux faces du sociolecte, se disputent le destin d'Ovide et de Guillaume, qui, eux, se disputent la vie et la mort (ou la survie de l'individu), les deux faces de l'idiolecte. La nature d'Ovide ne cadre pas du tout avec la culture qui l'entoure et dans laquelle il se sent enseveli. Cette culture se fait de plus en plus américaine, de sorte que même ceux qui essaient de demeurer fidèles aux anciennes valeurs, originaires de la France mais qui n'y existent même plus⁸⁶, finissent par renoncer à leur nature et par se soumettre à la culture dominante. Par exemple, Ovide, une fois revenu des États-Unis, utilise son premier anglicisme flagrant : «Ils *cancelent* ton départ» [p. 314-315, souligné par nous]. La lutte que doivent entreprendre les individus comme Ovide Plouffe, dans une société comme celle de Québec dans les années 1930 et 1940, est le mieux explicitée dans la description suivante de François Thibodeau, qui accompagne Ovide au piano lors de la soirée de musique d'opéra :

Chétif, timide, manquant de confiance en soi, il personnifiait le type à qui la vie n'a pas permis de faire fructifier ses dons par le travail et l'étude. La classe ouvrière pullule de ces talents en friche. On les voit ici et là, attelés à des emplois médiocres qu'ils remplissent machinalement, les yeux perdus dans un rêve qu'ils ne parviennent jamais à préciser. Ils le poursuivent dans toutes les directions et à la fin tombent dans le gâtisme, forcés d'une raison de vivre au-dessus de leur atteinte [p. 79-80].

⁸⁶Le curé Folbèche dit : «Vous n'ignorez pas tout le mal qui s'est fait en France. Vous n'avez qu'à écouter les chansons de Lucienne Boyer et de Tino Rossi. C'est l'impureté faite mélodie. Dieu en a assez. La France doit expier ses péchés [...] Est-il juste que cette population de la province de Québec [...] aille se gâter au contact [...] de ces Français, dont les péchés sont trop connus [...]?» [p. 228-229]. Quant à Théophile, il se cache dans le salon pour écouter *J'ai deux maîtresses*.

Alors qu'Ovide se trouve aux prises avec *sa* nature et *la* culture, Guillaume, lui, est plutôt en lutte avec les deux faces de la culture québécoise. Selon Victor-Laurent Tremblay, il existait (ou il existe encore) à/au Québec une culture «populaire» (qu'il désigne curieusement «nature») et une culture «officielle» (qui prend le nom de «culture»)⁸⁷. C'est-à-dire que malgré les changements socio-économiques (la culture américaine populaire) qui s'emparent de la société québécoise dans le roman, cette dernière reste jusqu'à un certain point fidèle à ses racines catholiques et françaises (la culture officielle). La maison et la Famille, par exemple, tiennent au passé et au rattachement aux origines. D'où le fait que Guillaume doit passer d'enfant en homme ou d'homme en enfant selon qu'il est à la maison ou dehors.

Donc, selon les termes de Tremblay, le rapport nature-culture qui caractérise l'univers collectif marquerait donc la quête de Guillaume alors que la valeur vie-mort qui caractérise l'univers individuel se dirait de la quête d'Ovide. Il a été constaté plus haut qu'Ovide perd progressivement de son caractère individuel au fur et à mesure que la culture américaine s'impose, le résultat étant qu'on repère même un anglicisme dans ses paroles. En ce qui concerne les deux univers, Ovide semble abandonner, même si c'est à son insu, la quête de l'Individu. Le mariage et la procréation étant le résultat de la quête d'Ovide, l'Individu s'efface devant la garantie de la survie de l'espèce, laquelle est plutôt de l'ordre du

⁸⁷TREMBLAY, Victor-Laurent. «Le mythe des jambes» chez Roger Lemelin» dans *Vox et Images: littérature québécoise*. Vol. XVIII, #2 (53); hiver 1993 [p. 369].

sociolecte. La survie de l'espèce succède à la mort (de la quête) de l'individu.

La religion a un rôle important dans la quête d'Ovide et de Guillaume. Le curé Folbèche, pour des raisons évidentes, représente la religion plus que tout autre acteur dans le roman. Comme la Famille, la religion se range entre les univers individuel et collectif : elle a comme fonction de mettre en parallèle le destin de l'individu et celui de l'espèce. Le curé est de l'avis que la survie de la "Race" canadienne-française dépend de ce que deviendront les gens comme Ovide et Guillaume : «Et nos jeunes gens, l'avenir de la race canadienne-française, seront fauchés sur les champs de bataille européens» [p. 227]. La place d'Ovide est donc au monastère : «Autant de religieux, autant de victimes arrachées aux canons anglais» [p. 274]; et celle de Guillaume est aux États-Unis : «Guillaume se réfugiera aux États-Unis» [p. 274]. Chose curieuse, quoique le curé ne détourne pas ses paroissiens de l'accouplement, la meilleure façon d'assurer un futur à la "Race", il ne les encourage jamais à le faire non plus.

La guerre, le sport, la religion et la survie ou la fécondité sont des valeurs qui refont surface constamment dans *Les Plouffe*. La société dans laquelle se déroulent les événements du roman, que ce soit une société traditionnelle francophone et catholique ou une société américanisée nouvelle, semble faire entrer en jeu et manipuler ces valeurs, produisant donc un effet quelconque sur ceux qui y vivent. Cependant, l'«idéologie tripartite», conçue et

exposée par Georges Dumézil⁸⁸, amène à croire que c'est plutôt l'inverse, que ces valeurs récurrentes ont comme fonction de constituer et d'organiser toute société d'origine indo-européenne, dont la société québécoise de la fin des années 1930 et des années 1940. Cette idéologie tripartite est «la régulation qui fait que toutes les activités socio-religieuses se répartissent et s'ordonnent d'après trois fonctions : la fonction souveraine ou «spirituelle» [...]; la fonction «martiale», ou violente [...]; [et] la fonction «végétative», ou nourricière, productrice de richesses [...]⁸⁹». Ces trois fonctions semblent bel et bien correspondre aux thèmes récurrents mentionnés plus haut.

Les trois fonctions permettent de repenser ce qui précède d'une autre manière. La première fonction est véhiculée par la religion : par le curé Folbèche, par Théophile et par Joséphine particulièrement. Même Ovide y est pour quelque chose. Ces personnages ont chacun un domaine qui est censé être le leur : c'est la paroisse pour le curé, le sport pour Théophile et la maison pour Joséphine. La paroisse est «une famille de plusieurs milliers

⁸⁸La sémiotique greimassienne dont on se sert fait elle-même référence à Dumézil – selon Lemelin, «La sémiotique greimassienne a cherché à concilier les diverses acceptions (les divers aspects du concept de valeur) [...] Deux grandes classes de valeurs ont été établies, les valeurs descriptives et les valeurs modales», «alors que les premières relèvent de la troisième fonction de G. Dumézil, les secondes relèvent de la problématique des deux grandes fonctions de souveraineté» C.f. LEMELIN, Jean-Marc. «De la valeur à la valence» dans *Pragmatische : Autres études : Les États de la sémiotique : Greimas, Fontanille et Zilberberg*, [En ligne], mars-mai 1998 [http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/semiotiq.htm] (22 avril 1999), et GREIMAS, A. J. et Courtés J. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Hachette. Paris, 1979 et 1986 [tome 1, p. 151-153 (surtout p. 152); tome 2, p. 238-239 – article "Thymique" par J. F. (Jacques Fontanille)].

⁸⁹*Encyclopaedia Universalis* (Supplément, Vol. 1). «Dumézil, (Georges)» *Encyclopaedia Universalis* France S. A. Paris; 1980 [p. 476]

d'enfants [...] dont il [le curé] avait pris charge vingt-cinq ans auparavant» [p. 54]. Le curé avait depuis longtemps gouverné ses paroissiens sans accroc, mais, comme dit le roman, «la dangereuse et ingrate période de l'adolescence et de la jeunesse est toujours à craindre [] La famille [...] prétendait user de la formation et de l'esprit catholiques pour se conduire elle-même» [p. 54]. Le curé voit diminuer peu à peu son autorité et le lecteur assiste à l'affaiblissement de la fonction souveraine, au moins en ce qui a trait au curé. Plus tard, après le geste nationaliste de Guillaume lançant une balle de baseball aux souverains britanniques, le manque de pouvoir du curé est évident : il s'interpose dans l'échauffourée entre les gendarmes et Guillaume, ordonnant à ceux-là de lâcher celui-ci : «I order you to give liberty to Guillaume» [p. 138]. Le curé a une trop bonne opinion de son autorité, «croyant comprendre que le brave Québécois [le détective de la Police provinciale qui est responsable de la libération de Guillaume] expliquait aux colosses rouges qu'il serait imprudent, dans les circonstances, d'arrêter un Canadien français sans la permission de son curé» [p. 138-139]. La réalité est que la toute-puissance du curé n'est pas si toute-puissante qu'il le croit.

En fait, la défaillance du pouvoir du curé est évidente chaque fois qu'il essaie d'intervenir. Il a beau essayer de faire reprendre Théophile Plouffe à *L'Action Chrétienne* et il ne peut rien pour sauver ses jeunes paroissiens de l'inévitable conscription. Une autorité qui dépasse les limites de Québec se fait sentir de plus en plus dans le roman, comme l'importance des événements nationaux et internationaux pèsent de plus en plus lourd sur la

ville. Il s'agit des autorités à Londres et à Ottawa ainsi que la hiérarchie supérieure de l'Église catholique. Comme l'explique Denis Boucher, dans des propos fédéralistes lors de l'assemblée des six ouvriers de *L'Action Chrétienne* dans les locaux du *Nationaliste*, ce qui se passe autour d'eux est virtuellement hors de leur maîtrise, car les autorités britanniques, canadiennes-anglaises et québécoises catholiques agissent en complicité les unes avec les autres pour maintenir la division entre les Canadiens français et les Canadiens anglais, complicité qui finit par garder ceux-là dans un état de soumission :

Qui donc est intéressé à ce que cette division dure toujours? L'Angleterre. Car un Canada uni, une vraie nation se débarrasserait vite de sa tutelle. Et quel est l'atout de l'Angleterre pour entretenir cette division : la province de Québec catholique. Nos conquérants utilisent notre nationalisme, notre catholicisme, notre sang français pour fomenter cette mésentente. D'un autre côté, nos bons évêques, désireux d'assurer la survivance de notre race, doivent, par un de ces pénibles paradoxes de l'Histoire, employer les mêmes tactiques. Si le Canada devenait nation unie et indépendante, c'en serait fait de notre admirable catholicisme, de nos incomparables traditions et de notre esprit français. Car, les ponts-levis de la Province abaissés, nous serions vite dévorés par le monstre anglo-saxon et matérialiste que notre clergé tient heureusement en échec aux frontières de la Province. Le Foreign Office de Londres, diabolique comme toujours, a depuis longtemps compris l'identité de ses intérêts avec ceux du clergé québécois. Et c'est là que nous voyons la diplomatie anglaise proposer à notre haut clergé une abominable collaboration [p. 156].

La tendance d'affaiblissement qui s'abat sur le pouvoir du curé se trouve chez Joséphine aussi. On sait déjà que ses enfants lui enlèvent peu à peu ses possessions personnelles, chose qu'elle tolère aussi longtemps qu'elle rendra ses enfants heureux. Mais ses enfants font plus que lui dérober ses possessions : ils contestent carrément son autorité. Le premier à le faire est Napoléon qui renverse la décision de sa mère qui ne veut plus que

le pasteur américain retourne à sa maison; Napoléon dit : «J'en ai assez de me faire passer le torchon. L'abbé Brown va venir me porter mes portraits. C'est moi qui vous le dis» [p. 67]. Ensuite, malgré l'interdiction mise en place par Joséphine («Je veux pas la [Jeanne] voir traîner ici [...] Tu peux lui donner son transfert» [p. 120]), il assure à Jeanne une place sur le balcon pour la parade royale : «Vous garderez une place pour mon amie Jeanne Duplessis. J'ai dit» [p. 120]. Un peu plus tard, il défie son père de le frapper avec sa ceinture. Cécile se rebiffe elle aussi contre l'hégémonie maternelle quand Joséphine lui dit de ne plus voir Onésime : «C'est de votre faute. J'me suis pas mariée avec Onésime parce que vous vouliez que je reste avec vous [...] Maintenant vous m'enlevez mon seul ami [...] Allez-vous-en, sans-cœur, sans-cœur!» [p. 119]. Lorsque Joséphine fait partir Jeanne et Onésime, venus regarder passer les souverains anglais, Napoléon laisse échapper un juron devant sa mère («Viourge de Viourge!» [p. 135]) et Cécile dit : «Mêlez-vous de vos affaires, vous, la mère!» [p. 135]. Plus tard, elle justifie «sur un ton de défi» le fait qu'elle circule en autobus avec Onésime [p. 224]. Enfin, Guillaume, muni de ses mille dollars et de son contrat avec les Reds de Cincinnati, est le véritable meneur dans la maison, quoiqu'il ne soit jamais irrévérent : «— Tu nous feras des patates frites, m'man, *ordonna* Guillaume» [p. 224, souligné par nous]. Quant au père, Théophile est rendu impuissant par la paralysie, par l'âge (qui mène à croire que *L'Action Chrétienne* l'avait vraiment renvoyé à cause de son âge et non pas parce qu'il n'avait pas posé de banderoles sur sa maison, si ce n'est pas à cause du lancer de Guillaume); aussi son pouvoir se transforme-t-il en impuissance.

Napoléon, Cécile et Guillaume régentent tellement dans la maison, qu'Ovide, une fois revenu du monastère, «rugit» : «Silence! [...] Tous, vous allez marcher droit. Et vous allez apprendre à vous conduire [...] et à respecter vos parents» [p. 233]. Ovide est le seul des enfants qui ne récuse jamais l'autorité de ses parents. La raison en est qu'Ovide lui-même tient à l'autorité, à l'ordre, et de là à la tradition et à l'habitude. Ovide est «le chef spirituel du foyer» [p. 15] et il a donc du pouvoir à perdre si la tendance à la dérive de la fonction souveraine continue. L'épilogue, si révélateur qu'il soit, montre pourtant que dans son propre foyer, c'est plutôt sa femme qui mène, car Ovide concède à Rita : «Vas-y à ton feu d'artifice [...] Tu reviendras à minuit, comme d'habitude» [p. 337].

Tous les membres de la souveraineté mentionnés plus haut, surtout le curé et les parents Plouffe, se caractérisent par un racisme profond envers les étrangers (étrangers à la Famille : à la famille et à la paroisse). Il s'agit d'un racisme centripète⁹⁰ qui vise les Canadiens anglais, les Anglais proprement dits et les protestants. La misère et le chômage sont choses courantes dans la vie des gens de la Basse-Ville de Québec et ils permettent à ses habitants de perpétuer leur haine envers leurs conquérants et aussi envers les immigrants tels les Juifs (haine qui n'est pas très explicite dans le roman). Ce racisme s'oppose à l'autre forme de racisme, le racisme centrifuge, qui se dit des sentiments des conquérants (les

⁹⁰ Aussi appelé le racisme du colonisé, de l'exploité ou de l'opprimé. Le racisme centripète passif se distingue du racisme centrifuge qui est plutôt actif. c'est le racisme de colonisateur, de l'envahisseur ou de l'oppresseur. C f. Lemelin, Jean-Marc. *Pragmatisation : La vie : Métapsychologie*, [En ligne], 1997 [http://www.uqam.ca/~lemelin/METAPSYC.htm#metabio] (28 novembre 1998).

Anglais) envers les soumis (les Canadiens français), ou des Nazis envers les Juifs et les autres races supposément inférieures. Il existe une tendance dans le roman à convertir le racisme centripète de la souveraineté (le curé, Théophile et Joséphine) en quelque chose qui ressemble davantage au racisme centrifuge, ce qui finit par détrôner ces souverains locaux ou familiaux.

Le Nationaliste, par exemple, est un journal qui essaie de mettre en parallèle la crise canadienne-française avec celle des Nazis et des fascistes en Europe. C'est une tentative de proclamer la "Race" canadienne-française une race supérieure, un appel aux armes si l'on veut. Il s'agirait donc d'une tentative de convertir le racisme centripète en racisme centrifuge. Même si *Le Nationaliste* échoue, le sport n'y échoue pas, de sorte qu'il y a des changements en ce qui concerne le racisme tel que véhiculé par la fonction souveraine, ce qui conduira logiquement à un changement dans l'importance de cette fonction. Le sport a comme fonction de conquérir (ce qui évoque le racisme centrifuge) et, en même temps, de véhiculer le nationalisme (qui se dit plutôt du racisme centripète). Chez Guillaume, il y a donc (con)fusion des deux genres de racisme, qui va déjà à l'encontre du racisme purement centripète du curé Folbèche, de Théophile et de Joséphine.

Il importe de voir si cette tendance de la mise en cause de la première fonction s'étend pour inclure les deux autres fonctions. La seconde fonction, la fonction martiale, violente ou guerrière ne va certainement pas à la baisse dans le roman. En fait, le contraire

est plutôt vrai : la guerre continue à s'imposer de plus en plus jusqu'au point où elle menace d'arracher à Québec une bonne portion de ses jeunes hommes. Cependant, la deuxième fonction ne naît pas de la guerre : elle est d'abord présente dans le sport et chez les athlètes, qui feront, eux, de bons soldats. Aucune véritable mention de la guerre n'existe dans la première partie du roman, la force se reprenant plutôt lors des événements sportifs et chez les intéressés au sport : Napoléon, Guillaume, Théophile, Tom Brown, Stan Labrie et Charles Métivier. Cependant, la deuxième partie du roman commence ainsi : «Mai 1939! Hitler provoquait l'Europe [...] Encore la guerre? [...] Une autre époque se levait» [p. 113]. Mais le sport et la guerre restent séparés et distincts, à part l'allusion suivante : «Mais depuis la venue du pasteur Tom Brown, une ère nouvelle éclosait, portant une mystérieuse semence d'événements» [p. 113]. C'est-à-dire qu'il risque d'y avoir un lien entre la nouvelle époque engendrée par la guerre et la nouvelle ère engendrée par le sport. Cependant, cette mention de la guerre éventuelle en Europe est vite remplacée par le sport : Napoléon et Guillaume «revenaient du terrain de jeu» [p. 113].

Bientôt après, la politique, nécessairement présente dans la guerre, se mêle au sport pour la première fois lorsque Guillaume lance la balle de baseball au cortège royal dans un élan de nationalisme : le sport et la guerre se confondent. L'impact de la guerre se fait de plus en plus fort dans la troisième partie qui, comme la précédente, débute avec une référence à la guerre qui éclate en Europe. Le sport et la guerre y sont de nouveau réunis : «Quelle série mondiale! [...] Battrait-on les records de la première Grande Guerre?» [p. 219].

Il est toutefois à noter que les Canadiens se distinguent des Américains (des États-Unis) eu égard à la guerre. Ceux-là entreront dans le combat, alors que chez ceux-ci, «Roosevelt tâtait l'arène d'un pied discret» [p. 219]. Les Québécois, pourtant, qui ne veulent pas «endosser l'uniforme des Alliés» [p. 219], se comportent à l'américaine face à la guerre : «les Québécois se rendaient à la foire de l'Exposition Provinciale pour oublier leurs soucis dans le brouhaha des crieurs de cirque, des trompettes, des courses de chevaux et dans l'odeur des patates frites» [p. 220].

À mesure que l'américanisation (d'où l'infantilisme et le sport) se fait sentir, la guerre s'infiltré dans les actions mêmes des gens ordinaires de la ville : Ovide, étant sorti du monastère sous prétexte de ne pas vouloir avoir l'air d'un tire-au-cul, voit «une commère, au *stand at ease* avec sa vadrouille, [qui] le regardait» [p. 240, souligné par l'auteur]. Même les gens distingués, tel Ovide, sont touchés par la guerre, ce dernier désirant s'enrôler : «Le petit homme maigre, d'un pas *artilleur*, *attaqua* la Côte d'Abraham» [p. 281, souligné par nous]. Mais le lien entre la guerre et le sport est maintenant tellement étroit que celle-là ne veut rien savoir d'un intellectuel comme Ovide, qui est rejeté en raison de sa condition physique.

La quatrième partie fait comprendre la relation sport-guerre encore sous un nouvel angle. Comme les deux parties antérieures, elle commence par une allusion à la guerre en

Europe : «Dunkerque! Fin de mai 1940!». Suit un résumé assez détaillé des événements internationaux, avant que le lecteur ne soit encore une fois relancé dans l'intrigue qui, elle, tourne uniquement autour de la guerre : les gens de la ville se rassemblent pour protester contre la conscription. Cependant, pour la première fois dans le roman, la guerre remplace complètement le sport. Guillaume se transforme d'athlète en soldat lorsque la situation internationale le retient à Québec. Cette transformation met fin à la vie du père Théophile, sportif impuissant. Le sport, substitut de la guerre, cède donc sa place à la guerre⁹¹. Finalement, pour les gens de Québec, la guerre n'est plus un spectacle ou elle est plus qu'un spectacle : elle leur crève les yeux! Le gouvernement impose la conscription, ce qui est relaté aux gens de la ville par le Cardinal lui-même. Ni mères ni curés ne peuvent arracher les fils à la menace de la guerre. Le fait que le curé Folbèche ait beau essayer de soustraire ses paroissiens à la conscription et que ce soit le Cardinal qui l'annonce aux citoyens s'avère très important. Une autorité autre que celle dite spirituelle et réservée au sacerdoce s'annonce alors : celle de l'État, du gouvernement. L'autorité de ceux dont le pouvoir n'avait jamais été mis en doute (les prêtres) se voit remplacée par l'autorité de ceux qui ont été élus (le gouvernement). Il est toutefois vrai que le pouvoir du haut clergé ne s'affaiblit pas. Le Cardinal livre les messages de la conscription aux gens de Québec, ce qui rappelle la complicité entre les autorités canadiennes-anglaises et le haut clergé.

⁹¹Ce qu'il y a sans doute de commun à la guerre et au sport, c'est la chasse...

Il s'agit, de plus d'une façon, de l'avènement du peuple, de la classe ouvrière ou féconde. Premièrement, le peuple se soustrait à la domination ou à la souveraineté totale de la prêtrise, cette souveraineté «juridique et magique»⁹², en se déclarant lui-même souverain ou en choisissant lui-même sa propre classe souveraine (la nouvelle souveraineté) dont elle peut se débarrasser au besoin. Deuxièmement, la classe ouvrière accède au pouvoir par le seul moyen qui lui soit possible : par la force, par ses propres mains. Le sport et la guerre (mais le sport surtout) sont donc des moyens qui permettent à un peuple de se reconnaître et de se faire reconnaître. Par ailleurs, le sport, qui représente le nationalisme («À Québec comme ailleurs, c'est le sport qui donne lieu aux plus ardentes manifestations du nationalisme» [p. 212]), passe à la guerre: ce qui implique que le nationalisme est une raison de lutter. Ensuite, le peuple, qui est étroitement lié à la troisième fonction, la fonction de la fécondité, et qui se compose d'«artisans, commerçants, éleveurs et agriculteurs»⁹³, attribue une importance à son propre travail. Enfin, le sport est un moyen d'accéder à la deuxième fonction, celle dite guerrière, qui représente, elle, une autre classe sociale que la classe ouvrière ou paysanne. De cette manière, c'est un moyen pour le peuple de délaisser complètement la campagne et de se diriger vers le monde en passant par la ville. Chemin faisant, la solidarité triomphe sur l'individualité, quoique celle-là se heurte, elle

⁹²*Encyclopaedia Universalis* («Les événements, les hommes, les problèmes de 1986»). «Sciences humaines - Georges Dumézil, le renouvellement des études indo-européennes» *Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris: 1987* [p. 448].

⁹³*Encyclopaedia Universalis* (Supplément, Vol. 1). «Dumézil, (Georges)» *Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris: 1980* [p. 476].

aussi, à des problèmes...

La masse ou D'une souveraineté à l'autre

Il faut étudier de plus près la présence de la masse dans *Les Plouffe*. Car non seulement elle mène à la défaite de l'Individu⁹⁴, elle permet aux gens de Québec de s'identifier à un objet commun. La masse est l'outil employé par la première fonction pour faire répandre le racisme centripète. À chaque fois que les gens de la ville se rassemblent, il y a un meneur qui les regroupe : pour la partie d'anneaux, Stan Labrie est l'arbitre; pour la partie de baseball et la réunion des supporters de Théophile, c'est Denis Boucher; pour la manifestation des grévistes, c'est Jos Bonefon; et pour la procession du Sacré-Cœur, ce sont les «infatigables messieurs Folbèche», les membres du bas clergé tel l'abbé qui dit : «Notre jeune race ne peut se permettre de s'exposer à mourir sur les champs de bataille» [p. 319]. Mais les meneurs du groupe, de la Famille, de la famille Plouffe et de la paroisse, sont le curé Folbèche et Théophile. L'objet commun, c'est la protection des Canadiens français et la haine des protestants et des Anglais, lesquelles protection et haine conduisent aux oppositions avec l'étranger (qui est parfois présent dans *l'Université*, car cette dernière accueille l'Américain protestant Tom Brown). Dans la masse, l'Individu (l'Idéal du moi) s'efface devant l'objet prisé et idéal de la masse : la libération des Canadiens français du joug

⁹⁴La foule est même capable de changer le caractère de la ville : «Quand cinquante mille croyants se mettent ainsi à chanter, une ville n'est plus une ville» [p. 319].

anglais. Un des aspects les plus importants de la masse est donc que le racisme (centripète) prospère en elle. Et le curé, par exemple, se sert de la masse pour fomenter la haine envers le non-groupe.

Le catholicisme est, lui, très important dans la tentative du curé d'inciter ses paroissiens à se méfier de, voire à haïr, tout ce qui est étrange(r). Le catholicisme renforce la surévaluation de cet objet commun en la justifiant de par sa relation avec le protestantisme. Après tout, ce qui se fait au nom de la religion, au nom de Dieu, doit être légitime...? Et l'Individu continue à s'anéantir au profit (de l'objet) de la masse. Mais les actions de cette dernière sont paradoxales : elle existe pour promouvoir les idées de nationalisme et de méfiance des étrangers mais elle finit par se débarrasser de ceux qui font répandre ces mêmes idées. La vague d'américanisation fait que ses différents membres sont épris du baseball, parmi d'autres choses, qui véhicule de plus en plus la notion de la conquête qui relève, elle, du racisme centrifuge et non pas du racisme centripète du curé ou de Théophile. La masse détrône, à son insu, ceux à qui elle doit son existence.

Il y a de l'ironie dans le fait que le peuple (la masse), en se débarrassant de ceux qui véhiculent la première fonction, obtienne quelque chose qu'il n'a pas voulu : la guerre. Ou quelque chose qu'il a cru ne pas vouloir : il ne faut pas oublier que le curé Folbèche est responsable de faire répandre l'anglophobie parmi ses paroissiens, de leur rappeler les événements du passé, l'anglophobie et le souvenir de la souffrance étant les raisons pour

lesquelles côtoyer les Anglais d'Angleterre et du Canada dans la guerre semble être chose à éviter. Mais la guerre n'est qu'une extension du sport (et inversement) et elle s'impose de plus en plus dans le roman. La guerre n'est pour les types comme Guillaume qu'une manière de connaître la gloire qu'offre le terrain de jeu. Un autre aspect ironique est que l'avènement du peuple résulte en la solidarité, qui se montre immanquablement incapable de revendiquer des changements sociaux dans le roman. Dans le fond, il semble que ni l'individu ni la masse ne réussissent dans la société québécoise qui se trouve en pleine (r)évolution. Ce qui n'est pas ironique à l'égard de la solidarité, du statut de groupe, c'est qu'elle renforce la déroute du principe d'individuation...

Le modèle qui ressort de cette étude des trois fonctions est le suivant : la deuxième fonction, celle dite guerrière, permet à la troisième fonction, celle de la productivité ou de la fécondité, d'accéder à une place normalement réservée à la première fonction, celle de la souveraineté. La force finit donc par l'emporter sur l'esprit, sur l'intellect, en donnant au peuple un moyen de prévaloir. Mais ce triomphe est de courte durée, car le peuple québécois finit par servir de «chair à canons» aux Anglais : l'autorité fasciste est remplacée par une autre autorité, celle de l'État démocratique. Le résultat est que les souverains régionaux, locaux ou immédiats (le sacerdoce ou la paternité et la maternité) se voient supplantés par des souverains nationaux, voire internationaux. De cette manière, les gens de Québec, qui viennent tout juste de prendre leur place dans la ville après s'être éloignés de la campagne, commencent à se brancher sur le monde. L'urbanisation, qui avait succédé

à la ruralité, cède à son tour à la mondialisation, qui est, après tout, le seul moyen par lequel le Québec (du présent) puisse obtenir sa reconnaissance. De manière parallèle, le fascisme est remplacé par la démocratie qui, elle, est le chemin par lequel le Québec arrivera à la reconnaissance tant recherchée.

Il se dégage de la discussion précédente une sorte de quatrième fonction à laquelle Dumézil a lui-même fait allusion. Selon l'*Encyclopaedia Universalis*, la «tripartition «noble» s'oppose [...] à la masse des serviteurs et des esclaves, dont le rôle est de permettre aux nobles d'exercer librement leur prérogatives⁹⁵». Les souverains ou les nobles, qui relèvent de la première fonction se servent donc de la deuxième fonction, celle dite martiale ou guerrière, pour garder les membres de la troisième fonction dans un état de soumission : «Ils [les grévistes] n'étaient pas bâtis pour chômer et crier, ils étaient faits pour travailler et se taire» [p. 198]. Mais qu'en est-il si l'inverse se produit? C'est effectivement cela qui survient dans *Les Plouffe*. Le peuple (ou la masse) n'est d'abord présent dans l'idéologie tripartite que dans la mesure où sa soumission aide à garder la société telle qu'elle a toujours été et telle que les souverains veulent qu'elle reste. Cependant, la société québécoise du roman est une société en pleine transformation, les anciennes valeurs cédant la place à la nouvelle (non-) culture américaine et n'existant plus que chez certaines familles traditionalistes telle la famille Plouffe et chez certains individus tel Ovide. Par l'intermédiaire de cette nouvelle

⁹⁵*Encyclopaedia Universalis* (Supplément, Vol. 1). «Dumézil, (Georges)» *Encyclopaedia Universalis* France S.A. Paris, 1980 [p. 476]

culture, mais surtout par l'intervention du sport qui en est une des caractéristiques les plus saillantes et qui se jumelle avec la guerre dans le roman et relève donc de la deuxième fonction, la masse québécoise se délivre progressivement de son rôle d'outil des souverains. Par ailleurs, en supprimant l'écart entre lui-même et le monde, le peuple se débarrasse de l'autorité fasciste pour se diriger par la suite vers un état davantage démocratique.

Le phénomène de la déroute du principe d'individuation mentionné ci-haut est présent tout au long du roman, même lors du championnat d'anneaux et de la partie de baseball d'où Guillaume sort victorieux. Guillaume est un héros local, un "dieu" à qui les membres individuels de la masse s'identifient et devant qui ils s'effacent. La déroute du principe d'individuation n'a donc pas lieu *pour* Guillaume, mais *par* Guillaume : il est «leur veau d'or». En considérant Guillaume non pas comme un Individu-Sujet, mais comme un individu comme tous les autres, on voit que l'importance de l'individu s'affaiblit d'une scène de masse à l'autre. Le premier des moments de foule que Falardeau a trop hâtivement écartés est le championnat d'anneaux où s'affrontent Guillaume et Charles Métivier. Malgré la description assez détaillée des gens de la Basse-Ville et de la Haute-Ville de Québec, la remontée en force de Guillaume à la toute fin du tournoi met en valeur le talent d'un individu, qui finit par se différencier de la foule. Le prochain épisode de masse est la partie de baseball où Guillaume a comme adversaire Stan Labrie. Encore une fois celui-là sort vainqueur, mais déjà l'importance du talent de l'individu est atténuée : Guillaume gagne mais la victoire ne fait pas partie de l'intrigue. Le prochain épisode de rassemblement a lieu lors

du passage des souverains britanniques. Guillaume se trouve de nouveau le point de mire de l'épisode, mais cette fois-ci c'est pour relater sa perte : pour la première fois, un individu est vaincu lors d'une scène de foule. Ensuite, les hommes de Québec se rassemblent pour la manifestation contre *L'Action Chrétienne*. L'intrigue ne tourne plus autour de Guillaume, mais le lecteur assiste quand même à la défaite d'une seule personne : Théophile. En essayant de se faire reprendre au journal, il est touché par la paralysie. Non seulement il perd, il est in extenso rendu impuissant. Enfin, les gens de Québec, hommes et femmes, se regroupent pour la procession du Sacré-Cœur. Aucun individu n'est présent : il s'agit de l'effacement entier de l'individu.

Lors des scènes de masse, tout le monde se comporte de la même manière et il n'y a aucune différenciation : «le groupe s'habitue plus vite à son malheur que l'individu à sa peine» [p. 211]. «La population, toute à son angoisse, avait déjà oublié la visite du roi et la grève des employés du journal clérical» [p. 211]. Et lorsqu'Ovide passe dans la Haute-Ville, les différents membres de la masse ne se distinguent pas les uns des autres : ce n'est qu'une «foule joyeuse qui le bousculait» [p. 281]. Cela en dit long sur le sort de l'Individu dans le roman. Ovide n'est pas capable de réaliser son Bonheur en tant qu'Individu. Aussi s'éloigne-t-il de son caractère individuel pour se joindre au groupe, à la masse, au moyen du mariage et de la famille. Guillaume, lui, voit diminuer progressivement son importance, jusqu'au point où la seule manière de rester en conjonction avec son Bonheur est de quitter les environs pour aller ailleurs. La déroute du principe d'individuation est mise en évidence par

l'importance croissante de la masse ou du groupe. Cependant, la foule elle-même est incapable, malgré plusieurs tentatives, de réclamer des changements sociaux : la manifestation contre *l'Action Chrétienne* et la résistance à la conscription se soldent toutes les deux par l'échec.

La guerre doit elle aussi être regardée comme étant un exemple de scène de masse. Bien que Guillaume se singularise à la guerre comme lors des rassemblements sportifs, les divers membres de la guerre (les soldats) meurent et ils se généralisent ou se départicularisent en endossant l'uniforme militaire, qui finit par les faire se ressembler les uns aux autres. Cependant, l'uniforme militaire des Alliés est la marque par excellence de la chute de la xénophobie au Québec et il conduit à la xénophilie qui finira par caractériser Guillaume à la fin du roman.

Donc, malgré le fait que la masse contribue à la déroute du principe d'individuation, elle connaît sa propre déroute dans la mesure où elle est incapable de faire mettre en pratique les changements sociaux qu'elle désire. Et le racisme centripète qu'elle véhicule se voit influencé ou modifié par le racisme centrifuge. Ce dernier s'impose ou se mêle au racisme centripète à mesure que le gouvernement, par le biais des échelons supérieurs de l'Église, contrarie le sacerdoce du bas-clergé, dont l'outil est la solidarité, le groupe, la masse. Pour cette raison, les Québécois, contents et satisfaits de haïr les autres de loin, sont contraints par la conscription à aller à la guerre, cette dernière étant un résultat du racisme

centrifuge. Cependant, la déposition des souverains immédiats n'a pas lieu uniquement à cause de la guerre : la notion de la guerre est aussi véhiculée par le sport pendant une grande partie du roman. Le sport est au nationalisme ce que la guerre est au racisme (centrifuge). Ce n'est pas, finalement, du racisme centrifuge pur qui l'emporte. C'est plutôt un mélange des deux formes de racisme, mélange qui découle du chauvinisme sportif et du messianisme politique⁹⁶ et qui est responsable de la défaite de la fonction souveraine ou spirituelle : le premier se dit de Guillaume et de ceux qui le révèrent, alors que le second est présent chez les Alliés, dont le Canada, qui veulent sauver ceux qu'opprime le fascisme européen.

Le monde du faubourg de Saint-Sauveur vénère Guillaume Plouffe, symbole du sport par excellence dans le roman. C'est donc un héros québécois, ce qui annonce d'avance que Guillaume a l'étoffe d'un mythe. Mais pour accéder au statut du mythe, il a plusieurs étapes à traverser : il s'agit de la déification de Guillaume. Premièrement, Guillaume fera mourir son père, ce dont il s'acquitte à la toute fin de la quatrième partie. Ensuite, il lui faut tuer d'autres hommes. La guerre lui fournit la parfaite occasion : non seulement le combat implique logiquement la mort, il réussira à l'éloigner de sa mère et à casser l'inceste qui les relie l'un à l'autre. Guillaume accède donc au statut d'homme, de père : le sien est mort et il n'est plus question d'inceste entre lui et Joséphine. Curieusement, tout cela se produit sans pour autant être père (comme Cécile atteint le statut de mère sans jamais être mère, sans

⁹⁶LEMELIN, Jean-Marc. *Pragmatique : La vie : Métapsychologie*, [En ligne], 1997. [http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/METAPSYC.htm#metabio] (28 novembre 1998).

passer par les étapes normales de la maternité). Guillaume échappe finalement au racisme comme il échappe à l'inceste, les deux, finalement, s'équivalant plus ou moins dans la mesure où il sont tous deux responsables de la mort (du pouvoir) du groupe : il côtoie et il aime même les Allemands : «Les Allemands sont des beaux athlètes. Je m'adonne bien avec eux autres» [p. 341]; il est sorti avec une Flamande ainsi qu'avec des Hollandaises; il pense que la Belgique est «le plus beau pays» [p. 341]; il trouve les Français «bien polis» [p. 342]. Il a même hâte d'arriver à Halifax où il va «tomber à pleine face sur le sol pour l'embrasser» [p. 343], ce qui implique qu'il n'est plus aussi nationaliste qu'auparavant, peut-être même fédéraliste. En quelques mots, Guillaume échappe aux préjugés que sa famille et le curé lui avaient transmis, ce qui n'aurait pas pu se réaliser s'il était resté à Québec, où la masse veille à la déroute du principe d'individuation. L'ironie est que Guillaume se libère du racisme dans le racisme : le racisme enrôle Guillaume dans la guerre, mais il finit par l'ouvrir au monde; et l'ouverture de l'Europe remplace la fermeture de Québec.

Pour Ovide, la situation finale est bien différente : l'épilogue le voit retourner chez sa mère malgré les vœux de Rita. Il se laisse guider dans le roman par la *F*emme (dont sa mère), la *F*amille (que mène sa mère) et la *F*rance (la mère-patrie).

En fin de compte, le racisme et l'inceste semblent correspondre plus ou moins : l'un existe à cause de l'autre, l'un est l'autre. Ces similarités sont évidentes lorsqu'on projette les deux sur le carré sémiotique :

Schéma #1

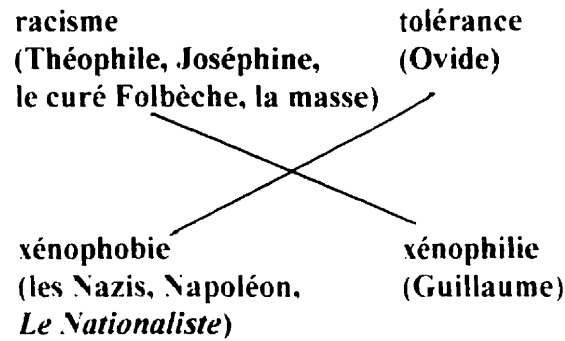
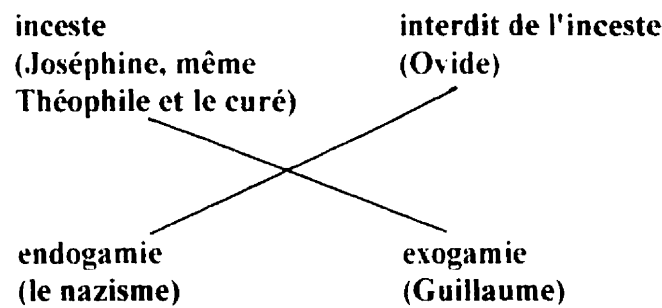


Schéma #2



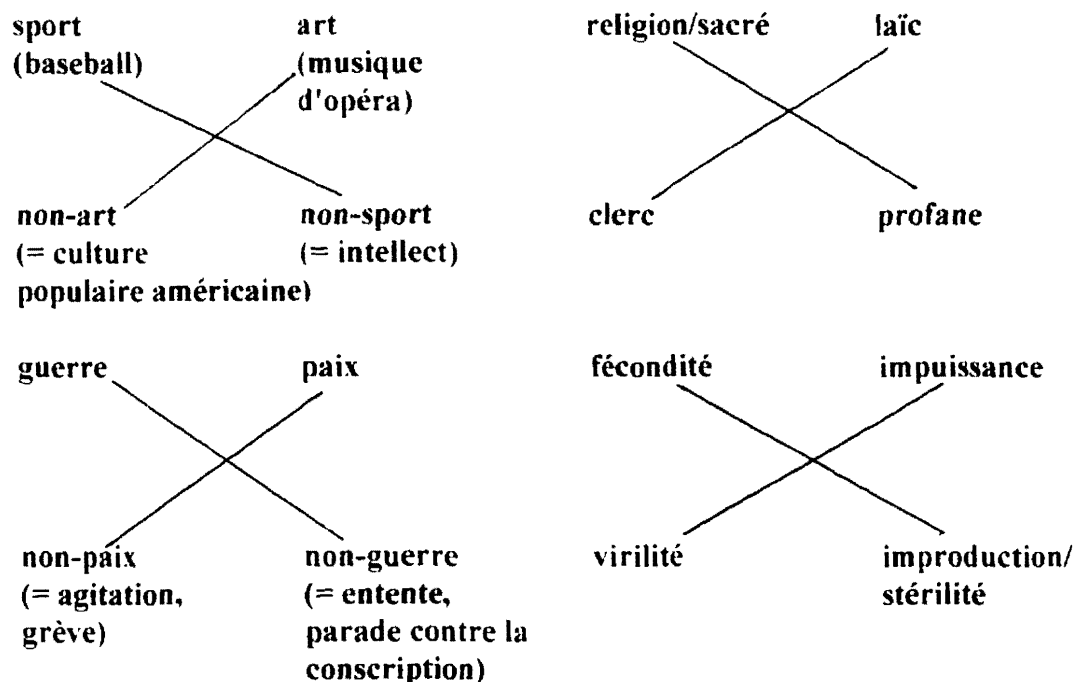
Dans le premier schéma, les parents Plouffe et le curé Folbèche imposent leur racisme, qui vise surtout les anglophones et les protestants, aux enfants de la famille et de la paroisse respectivement. Par la règle de la contradiction, on arrive à la xénophilie : Guillaume ne hait plus les étrangers. Il aime les Allemands, par exemple, même si la guerre le force à en tuer. La règle de l'implication mène ensuite à la tolérance qui se dit d'Ovide. Bien qu'il ait des préjugés hérités de ses parents et de son Église, il est ouvert aux autres. Il défend le pasteur américain protestant, par exemple, en disant : «l'Église baptiste est très proche de la

nôtre» [p. 24]. La règle de la contradiction conduit ensuite à la xénophobie (dont l'antisémitisme), par laquelle la gamme d'époux(ses) possibles est déjà réduite, excluant forcément les Juifs. Le roman ne fait qu'effleurer cette notion : à Québec, Napoléon et *Le Nationaliste* en font preuve, alors qu'outre-mer elle est présente dans la politique nazie.

Le second schéma fait correspondre au racisme l'inceste. C'est surtout Joséphine qui véhicule le caractère incestueux du roman, mais le curé Folbèche et Théophile l'assistent dans sa tentative de garder les enfants près d'elle : Théophile de par son impuissance à la maison et le curé en raison de son désir ambitieux de distancier sa paroisse du monde extérieur. Par la règle de la contradiction, Guillaume véhicule l'exogamie : il côtoie les étrangers et les étrangères en Europe, que ce soit pour jouer avec ou pour tuer ceux-là ou pour entretenir des relations sexuelles avec celles-ci. L'exogamie implique l'interdit de l'inceste, qui est le contraire de l'inceste. Même si la relation que partage Ovide avec sa mère frôle l'inceste, c'est plutôt elle qui l'a instauré. Mais la prohibition de l'inceste n'implique pas nécessairement que des sentiments incestueux ne peuvent exister. C'est bien ce qui se passe pour Ovide. Après avoir tâché de refouler l'inceste en se mariant avec Rita et en se faisant père (donc en respectant cet interdit), Ovide voit le retour de son refoulé : d'où son désir de retourner à sa mère, à la matrice. Enfin, par la contradiction, le schéma expose l'endogamie, dont, comme son équivalent dans le premier schéma, il n'est guère question dans le roman. Mais elle est tout de même présente dans le nazisme, qui encourage qu'on garde la race allemande pure. Certainement, Joséphine et le curé n'approuveraient pas

que leurs enfants respectifs se marient hors de la religion et de la "Race".

De la discussion des deux univers et des trois fonctions de Dumézil découlent quatre grandes classes d'idées, ou idéologies, dont les différentes composantes sont toutes plus ou moins prises en charge par des acteurs dans le roman, ayant donc une valeur quelconque pour ceux-ci. Il s'agit du sport, de la guerre, de la religion et de la fécondité. En projetant chacun d'entre eux sur le carré sémiotique, on arrive à ce qui suit :



Guillaume représente évidemment le sport dans le roman plus que tout autre, mais Napoléon, Théophile et Tom Brown le font aussi, parmi d'autres. Ce qui n'est pas du sport serait l'intellect, représenté par Ovide, Denis et l'Université. L'intellect implique l'existence de l'art, dont la valeur est prise en charge par Ovide. Enfin, le non-art est «l'infantilisme».

la nouvelle culture populaire des États-Unis qui envahit Québec et dont les valeurs sont adoptées en bloc par Guillaume, Rita et les Québécois en général.

La religion est véhiculée par le curé et l'Église catholique et par Joséphine. Ce qui n'est pas la religion est le profane : les principaux pécheurs dans le roman sont Guillaume, et même Ovide, dans leurs aventures ou mésaventures sexuelles, mais surtout Rita qui fait tout pour elle-même sans égard pour autrui. Le profane implique l'existence du laïc, de celui qui ne consacre pas sa vie à l'Église : Ovide quand il revient du monastère. Ce qui n'est pas laïc est le clerc : c'est Ovide quand il décide de se retirer de la vie mondaine et d'entrer au monastère comme frère convers.

La guerre est présente de plus en plus dans la société québécoise, mais durant une grande partie du roman elle est présente outre-mer, en Europe. Ce qui n'est pas la guerre, c'est l'entente, comme la complicité qui existe, selon Denis Boucher, entre les autorités britanniques, canadiennes-anglaises et le haut clergé. Elle existe aussi dans la parade de la quatrième partie où les gens de la ville s'entendent pour organiser une protestation contre la conscription obligatoire. L'entente implique l'existence de la paix, qui se dit de la société québécoise dans la première partie du roman qui ne fait aucune mention de la guerre. Ce qui n'est pas la paix, c'est l'agitation ou le mouvement qui caractérise de plus en plus Québec et ses habitants à mesure que la guerre se dresse menaçante. Enfin, la non-paix est également présente dans la grève où Théophile essaie de se faire réintégrer au journal.

L'acteur le plus fécond dans le roman est Joséphine, qui a été enceinte vingt-deux fois dans sa vie⁹⁷. Ovide et Napoléon finissent, dans une moindre mesure, par l'être aussi, étant pères de famille dans l'épilogue. La règle de la contradiction conduit à l'improduction, ce qui se dit de Guillaume qui ne fait rien : il ne travaille pas et ne contribue nullement au ménage. L'improduction caractérise Théophile aussi : après que le journal le renvoie et avant que la paralysie ne le touche, il traîne à la maison et il dérange sa femme. L'improduction implique l'impuissance. Stan Labrie est impuissant sexuellement, alors que Théophile est rendu impuissant par la paralysie. Ce qui n'est pas de l'impuissance, c'est la virilité. Théophile a dû l'être autrefois si Joséphine a été enceinte plus de vingt fois. Mais c'est Guillaume qui véhicule la notion de la virilité plus que tout autre acteur.

L'opinion exposée plus haut qui veut qu'Ovide et Guillaume soient tous deux tiraillés entre l'univers individuel et l'univers collectif se maintient ici. Ovide se conforme à l'univers collectif à plusieurs égards : il retourne à la maison à cause du lien de parenté qui ne lui permet pas de trop s'en égarer et la loi établie par la mère est la loi qui détermine le désir d'Ovide; en se mariant avec Rita, Ovide garantit, par un geste individuel (engendrer une

⁹⁷Joséphine dit «Mettre un enfant au monde, mon vieux, c'est pire qu'aller à la guerre. Comme j'ai eu vingt-deux maladies, ça se peut que j'aie le courage pas mal usé» [p. 191] (Une autre différence se révèle ici entre les diverses éditions consultées : dans les éditions de 1968, de 1973 et de 1980, Joséphine dit «Comme ça *m'est arrivé vingt-deux fois*, ça se peut que j'aie le courage pas mal usé» [souligné par nous]) Plus tard elle pense «aux bébés qu'elle n'avait pas rendus à terme, soit à cause d'une chute dans l'escalier, soit à cause d'une violente prise de bec avec Theophile, soit à cause d'un danger qu'avait couru ou Napoléon, ou Cécile, ou Ovide» [p. 223] (Guillaume aurait été, semble-t-il, sa dernière grossesse).

enfant), la survie de l'espèce⁹⁸; et finalement c'est la collectivité qui bénéficie de la quête d'Ovide. La fécondité et la religion ont une valeur positive pour Ovide (valeur déterminée par sa nature), tandis que le sport et la guerre ont une valeur négative pour lui (c'est un aspect de sa culture qu'il n'aime pas). Cependant, il y a une loi de l'univers collectif à laquelle Ovide n'obéit pas : celle de l'interdit de l'inceste. En "violant" cette loi, Ovide est de nécessité exclu de l'univers collectif.

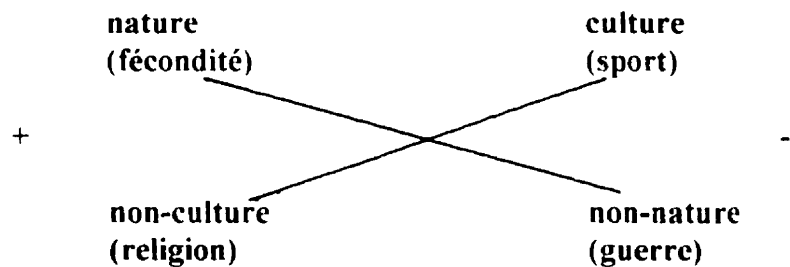
En contraste avec son frère, Guillaume se rattache davantage à l'univers individuel, mais comme son frère, il en est exclu. Guillaume se distingue par sa sexualité, cette dernière n'étant pas pour lui un tabou : il décrit ses conquêtes sexuelles ouvertement à Ovide dans ses lettres. En veillant à l'obtention de son propre Bonheur, c'est-à-dire en se conservant, il participe à l'effort collectif qu'est la guerre. D'ailleurs, Guillaume se laisse conduire par la pulsion de mort : la destruction, la conquête, la victoire et le meurtre; et par son propre désir : son désir détermine la loi, donc ce qu'il est contraint à faire. Selon la nature de Guillaume, la religion et la fécondité n'ont pas de valeur ou ont une valeur négative. Selon sa culture, celle rejetée par son frère, la guerre et le sport ont une valeur positive. Pour Guillaume, ce sont ces derniers qui lui assurent la (sur)vie, une (sur)vie à l'extérieur de la maison, en dehors de Québec et du Québec. Tuer signifie la vie pour

⁹⁸Dans l'univers collectif, la conservation collective s'accomplit par la (re)production individuelle. Par contre, dans l'univers individuel, la (re)production collective se fait par la conservation individuelle. Cf. LEMELIN, Jean-Marc. «Les isotopies et les axiologies» dans *Pragmatique : Manuel d'études littéraires : Analyse du poème*. [En ligne], 1997. [<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/automne.html#link>] (28 novembre 1998).

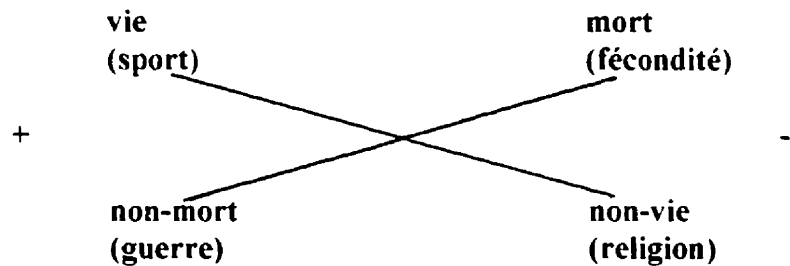
Guillaume. mais la religion, par contre, l'aurait conduit à la mort personnelle. Néanmoins, l'idiolecte n'accueille pas Guillaume les bras ouverts : en enfreignant la loi de l'interdit du meurtre, ce dernier est obligatoirement exclu de cet univers, même s'il satisfait aux autres exigences.

Ovide et Guillaume sont rejetés par leur univers respectif en raison du fait qu'ils en transgressent à tour de rôle la loi constitutive. Ce qui est intéressant est qu'ils n'ont pas évidemment les qualités requises pour être acceptés par l'autre univers non plus. La difficulté de cadrer dans un univers précis met plus que jamais en relief la notion d'échec qui caractérise tellement de personnages du roman.

Ovide le sociolecte



Guillaume l'idiolecte



Ces schémas révèlent que ce qui est investi positivement, au niveau des deixis, par Guillaume est investi négativement par Ovide, et inversement. En associant, à l'instar de Greimas⁹⁹, la modalité de *devoir-faire* aux termes premiers des deux schémas précédents, donc à la fécondité et au sport, on voit que ce qui est prescrit pour Ovide correspond à ce qui est interdit pour Guillaume. De la même manière, ce qui est permissible pour Ovide est facultatif pour Guillaume, et inversement. La fécondité doit avoir une valeur positive pour Ovide en ce sens que la poursuite de Rita n'avait jamais été actionnée ou propulsée par le désir sexuel : après tout, Ovide «n'avait jamais imaginée Rita déshabillée» [p. 260]. La guerre et le sport ont une valeur négative pour Ovide parce qu'ils sont plutôt de l'ordre du physique. La vie signifie pour Guillaume, on le sait déjà, la victoire et surtout la conquête sexuelle. La religion est donc munie d'une valeur négative dans la mesure où elle s'oppose, par l'intermédiaire du curé et de la mère, à ce style de vie que chérit Guillaume. L'analyse de l'actance a révélé que dans la famille catholique québécoise, ou dans la famille Plouffe tout au moins, le Bonheur est destiné à l'Enfant: ce qui implique la mort de l'Individu (on n'a qu'à se rappeler ce que Théophile dit à propos du mariage). Aussi la fécondité est-elle investie de manière négative pour Guillaume. Enfin, la guerre a une valeur positive et représente à Guillaume la non-mort en ce sens que, même s'il tue, le meurtre n'est plus un crime dans la guerre ou quand il s'accomplit pour le bien-être collectif (le même phénomène existe aussi dans la peine de mort). Qui plus est, elle permet au sportif de renouer avec la

⁹⁹Greimas, A.J. *Du sens II : essais sémiotiques*. Éditions du Seuil. Paris: 1983 [p. 77].

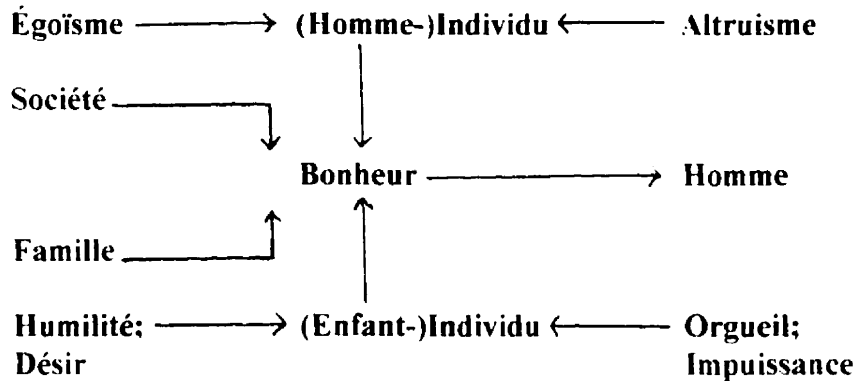
victoire et l'exploit sexuel, lesquels le mènent à la vie.

Les quatre idéologies refont surface ici pour conclure pour de bon la relation de contrariété existant entre Ovide et Guillaume. Car elles se projettent sur le carré sémiotique tout en s'investissant de manière différente pour les deux, la religion et la fécondité ayant un investissement positif pour Ovide et la guerre et le sport s'investissant positivement pour Guillaume. Ce qui permet la rencontre des schémas actantiels dans le schéma antagonique. Il pourrait paraître erroné de prétendre qu'Ovide et Guillaume sont, actantiellement, des contraires lorsque l'étude de la sémiotique narrative a déterminé qu'ils sont tous les deux des Individus, même si ce sont des Individus bien différents. Il faudrait donc recourir à ce qu'Ovide et Guillaume sont au bout du compte. Ovide finit par retourner à sa mère : il est donc toujours un Enfant, ce qui est également évoqué par le Destinataire de son schéma actantiel. Guillaume, lui, devient un Homme à la fin du récit. Cela se vérifie dans le carré sémiotique où le Sujet, l'Anti-sujet, le Destinateur et l'Anti-destinateur s'unissent et se définissent par des relations de contradiction, de complémentarité et de contrariété¹⁰⁰ :



¹⁰⁰LEMELIN, Jean-Marc. «La syntaxe narrative de surface» dans *Pragmatique : Manuel d'Études littéraires : Analyse du récit*, [En ligne], 1997. [<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/recit.htm#synsu>] (2 décembre 1998).

C'est l'axe des contraires qui distingue les deux frères : ces derniers sont donc des contraires, ils ont des valeurs contraires et ils s'engagent dans des quêtes contraires. Si on élargissait les schémas actantiels, on pourrait s'attendre à ce que l'un figure comme l'Anti-sujet de l'autre¹⁰¹ :



Seule une quête du Bonheur finira par faire de l'Individu un Homme. Il est à noter qu'aucune position sur l'actance et l'anti-actance ne sera prise ici. En d'autres termes, le simple fait que la quête de Guillaume figure en haut du schéma n'implique pas nécessairement que lui figure comme Anti-sujet et qu'Ovide figure comme Sujet, ou inversement. Le positionnement des deux quêtes est donc arbitraire ou indécidable. Une des raisons pour lesquelles l'on ne prend pas position envers l'actance et l'anti-actance vis-à-vis des quêtes d'Ovide et de Guillaume est que les sentiments de l'observateur envers ces derniers sont ambivalents : il favorise plutôt Ovide pendant la plus grande partie du roman, ne se rangeant du côté de Guillaume

¹⁰¹ Il s'agit du schéma *antagonique*. C.f. LEMELIN, Jean-Marc. «La syntaxe narrative de surface» dans *Pragmatique : Manuel d'études littéraires : Analyse du récit*. [En ligne], 1997 [http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/table2.html] (28 novembre 1998).

que dans le bref épilogue. Cependant, l'épilogue est muni de la notion de finalité, ce qui impliquerait que le fait que l'observateur compatisse alors avec Guillaume est indicatif de ses sentiments fins et les plus vrais. Ce qui est possiblement le cas, car il a été dit dans le deuxième chapitre que Denis Boucher est presque omniprésent : il aura peut-être vu Guillaume à la guerre ainsi que les misères de sa vie quotidienne en Europe. Cependant, ce n'est qu'une hypothèse que Denis Boucher soit l'observateur-narrateur.

Le changement de position du narrateur envers Guillaume aide à mettre en relief le fait que sa quête, à lui, réussisse. Cette quête fait de Guillaume, finalement, un nouvel Œdipe, en l'élevant au rang du mythe, dans un lieu que l'on a déjà exposé comme étant mythique. Ce qui est, finalement, une raison possible pour l'échec de la quête d'Ovide : ce dernier poursuivait un objet de valeur mythique dans les espaces pratiques de la ville de Québec et de la maison. Comme Œdipe, Guillaume commet l'inceste avec sa mère et il tue son père. Cependant, il arrive au rang du mythe dans le sens inverse : le parricide suit l'inceste. Un véritable original que Guillaume!

FAMILLE. n.f. (XIV^e s.; lat. *familia*, de *famulus*, serviteur).

¶1² *Antiq.* (sens étymol.). L'ensemble des serviteurs (V. **Domestique** (le domestique), qui vivent sous la puissance du *pater familias*, chef de la famille romaine – REM. Cette acception (conservée en latin classique dans un sens étroit de *familia*) se retrouve en français jusqu'au XVII^e s.

«Il déjeune très bien, aussi fait sa famille.

Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés.»

LA FONT., *Fab.*, IV, 4.¹⁰²

CONCLUSION

Les Plouffe de Roger Lemelin est une histoire de mouvement, l'histoire du passage de deux individus, qui ont, à des degrés variés, leurs racines à la campagne, vers le monde extérieur par l'intermédiaire de la ville. Le mouvement est manifeste dans le sport et dans la guerre alors que l'individu se réalise en Ovide Plouffe et en Guillaume Plouffe. Ces deux individus reflètent une ville, Québec, et une province, le Québec, à deux facettes : l'une est tournée vers le passé, vers la tradition; l'autre se met en pleine route vers l'avenir, vers une nouvelle tradition.

À première vue, la sémiotique discursive et la sémiotique narrative semblent avoir émis des points de vue différents ou opposants, surtout au niveau de l'espace et en ce qui

¹⁰²ROBERT, Paul. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue française* (Vol. 3). Imprimeries Paul Dupont. Paris, 1963 [p. 1906].

concerne le Destinateur. La première partie du présent travail a révélé, par exemple, que Guillaume est puni par la Famille en raison de l'ampleur de l'éloignement qui le sépare d'elle. Étant outre-mer et n'étant plus au *sein* de la Famille ou au *sein* de sa mère, Guillaume est jeté au comble de l'horreur : il connaît de première main les misères de la guerre et il est sur le point de s'écrouler. L'analyse de la sémiotique narrative de la seconde partie a, par contre, révélé que l'Actant auquel s'associe Guillaume réussit dans sa quête : Guillaume parvient à se soustraire à la domination irrésistible et écrasante de Joséphine, ce qui lui permet de devenir un Homme. Ce paradoxe n'est plus important lorsqu'on tient compte du fait que les aspects discursif et narratif de la sémiotique se complètent : ils visent le même but. Ils exposent tous les deux le caractère fermé et étouffant du Québec d'alors, caractère qui veille à la défaite de l'Individu qui y reste et qui pousse l'autre Individu à fuir comme seule possibilité de réussir. Est donc mise en relief la déroute du principe d'individuation qui déferle sur la société québécoise qui ne sait plus où elle se dirige. Devrait-elle rester ancrée dans le passé en mesurant son succès par son degré de fidélité à la mère-patrie, tout comme Ovide juge mieux de demeurer français de cœur et fidèle aux anciennes valeurs et à sa mère¹⁰³? Ce choix aboutit à un échec, tout comme Ovide est malheureux à la fin du roman. Connaîtrait-il donc un sentiment de culpabilité d'avoir essayé de remplacer sa mère? Ou la société québécoise devrait-elle couper tous les liens avec le passé en prenant sa propre place dans le monde, quels que soient le caractère de sa propre existence? C'est bien le cas de

¹⁰³Et Napoléon aussi. Le lecteur se souvient de la prédiction qu'ose Guillaume sur l'allaitement représenté par le rituel du cornet de crème glacée. Napoléon dit : «Je vais m'acheter un cornet» et Guillaume surenchérit : «Qu'il va sucer jusqu'à ce que mort s'ensuive!» [p. 120]

Guillaume, qui abandonne sa mère pour tenter son Bonheur ailleurs en démolissant les murs incestueux du Québec qui ne font plus que rappeler la fausse importance de rester fidèle à la France. que propager un racisme (centripète) qui prend pour cible le monde (anglais). La clé de la défaite de la déroute du principe d'individuation, et donc la clé d'une individuation réussie, est la mondialisation. D'où le succès de Guillaume qui est présent dans le peu d'importance qu'il prête aux traditions, aux racines et au passé et qui se manifeste par son intérêt pour le sport, pour la conquête sexuelle hors du mariage et pour une langue qui reflète mieux la réalité canadienne-française.

Il s'agit effectivement du nouveau nationalisme qui prenait racine au Québec dans la première moitié du vingtième siècle et qui allait s'épanouir dès les années 1960, sans pour autant être une politique séparatiste. En fait, le fédéralisme est une position que l'observateur embrasse dans l'épilogue. Il ne faut pas oublier qu'à ce moment du récit, l'observateur favorise Guillaume, qui, lui, a hâte de retourner à Halifax. Gérard Tougas résume bien la position de Roger Lemelin en disant :

Dans l'évolution de la littérature canadienne, Lemelin représente l'irruption tardive de l'américanisme. Par là il faut entendre la tendance à rejeter bruyamment l'Europe pour affirmer les caractéristiques nationales quelles qu'elles soient [...] Si le Canada français connaît si tard un développement parallèle [à celui accompli par des écrivains américains comme Mark Twain], c'est qu'après la cession de 1763 l'élite franco-canadienne s'est tournée instinctivement vers la France pour sa survivance culturelle. Le nationalisme canadien-français, qui est essentiellement américain,

devait tôt ou tard inspirer aux écrivains des idées de rupture avec l'Europe¹⁰⁴.

Les caractéristiques nationales (qui rappellent en passant les positions d'énonciation de l'observateur) que valorise Lemelin se manifestent, sur le plan linguistique, par le parler québécois, sur le plan politique, par le fédéralisme et, sur le plan religieux, par l'anti-clericalisme (qui n'entraîne pas non plus un refus total de la religion, mais qui est quand même présent dans la défaite de la fonction souveraine au moyen de la nouvelle quatrième fonction).

Les Plouffe expose également la famille dans sa pleine transformation et, étant donné qu'elle sert de nœud reliant la personne ou l'individu à la société et donc au monde, elle est vraisemblablement un des aspects les plus importants et les plus marquants du roman. Ce qui mène au titre. Il a déjà été dit au premier chapitre que *La Famille Plouffe* (le titre de l'édition de 1968) avait des repercussions sociales plus importantes que l'autre titre, *Les Plouffe* (le titre de toutes les autres éditions), ce qui n'est pas moins vrai maintenant. Mais ce n'est pas dire que *Les Plouffe* ne commente pas la société québécoise ou canadienne-française non plus : il est vrai que l'article défini a aussi un sens pluralisant qui inclut, et dépasse même, la notion de "famille". Voire, les membres de la famille Plouffe et tous les Québécois ou Canadiens francophones se classent sous la rubrique "Plouffe" si leurs projets

¹⁰⁴TOUGAS, Gérard. *Histoire de la littérature canadienne-française* (Quatrième Édition). Presses Universitaires de France. Vendôme: 1967 [p. 163].

se soldent en échec. Par le titre même, et donc par un débrayage actantiel, le contenu du roman se rattache à la société québécoise qui a expérimenté beaucoup de changements durant les années 1930 et 1940.

L'entité qui a possiblement connu le plus de changements n'est ni la personne ni la société, mais justement la famille. Selon un dictionnaire, les changements qui s'abattent sur la famille au cours des derniers siècles sont les suivants : «Dès avant la Révolution [française], [...] les pouvoirs du chef de famille ont été réduits»; «Sur le plan économique, la famille primitive était un groupement de production; elle a cessé de l'être pour devenir un groupement de propriété»; et «Les interventions de l'État moderne relatives à la structure de la famille ont eu pour objectif [...] la démocratisation du groupement familial et un certain anticapitalisme. La société familiale n'est plus une monarchie absolue, mais une monarchie démocratique [...] la femme mariée n'est plus l'incapable qu'elle était autrefois¹⁰⁵». Tous ces changements de la famille ont lieu dans *Les Plouffe*. Tout d'abord, il est clair que les pouvoirs du chef sont réduits dans le roman : Théophile exerce peu d'autorité dans la maison, sa femme se chargeant plutôt de gérer le ménage. Qui plus est, les enfants s'imposent et s'opposent (aux parents) de plus en plus. La quatrième fonction reflète la tendance de la transformation de la famille d'entité productrice en entité capitaliste : elle abandonne la troisième fonction de la productivité -- et de la fécondité : la société

¹⁰⁵*Grand Larousse encyclopédique* (Tome quatrième). Librairie Larousse. Paris; 1961 [p. 901].

québécoise a connu une baisse alarmante dans son taux de natalité dans la seconde moitié du siècle -- en optant pour un état plutôt capitaliste. Ce dernier introduit la démocratie dans la famille, même s'il n'est pas clair à la fin du roman si la famille Plouffe deviendra une «monarchie démocratique».

Étant donné l'importance de la famille et les nombreux changements qu'elle subit, il serait possible d'aborder le roman du point de vue de la famille dès le début. Il s'agirait de regarder la transformation de la famille non pas comme un résultat des quêtes de ses enfants, mais de voir les mêmes quêtes comme étant le résultat d'une famille qui tente de prendre sa place dans une ère moderne, dans un espace moderne. Il serait également possible de déterminer si ce sont les conditions socio-économiques qui modifient la famille ou l'inverse : si c'est la famille qui, en voie de transformation et comme unité socio-économique, se répercute sur la société qu'elle constitue avec les autres familles environnantes. Tout en ne délaissant pas l'approche sémiotique bien sûr, car en insistant trop sur l'aspect sociétal, on risquerait d'entamer plutôt une étude sociocritique.

Il existe évidemment d'autres pistes d'exploration qu'on n'a fait qu'effleurer ici ou qu'on a complètement mises au rancart : la perception des Anglais d'Angleterre, du Canada et des États-Unis, l'opposition campagne~ville, même l'opposition homme~femme : *Les Plouffe* révèle que les femmes n'avaient pas le droit d'entrer dans les tavernes et que Théophile était choqué par le fait que les femmes avaient le droit d'entrer dans le hangar où

se déroulait le championnat d'anneaux. Même la verticalité de la posture et des gestes d'Ovide mériterait d'être étudiée avec plus de profondeur. En fait, la verticalité de sa posture jette de la lumière sur un autre paradoxe important en ce qui concerne Ovide. Elle annonce son futur statut de père et elle signifie sa puissance sexuelle: on n'a qu'à considérer l'extrait suivant : «La satisfaction empesait le corps maigre d'Ovide, et son gros orteil droit, qui donnait tant de reprisage à madame Plouffe, pointait tellement qu'il menaçait de percer le soulier» [p. 32]. Ce qui est ironique, étant donné l'infériorité physique d'Ovide tout au long du roman. Par contre, Ovide, qui est plein d'idées, est un rêveur impuissant : tous ses projets se soldent en échec.

Une des avenues de recherche les plus intéressantes serait de poursuivre une analyse féministe de la matrone, Joséphine Plouffe. Elle est de beaucoup plus complexe qu'on ne l'a révélé ici. Elle déssexualise, par exemple, ses enfants tout en attribuant une valeur sexuelle quelconque au curé Folbèche, celui qui ne devrait pas, plus que tout autre personnage, en avoir une. Il est, d'une certaine façon et d'une façon certaine, plus son mari que Théophile. Il est celui à qui Joséphine, «maman Plouffe», se fie et se confie, ainsi que celui avec qui elle prend des décisions importantes à l'égard de sa propre famille ¹⁰⁶: «Le curé et moi l'[Tom Brown]avons chassé» [p. 67]. Ou selon Falardeau, le curé est «l'associé

¹⁰⁶Selon Shek, Joséphine et le curé forment plus un couple que Joséphine et Théophile dans la mesure où ils forment «a sharing, consultative unit» elle fait appel au curé à chaque fois qu'elle a un problème, lui entre dans la maison à son gré. C.f. SHEK, Ben-Zion. *Social Realism in the French-Canadian Novel*. Harvest House Ltd. Montréal; 1977 [p. 133 et 148].

masculin du chef féminin de la famille¹⁰⁷». Elle est, par ailleurs, le nœud de la famille, qui s'est révélée d'une importance primordiale par rapport aux quêtes de ses enfants.

Les autres membres de la famille mériteraient aussi d'être étudiés de plus près. Napoléon et Cécile n'ont été mentionnés, en gros, que par rapport aux quêtes d'Ovide et de Guillaume. Mais, la réalité est que les deux s'engagent eux aussi dans leur propre quête. Ayant grandi dans la même famille et ayant été assujettis à la même protection incestueuse, la réaction qu'est leur quête respective est aussi digne d'être étudiée que celle de leurs frères. Le fait que la mort d'Onésime aide Cécile à devenir mère, par exemple, serait aussi significatif. Enfin, on n'a étudié que marginalement le curé Folbèche et, surtout, Théophile. Mais une étude entière sur eux se révélerait pertinente, car ils sont, comme pères de famille, ceux qui créent de prime abord le gouffre de soumission dans lequel les membres de la société et de la famille sont plongés. D'où un dernier mot sur les sous-codes d'honneur, qui eux aussi mériteraient d'être étudiés : la souveraineté, l'humilité, la soumission et la fierté. Deux d'entre eux sont plus marquants ou plus évidents dans *Les Plouffe* que les autres : la souveraineté et la soumission (qui sont des sous-codes contraires). La souveraineté décrit à la fois ceux qui ont été remplacés (l'ancienne classe souveraine du sacerdoce) et ceux qui les ont remplacés : les *Guillaume* qui sont et libres et indépendants. La soumission se dit plutôt des *Ovide*, de ceux qui sont à la fois obéissants et impuissants.

¹⁰⁷ FALARDEAU, Jean-Charles. *Notre société et son roman*. Éditions H.M.H. Ltee. Ottawa, 1967 [p 205].

La sémiotique a servi d'outil indispensable à cette analyse des *Plouffe*. Elle a permis de produire ou de construire du sens, d'extraire le signifié du signifiant et d'exposer ceux qui peuvent être considérés comme étant les sujets/Sujets. Si Denis Boucher est l'observateur, il est sujet *énonciatif* dans les quatre parties; sinon, c'est le *narrateur-acteur* qui l'est. Cependant, deux autres sujets peuvent être considérés comme étant aussi des sujets énonciatifs : Ovide, parce qu'il fait parler Guillaume en lisant à leur mère des extraits des lettres que son frère lui avait envoyées d'Europe; et Guillaume en raison du fait qu'il fonctionne, par le biais de ses lettres, comme *narrateur-acteur*. Ovide et Guillaume ont donc une importance particulière dans le roman dans la mesure où ils dépassent leur simple rôle de sujets énonciés dans les quatre parties en assumant, dans l'épilogue, la fonction de sujets énonciatifs. On reconnaît également deux autres sujets : le sujet de l'énonciation qu'est le scripteur et le sujet de l'énonciation qu'est le lecteur. Compte tenu de cette dichotomie et parce que le texte - tout texte - n'est pas *fermé* par *l'écriture* mais *ouvert* par *la lecture*, l'on reconnaît finalement deux Sujets actantiels différents : Ovide est le Sujet de 1948 alors que Guillaume l'est en 1998.

BIBLIOGRAPHIE

- Baillargeon, Samuel. *Littérature canadienne-française* (Troisième Édition). Fides. Montréal et Paris; 1957 (528 p.) [p. 438-444].
- Charbonneau, Robert. *Romaniers canadiens*. Les Presses de l'Université Laval. Québec; 1972 (xviii + 178 p.) [p. 73-77].
- Dictionnaire universel francophone*. Hachette. Paris; 1997 (xii + 1556 p.) [p. 593 et 916].
- Dionne, René (sous la direction de). *Le Québécois et sa Littérature*. Editions Naaman. Sherbrooke; 1984 (464 p.)
- Ducrocq-Poirier, Madeleine. *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958 : recherche d'un esprit romanesque*. A.G. Nizet. Paris; 1978 (912 p.) [p. 798-802].
- Encyclopaedia Universalis* (Vol. 13 : *Physique - Régionalisme*). «Québec». Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris; 1968 (xiv + 1108 p.) [p. 885-889].
- Encyclopaedia Universalis* (Supplément, 2 volumes). «Dumézil, (Georges)» et «Québec : Théâtre». Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris; 1980 [p. 475-476 et p. 1227-1228].
- Encyclopaedia Universalis* («Les événements, les hommes, les problèmes en 1986»). «Georges Dumézil, 1898-1986». Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris; 1987 (672 p.) [p. 547].
- Encyclopaedia Universalis* («Les événements, les hommes, les problèmes en 1986»). «Sciences humaines : Georges Dumézil, le renouvellement des études indo-européennes». Encyclopaedia Universalis France S.A. Paris; 1987 (672 p.) [p. 448-449].
- Falardeau, Jean-Charles. *Notre société et son roman*. Éditions H.M.H. Ltée. Ottawa; 1967 (238 p.) [surtout «Roger Lemelin ou La révolte-échec de l'adolescent», p. 180-220].
- Fizel, Roland (sous la direction de). *Lexique des règles typographiques* (Troisième Édition). Imprimerie nationale. s.l.; 1990 (200 p.) [p. 28].
- Fontanille, Jacques. *Les espaces subjectifs : introduction à une sémiotique de l'observateur (discours - peinture- cinéma)*. Hachette supérieur (Langue, linguistique, communication). Paris; 1989 (200 p.)

Grand Larousse encyclopédique (Tome quatrième). Librairie Larousse. Paris: 1961 (iv + 1012 + XXVIII p.) [p. 901-902].

Grandpré, Pierre de. *Histoire de la Littérature française du Québec* (Tomes III et IV). Librairie Beauchemin Ltée. Montréal: octobre et novembre 1969 (408 p. et 432 p.) [p. 11 et p. 19-27].

Greimas, Algirdas Julien. *Du sens : essais sémiotiques*. Éditions du Seuil. Paris: 1970 (320 p.)

Greimas, Algirdas Julien. *Du sens II : essais sémiotiques*. Éditions du Seuil. Paris: 1983 (256 p.)

Greimas, A. J. et Courtès, J. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (2 tomes). Hachette Université. Paris: 1979 et 1986 (426 p. et 272 p.)

Hamblett, Edwin. *La Littérature canadienne francophone*. Hatier. Paris: 1987 (160 p.) [p. 96-98].

Lafortune, Monique. *Le Roman québécois : reflet d'une société*. Mondia. Laval: 1985 (336 p.) [p. 95-96, 106, 113, 122-123, 136].

Lemelin, Jean-Marc. *Pragmattique : Manuel d'études littéraires : Analyse du poème*, [En ligne], 1997. [<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/automne.html#link>] (28 novembre 1998).

Lemelin, Jean-Marc. *Pragmattique : Manuel d'études littéraires : Analyse du récit*, [En ligne], 1997. [<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/table2.html>] (2 décembre 1998).

Lemelin, Jean-Marc. *Pragmattique : La vie : Métapsychologie*, [En ligne], 1997. [<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/METAPSYC.htm#metabio>] (28 novembre 1998).

Lemelin, Jean-Marc. Compte rendu de «Paul Perron and the Modern Quebec Novel : A Greimassian Analysis of Thériault's *Agaguk*» dans *RS SI*. Volume 17, Nos 1-2-3 : «Littérature et and Science». Québec: 1997 (348 p.) [p. 287-295].

Lemelin, Roger. *Les Plouffe*. Institut littéraire du Québec Ltée. Ottawa: 1954 [1948] (348 p.)

Lemelin, Roger. *La Famille Plouffe*. Le Cercle du Livre de France Ltée. Ottawa: 1968 (400 p.)

- Lemelin, Roger. *Pierre le Magnifique*. Le Cercle du Livre de France Ltée. Montréal; 1971 [1952] (288 p.)
- Lemelin, Roger. *Les Plouffe*. Les Éditions La Presse. Ottawa; 1973 (396 p.)
- Lemelin, Roger. *Au Pied de la Pente Douce*. Les Éditions La Presse Ltée. Ottawa; 1975 [1944] (vi + 376 p.)
- Lemelin, Roger. *Langue, esthétique et morale* (Texte d'une allocution prononcée par Lemelin lors de la quarante-deuxième soirée annuelle de la Société du Bon Parler français). Services des relations publiques de La Presse. Montréal; 1977 (sans pagination).
- Lemelin, Roger. *Les Plouffe*. Les Éditions La Presse Ltée. Ottawa; 1980 (396 p.)
- Lemelin, Roger. *Le Crime d'Ovide Plouffe*. Les Imprimeries Stellac Inc. Ottawa; 1982 (504 p.)
- Lemire, Maurice (sous la direction de). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Tome III, 1940-1959. «Les Plouffe, roman de Roger Lemelin» par Jean-Charles Falardeau). Fides. Montréal; 1982 (xcvi + 1252 p.) [p. 761-766].
- Livres et Auteurs québécois 1979 : revue critique de l'année littéraire*. Les Presses de l'Université Laval. Québec; 1980 (422 p.) [François Latraverse : Roger Lemelin/*Les voies de l'espérance*, p. 312-315].
- Mailhot, Laurent. *La littérature québécoise*. Presses Universitaires de France. Paris; 1974 (128 p.) [p. 58-59].
- Marcotte, Gilles (sous la direction de). *Anthologie de la littérature québécoise* (Vol. IV : «L'âge de l'interrogation» par René Dionne et Gabrielle Poulin). Les Éditions La Presse Ltée. Ottawa; 1980 (xiv + 464 p.) [p. 310].
- Pagé, Pierre et Legris Renée. *Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision, 1952-1977*. Fides (Collection Archives québécoises de la radio et de la télévision). Montréal; 1977 (256 p.)
- Perron, Paul. *Semiotics and the Modern Quebec Novel : A Greimassian Analysis of Thériault's Agaguk*. University of Toronto Press. Toronto-Buffalo-London; 1996 (xii + 170 p.)
- Robert, Paul. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (Vol. 3).

Imprimeries Paul Dupont. Paris; 1963 [p. 1906-1908].

Robert, Paul. *Le Petit Robert 1 : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Les Dictionnaires Robert-Canada. Montréal; 1991 (xxxii + 2176 p.) [p. 761].

Shek, Ben-Zion. *Social Realism in the French Canadian Novel*. Harvest House. Montréal; 1977 (326 p.) [p. 112-156].

Thérien, Gilles. «La réussite et l'échec : Lemelin, Aquin» dans *Littérature québécoise*. Vol. VII, #2; hiver 1982 [p. 409-411].

Thério, Adrien. *Conteurs canadiens-français : époque contemporaine*. Librairie Déom. Ottawa; 1965 (328 p.) [p. 119-120].

Tougas, Gérard. *Histoire de la littérature canadienne-française* (Quatrième Édition). Presses Universitaires de France. Paris; 1967 (xii + 312 p.) [p. 163-165].

Tougas, Gérard. *La littérature canadienne-française* (Cinquième Édition). Imprimerie des Presses Universitaires de France. Vendôme; 1974 (272 p.) [p. 175-176].

Tremblay, Victor-Laurent. «Le mythe des jambes» chez Roger Lemelin» dans *Voix et Images : littérature québécoise*. Vol. XVIII, #2 (53); hiver 1993 [p. 351-370].



